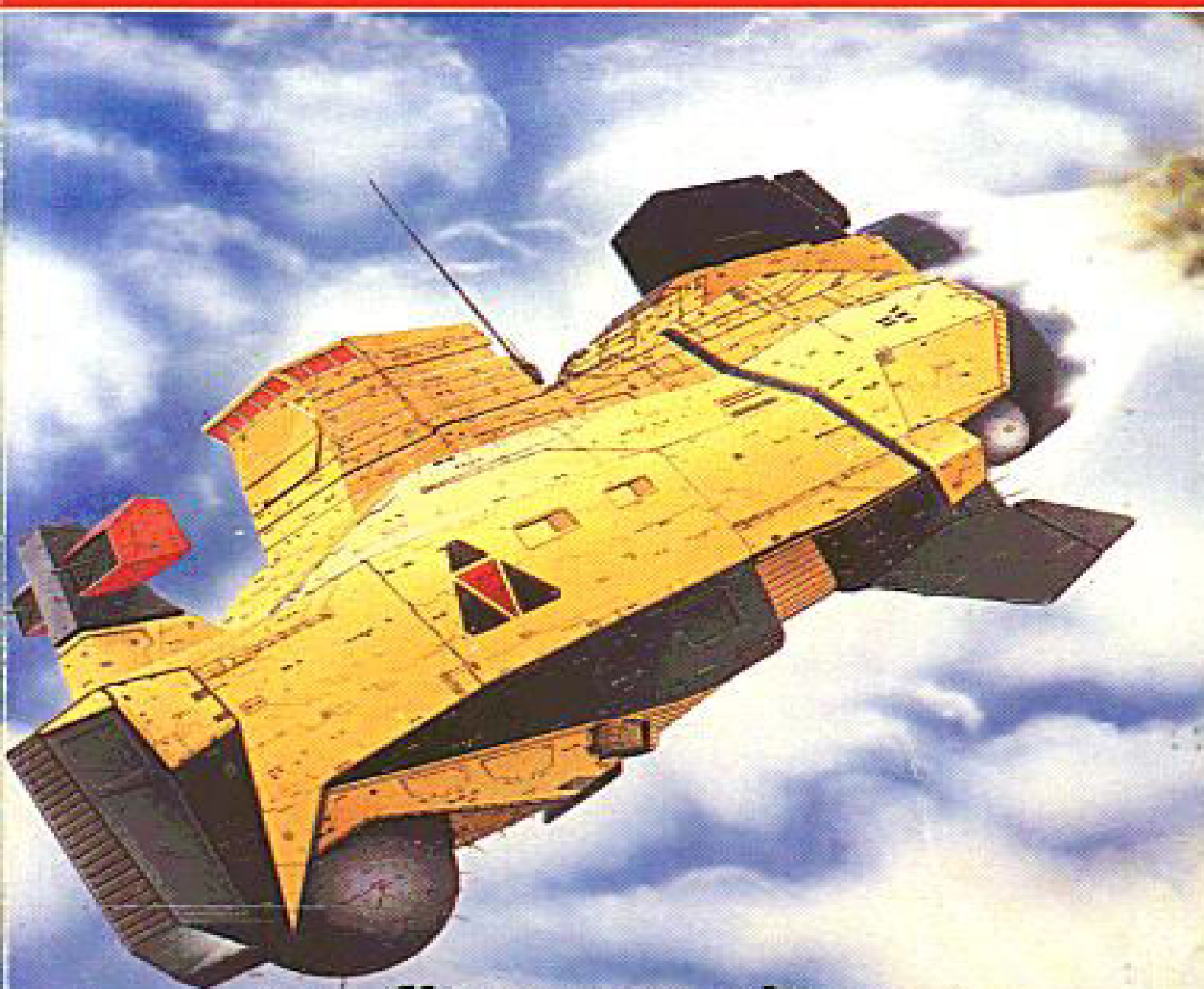


ANTICIPATION

DANIEL WALTHER

LE VEILLEUR A LA LISIÈRE DU MONDE



fleuve noir

DANIEL WALTHER

LE VEILLEUR
À LA LISIÈRE
DU MONDE

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
6, rue Garancière – PARIS VI^e

OceanofPDF.com

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citation dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par tes Articles 425 et suivants du Code Pénal.

©© 1985, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03019-5.

OceanofPDF.com

Pour Harlan Ellison, dont le talent rôde à la lisière du monde,

et

Pour Jean-Gaston Vandel, dont les Frontières du Vide inspirèrent ma jeune fantaisie.

En affectueux et sincère hommage.

D. W.

OceanofPDF.com

Je crois à la démence, à la vérité de l'inexplicable, au bon sens des pierres, à la folie des fleurs, à la maladie que les astronautes d'Apollo ont réservée à la race humaine.

Je ne crois en rien.

James Graham BALLARD.

QUANT À MOI,

Je crois en l'ASTRONOMIE ;

Je crois en l'incommensurable mélancolie des dieux fourvoyés dans leur propre création.

Daniel WALTHER.

OceanofPDF.com

LA NEUVIÈME FILLE DU SOLEIL

Au début du siècle, le professeur Percival Lowell entreprit un long travail d'observation devant le mener à la localisation de la neuvième planète du système solaire. Rappelons que Neptune avait été découverte en 1846 grâce aux efforts de John C. Adams, Urbain-Jean-Joseph Le Verrier et Johann Gottfried Galle. Mais le professeur Lowell mourut en 1916, laissant ses travaux inachevés bien que révélateurs de l'existence plus que probable d'un neuvième monde au-delà de Neptune.

Quatorze ans après la disparition de Percival Lowell, un autre astronome, Clyde Tombaugh, localisa enfin la planète capricieuse sur des clichés pris dans la constellation des Gémeaux. Cette découverte décisive eut lieu au mois de mars 1930 à l'observatoire de Flagstaff (Arizona). La nouvelle fille du Soleil ne se trouvait qu'à 6° de la position supputée par le professeur Lowell. Pour rendre hommage au défunt astronome, la neuvième planète du système solaire fut baptisée Pluton, les deux premières lettres rappelant les initiales du découvreur malchanceux.

Bien que cet astre lointain ait tout pour aiguïser les dents de l'imaginaire, on ne sait toujours que peu de chose de Pluton. Cette sphère glacée perdue dans le ténébreux océan cosmique, sentinelle mélancolique aux portes du vide vertigineux. Si ce n'est que son orbite excentrique et asymétrique l'entraîne jusqu'à plus de 7 milliards de kilomètres du Soleil... pour la ramener à un peu moins de 5 milliards de kilomètres de l'astre dispensateur de lumière et de vie... au cours d'un long-long voyage elliptique de 248 ans. Traversant l'orbite de Neptune, elle est depuis quelques années redevenue la 9^e planète du système solaire. Ce retour dans le giron du Soleil, commencé en 1969, ne durera que quarante ans. Ensuite Pluton reprendra son long tour de garde aux confins les plus désolés du monde solaire.

D'un diamètre comparable à celui d'une autre naine – brûlante celle-là ! –, Mercure, Pluton doit être recouverte d'une carapace de méthane gelé. Sa densité très forte réservera peut-être quelques nouvelles surprises aux astrophysiciens qui prendront, sans doute, la relève des astronomes.

Récemment on a découvert que la solitaire du système solaire n'était pas aussi veuve qu'on a bien voulu le prétendre ! Elle est accompagnée dans sa prodigieuse errance par une lune géante qu'on s'est empressé de baptiser... Charon. Le passeur des Enfers était bien fait pour servir de compagnon de route au dieu des Ténèbres éternelles.

Deux théories scientifiques ont eu cours : Pluton aurait été, à un moment donné, une planète vagabonde capturée par le Soleil, une étrangère mystérieuse qui pourrait receler des secrets fantastiques, aussi bien pour le chercheur que pour le romancier... ou alors plus prosaïquement (si l'on se place dans le strict domaine de l'observation scientifique !), Pluton ne serait qu'un satellite égaré de Neptune.

(Note de l'auteur) :

Pour ma part, et cela en toute modestie, je n'ai voulu vous faire part de ces réflexions préliminaires (qui doivent autant à Donald A. Wollheim qu'à Carl Sagan !), que pour essayer de vous mettre dans l'ambiance de mystères réels, mystères réels que prolongent ceux de l'imaginaire. Sur ces fondements scientifiques (?), qui peuvent être démentis à chaque moment (l'astronomie n'étant, Dieu merci, que science d'observation et de réflexion et non science exacte !), j'ai laissé vagabonder mon « pouvoir de rêverie ». Ce qui est le privilège du poète. Pour qui la science, souvent est poésie pure, parce que la poésie, contrairement à ce que les mauvaises langues peuvent en dire, n'exclut jamais la rigueur...

Au moment où je rédige ces lignes, l'on vient de découvrir dans une lointaine banlieue de l'espace une planète du type jovien. Cela ne prouve pas grand-chose, sinon que les soleils voisins du nôtre ne sont pas tous veufs.

CHAPITRE PREMIER

LES CONFINS DES TÉNÈBRES

Dieu, le corps d'Osa !

En technicolor et en relief.

Et surtout en creux et en pentes, en collines et en bosses.

Hologrammes d'enfer.

L'enfer de ma solitude...

Sacré Dieu, le con perdu d'Osa !

En franges, en fronces, en festons, en sublimes dégradés... Comment faire pour te rejoindre, là où tu te trouves, peut-être, au-delà des frontières de la nuit ? Osa !

Comment faire pour ne pas perdre la raison ?

Ces images brûlantes sont tout ce qu'il me reste de toi.

De TOI et de MOI. De Nous. Quand nous formions cet étrange couple jeté dans l'océan des ténèbres. Osa, mon amour, Osa, ma plaie ouverte, Osa...

Dieu, le corps de cette femme. Comme ses pleins et ses déliés défilent sur l'écran de ma solitude – de ma perverse solitude...

La lente obscénité de ses gestes me fascine, et j'ai beau faire, je ne puis détacher mes regards de cette espèce de danse qu'elle exécute dans la pénombre, pour moi, rien que pour moi. Car il n'y a personne d'autre ici, hormis elle et moi. À part cette ombre tridimensionnelle et moi... L'illusion est parfaite, oui, d'une perfection effrayante qui devient rapidement une torture raffinée des sens. OUI, IL FAUT ÊTRE FOU POUR SE TOURMENTER AINSI, POUR SE VAUTRER AINSI DANS L'IMAGERIE MORTE-VIVANTE DE SES SOUVENIRS. Car c'est vrai, c'est ignoblement

vrai, cette femme-fantôme qui se caresse et qui me sourit en se caressant, qui me tente, qui me dit de venir la toucher, la prendre, qui me supplie de ne pas la laisser tomber dans le grand silence nocturne, cette femme, qui est plus chair que nature, ressemble à Osa. Elle est comme une photographie vivante de toi, Osa, mon cher amour.

Je me dis en la regardant évoluer avec de plus en plus de langueur dans la pénombre luisante du laboratoire que je devrais tirer un trait sur notre brève liaison, au lieu de laisser les spectres du passé me dévorer l'âme comme autant de mantes religieuses.

VA-T'EN ! EFFACE-TOI ! Je ne suis plus capable de supporter ta présence. Tu t'installes partout, même derrière les visages des actrices des HOLOPORNOS ... Qui – mais qui donc ? – te confère cette puissance ?

Enfin je coupe le « courant » et l'image s'évanouit dans la pénombre. C'est à la fois une frustration et une délivrance. Je me retrouve seul dans la pièce que je nomme le laboratoire, qui n'est en fait qu'une petite salle ronde sans fenêtre. Je m'y réfugie le plus souvent pour lire hors d'atteinte du regard glacé des étoiles ou pour me repaître d'un spectacle holopornographique. Quand Osa-Iryna Schwan était encore en vie, je n'avais pas besoin de ces images mouvantes, au relief trompeur. Je n'avais nul besoin de me masturber au fond de la nuit, dans une pièce circulaire, privée de fenêtre. Je ne lisais guère, je ne travaillais que selon les impératifs du programme mais consacrais beaucoup de temps à mon problème favori : O.-I. Schwan. Le Docteur Osa-Iryna Schwan méritait bien qu'on lui consacrer le plus clair de son temps...

Des quatre mois que nous avons vécus ensemble, seuls, merveilleusement seuls, dans la base plutonienne, je garde un souvenir poignant, douloureux. Je ne puis croire que la disparition brutale de cette femme soit une réalité. Je rêve, je suis endormi dans cette pièce sans fenêtre et je rêve que le Docteur Schwan est morte. Qu'elle m'a été arrachée par un mal brutal et mystérieux contre lequel les remèdes du robot de service sont demeurés vains. Tout à l'heure, dans un bref instant, la voix d'Osa me réveillera et nous nous jetterons dans les bras l'un de l'autre et nous nous ferons passionnément l'amour.

Imbécile !

Pauvre imbécile !

C'est fini : Osa est morte. Elle se trouve tout près d'ici. Tu n'as qu'à te lever, ouvrir la porte qui donne sur le couloir et te rendre dans cette pièce nue et froide, la morgue. Osa-Iryna y repose, admirablement conservée mais aussi morte qu'un bloc de méthane gelé. Tu sais bien à quoi ressemble un bloc de méthane gelé, toi qui te trouves sur Pluton depuis plus de cinq mois. Quatre semaines de solitude sans fin. Avec la peur qui hurle au fond de toi comme un ouragan de neige. Quatre semaines (temps terrestre, évidemment, car ici des termes comme jour, semaine, mois, année, nuit, matin, etc. ne signifient rien !) oui, quatre longues semaines à chercher des échappatoires à la folie qui s'obstine à vouloir s'installer en toi ; quatre semaines à traîner ta vie entre les fantômes de ta mémoire et les traquenards plutoniens.

Les premiers jours, tu t'y rendais régulièrement... à la morgue, bien sûr... et tu contemplais longuement le corps sans vie d'Osa... Les larmes coulaient toutes seules sur tes joues et tu ne songeais même pas à les essuyer. D'ailleurs pourquoi les aurais-tu essuyées : personne ne se trouvait là pour te regarder, pour te reprocher peut-être ton manque de tenue. Oui, c'est vrai qu'au début tu allais contempler le corps de la morte. Tu n'avais pas l'impression que ton attitude était malsaine, perverse. Tu restais là tout simplement, tout bêtement, comme un enfant idiot, à laisser couler tes larmes, à laisser traîner tes yeux... Personne n'était là pour te rappeler à l'ordre, pas même CEUX DE LA TERRE. Ceux de la Terre qui étaient en route pour venir te chercher, te rapatrier. Ceux de la Terre que tu haïssais et que tu espérais à la fois. Ceux de la Terre avec lesquels tu échangeais des conversations laconiques toutes les 24 heures, des conversations purement techniques, absolument dénuées d'émotions. Pour ceux de la Terre, seule comptait la mission scientifique plutonienne. Bien sûr, ils avaient trouvé des mots compatissants, des termes de sympathie le jour où tu leur as annoncé, avec une voix brisée, une diction balbutiante, que le Docteur Osa-Iryna Schwan était morte pour la science et que son corps reposait conformément à la réglementation en vigueur dans les bases spatiales dans le local d'embaumement. Il y avait même eu un bref discours de l'Administrateur-Délégué, le Professeur Cornelius van Straaten, et un office religieux transmis par Supercom à toutes les stations orbitales et planétaires. Une belle cérémonie. Ah ! les enfants de salauds !

Mais toi, pauvre imbécile, après la mort d'Osa, tu es demeuré seul.

Tout à fait seul. Mort. Enterré dans le désert de méthane gelé.

Mort ?

Non ! Ah, certainement pas ! Il y avait la mission, le travail quotidien avec ses gestes réguliers, dictés par le règlement. Chaque jour, chaque foutu jours qui « passait » avait son emploi du temps bien carré : lever à 8 h, toilette, petit déjeuner, sport. Puis contrôles de santé. Vers 10 h 30, constats et mesures, puis vers 11 h 30, déjeuner. Sieste obligatoire (lecture, masturbation...). Ensuite, dès 14 h, sortie et tournée d'exploration, prélèvements éventuels. À 17 h précises : entretien avec Supercom. Et puis : quartier libre. Dîner à 18 h 45. (Pourquoi 18 h 45 et pas 19 h ?) Ensuite, à nouveau, quartier libre ! Il écoutait de la musique, regardait un film... mais la plupart du temps, il se passait un holoporno. Et fantasmaït comme un fou en souvenir d'Osa. Quand il n'en pouvait plus, il prenait de quoi dormir jusqu'à 8 h.

La vie était ainsi : on ne pouvait lui échapper.

Le pire était contenu dans cette constatation.

Plusieurs fois, au cours d'une de ses randonnées quotidiennes à travers le désert de méthane glacé, il s'était dit : « Rien de plus simple, tu ouvres ton casque, cli-clac, et tu laisses entrer la mort ! » Fini !

C'est vrai : des dizaines de fois, je me suis dit : « Tu ne souffriras pas du tout. Le froid te prendra si vite que tu n'auras même pas le temps de souffrir. Tu seras mort avant même que... »

Je me suis dit cela des dizaines de fois pendant que je vaquais à mes insignifiantes occupations dans le désert plutonien, sous l'effroyable regard de gel de Charon, le satellite cyclopéen. Mais je suis toujours vivant et je continue de faire mon travail. Lever ponctuellement tous les matins à 8 h, toilette, petit déjeuner, sport, etc.

Ce n'est pas facile de mourir seul, dans ces vastes étendues glacées, à des centaines de millions de kilomètres de la Terre. On pourrait croire que c'est tout simple. On ferme les yeux pour ne plus voir les étoiles lointaines et froides au-delà de l'immense gouffre qui sépare Pluton du plus proche système solaire. On fait un petit geste de rien du tout, et la mort s'engouffre sous le casque protecteur. Fini, le tour est joué, l'on salue et l'on sort de scène. Sans bruit. Sans un cri. D'ailleurs personne ne pourrait entendre le cri que vous pourriez pousser dans le mortel silence plutonien. Personne. D'abord parce qu'il n'existe pas d'atmosphère, ensuite parce que ce monde est mort depuis des milliers et des milliers d'années. Il est difficile

d'imaginer qu'il a pu y avoir dans ces mornes étendues une forme quelconque de vie, intelligente ou primitive. Partout où le regard peut atteindre, rien que la glace de méthane, les pics confits dans leur cangue lugubre, les collines sans aspérités, semblables à des dômes oubliés depuis des centaines de siècles.

Souvent, lorsque je me déplace dans ce désert effrayant, je me demande ce que nous sommes venus chercher sur ces terres désolées, sur ce sinistre caillou perdu dans la nuit. Pluton valait-il qu'on armât plusieurs astronefs, que l'on construise près de son équateur gelé cette station scientifique internationale ? Que l'on y installât des instruments d'une remarquable précision, un observatoire, des caméras, un relais de Supercom et tout un arsenal technologique ? Et surtout Pluton justifiait-il le sacrifice de tant de mois de leur existence pour ceux qui étaient appelés à vivre aux confins de l'univers civilisé ?

Certainement, si l'on posait le problème en termes scientifiques.

Certainement pas, si l'on s'en tenait à des considérations plus humaines...

Mais d'autres intérêts étaient en jeu, bien plus puissants, bien plus convaincants... Car dans les profondeurs du monstre, dans ses entrailles gelées, stériles, les hommes avaient découvert la présence d'un minéral qui, sur notre bonne vieille Terre, n'existait que de façon très parcimonieuse. Et cette découverte valait bien qu'on lui consacra quelques mois par-ci, par-là...

Bien sûr, l'on mettait en avant l'exceptionnelle position de Pluton dans le système solaire. Sa course capricieuse à travers les espaces interplanétaires en faisait un poste d'observation privilégié.

Mais la vérité, toute la vérité : une fois de plus, un astre mort devenait l'enjeu d'une course contre le temps, contre la montre folle qui tictaquait au cœur de la Création. Il fallait trouver ici ou ailleurs mais surtout maintenant de nouvelles sources d'énergie, des matières premières pour alimenter une industrie défaillante. Car dans la course contre la montre déguisée en fuite en avant, l'humanité avait jeté ses ultimes forces. Il fallait vaincre la nuit, jeter un pont entre le système solaire et d'autres mondes habitables. Les hommes de la Terre espéraient que la vie renaîtrait de la mort, dans une boucle sempiternelle, vieille comme l'histoire de la Création.

Et Pluton, la plus morte des planètes mortes du système solaire, était devenu à la fois base scientifique et observatoire avancé. Charon, seul compagnon dans l'interminable nuit, constituait l'ultime balise sur la route du Destin.

Grâce aux minerais qu'ils espéraient arracher aux entrailles glacées de Pluton, les nations les plus avancées au point de vue technique et scientifique comptaient entreprendre leur premier vol interstellaire. Un vol qui emporterait vers l'étoile de Barnard des hommes et des femmes qui ne reverraient jamais leur patrie, car le voyage durerait tant d'années que...

Mais d'abord, avant même de songer à de si vastes projets de conquête et de colonisation, il fallait tirer du sein des planètes du système solaire toutes les ressources possibles. Et cela, j'étais payé pour le savoir, n'était pas une mince affaire !

« Allez vous faire foutre avec votre étoile de Barnard et vos ambitions ridicules. Restez donc sur la Terre, à y crever d'ennui et de faim. Le Créateur vous a donné en partage un monde merveilleux, une vallée où coulaient le lait et le miel. Mais vous avez souillé toute la Création de vos excréments, de votre fiel, de votre bile, des émanations pestilentielles de vos esprits pervers. Et maintenant que vous étouffez dans votre propre fumier, vous ne songez qu'à une chose : infecter/infester d'autres planètes. Oui, oui... allez vous faire foutre avec votre putain d'étoile de Barnard. Personne ne vous en donnera un sou... D'ailleurs qui vous dit que vous trouverez dans cette région de l'Univers de quoi satisfaire votre fringale de conquête ? »

*

* *

Je me souviens de ce matin-là, sur la Terre. Ils m'avaient demandé de me présenter à 10 h au quartier général de *Spacefare*. Je travaillais pour eux depuis quelques années mais j'avais conservé une relative indépendance. Aussi le ton de la lettre transmise par l'intercom était-il des plus courtois. On devait me parler sans plus tarder d'un travail intéressant et fort bien rémunéré. Un travail qui demandait de grandes compétences dans le domaine qui était le mien et dans quelques autres, et qui n'était pas exempt de risques...

Quand ces gens-là parlaient de risques – c’est-à-dire lorsqu’ils avaient l’air de jouer cartes sur table ! – il fallait s’en méfier comme de l’araignée invitant la mouche dans son boudoir. Ils avaient des idées tordues derrière la tête... J’étais prêt à parier un mois de salaire contre une poignée d’amandes salées que cette invitation polie mais ferme cachait quelque chose.

Je ne me trompais pas...

Je m’habillai soigneusement et pris un hélibus pour me rendre au quartier général de *Spacefare*. Je traversai comme en un songe les hauteurs de la ville. Le brouillard gris-jaune stagnait au-dessus des gratte-ciel et il fallait avoir de bons yeux pour distinguer l’entrelacement complexe d’avenues et de voies directes qui faisait ressembler les quartiers du centre à une immense toile d’araignée. Dans cette viscosité impénétrable, des millions d’hommes, de femmes, d’enfants étaient en train de s’intoxiquer, de mourir à petit feu. « Pauvre monde, me dis-je, oui, pauvre vieux monde, qu’ont-ils fait de toi ? »

L’hélibus me lâcha sur la terrasse supérieure du bâtiment où *Spacefare* avait installé ses bureaux et ses laboratoires informatiques. Une immense usine, une gigantesque mémoire.

Dans une guérite à oxygène, deux vigiles s’ennuyaient. Ils me demandèrent mon code et me firent signe de passer. Je pris un des ascenseurs et plongeai de quelques demi-douzaines d’étages dans les entrailles de la ville.

Ils m’attendaient déjà bien que je fusse ponctuel.

Trois femmes et quatre hommes. Sérieux, soigneusement mis. Impersonnels pour ne pas dire asexués. Efficaces, bien sûr, sinon ils n’auraient pas occupé, dans la hiérarchie de *Spacefare*, des fonctions aussi importantes.

Ils se montrèrent extrêmement aimables. Me proposèrent de partager avec eux un petit déjeuner somptueux : café, jus d’oranges, toasts, beurre, confiture, œufs brouillés et lardons frits... Bien que je ne me sentisse guère d’appétit, je dis « avec plaisir, puisque vous m’invitez de si bonne grâce... », et ils daignèrent sourire du bout des lèvres.

Le maître d’hôtel, qui vint nous servir, mit la table pour neuf personnes, et je me dis que nous attendions encore quelqu’un. Quelqu’un qui n’allait pas tarder à être en retard...

Je mis les pieds dans le plat. Parce que le comportement aseptique de ces hommes et de ces femmes me portait considérablement sur les nerfs : « Je compte neuf couverts, déclarai-je, et nous ne sommes que huit... Est-ce à dire que nous attendons encore quelqu'un ? »

Une des trois femmes, le Professeur Elinor Graves, en profita pour me lancer ironiquement :

« On ne peut rien vous cacher, cher ami. Absolument rien ! En effet, nous attendons un neuvième convive, qui devrait arriver d'un instant à l'autre... » Le Professeur Graves ajouta, son regard fuyant à présent le mien :

« Nous espérons que cette... personne... que nous attendons tous, vous sera sympathique. Très très sympathique. »

Il y eut une sorte de ricanement. Je fus surpris de constater que c'était le vénérable Docteur Fullmayer qui ricanait ainsi. Le Docteur Fullmayer, Dieu du Ciel, coryphée de la Néo-Astronautique internationale ! Ricanant ainsi, telle une vieille bête ! Je me dis que la journée s'annonçait intéressante mais dangereuse. Je ne me trompais pas !

« Le Docteur Schwan est arrivé. »

La voix impersonnelle qui venait de résonner dans l'intercom interrompit une conversation qui risquait fort de s'embourber dans les sables mouvants des mondanités vénéneuses.

Quand enfin le Docteur Schwan fit son entrée en scène, je faillis tomber des hauteurs de mon calme préfabriqué. Jamais depuis que j'avais perdu mon innocence, je n'avais vu de mes yeux de femme si profondément, si majestueusement sensuelle. Elle marchait avec la souplesse d'une jeune panthère et avec l'assurance d'une intellectuelle qui sait que personne – ou presque personne – ne sera en mesure de la prendre en faute. Elle arriva sur moi avec la lenteur féroce d'un événement inéluctable et avec... J'abrège en affirmant que je fus ce jour-là foudroyé sur place, jeté dans un tourbillon... Rendu stupide et bègue comme un débutant.

Le Docteur Fullmayer tendit une main confraternelle à la jeune femme et la pria de s'asseoir à la place qui lui avait été réservée.

Mais ce fut Elinor Graves qui fit les présentations. « Nous allons parler d'un projet très important et qui nous tient d'autant plus à cœur qu'il est la clé de voûte de l'astronautique future. Mais n'anticipons pas... Prenons d'abord notre petit déjeuner. » Pendant la demi-heure qui suivit, bien des

banalités furent échangées. Mais je la mis à profit pour observer avec une intense curiosité (déguisée en indifférence polie) la somptueuse jeune femme assise à deux mètres de moi, en face du Docteur Fullmayer.

En dépit de la stricte élégance de son tailleur marron, le Docteur était ce qu'on est convenu de nommer une magnifique créature. La souplesse de ses mouvements, les pleins et les déliés de son corps, mais surtout l'éclatant sourire qu'elle arborait, m'impressionnèrent au point de jeter dans les oubliettes tous les autres protagonistes du premier acte de la tragi-comédie que nous allions vivre ensemble. Les yeux verts du Docteur Schwan essayèrent à plusieurs reprises d'accrocher les miens, mais je détournai à chaque fois le regard, tout à fait conscient d'être ridicule.

Le Docteur Fullmayer nous fit un excellent cours sur les récents développements de la technologie astronautique et de la construction, dans le plus grand secret, d'une base scientifique sur Pluton, la neuvième planète du système solaire :

« Le fait est que nous sommes arrivés au bout de notre route. C'est une première étape, mais nous ne sommes que dans nos enfances. Pluton est un monde mort, et cela nous le savions depuis longtemps. À un moment donné, les imaginations s'échauffant, nous avons rêvé d'un dixième monde, au-delà de Pluton, mais tout ce que nous découvrîmes c'est que le neuvième enfant du Soleil possédait un petit frère que nous baptisâmes Charon. Le peu d'intérêt que représentaient des astres comme Neptune ou Uranus nous fit bien vite douter des possibilités éventuellement offertes par un vieux caillou gelé perdu dans les profondeurs du vide. Pourtant, le vieux caillou en question nous réservait quelques surprises. Nous découvrîmes, grâce aux sondes que nous avons envoyées aux confins du système solaire, que la petite planète Pluton n'était pas le brimborion sans valeur que nous supposions. Des prélèvements et des analyses révélèrent plus tard que le neuvième monde regorgeait littéralement de *mendionite*. »

Jusque-là, j'avais somnolé en rêvant aux charmes du Docteur Schwan, mais le terme *mendionite* me fit dresser l'oreille. Je savais très bien ce que la *mendionite* représentait pour tous ceux qui voyaient dans la conquête de nouvelles planètes à coloniser une issue possible à l'effroyable corridor entropique dans lequel la civilisation terrestre s'était engouffrée quelques décennies auparavant.

Le Docteur Schwan se tourna vers moi et plongea dans le mien son terrible regard vert. Puis elle agita lentement la tête, ce qui fit rutiler très

efficacement ses admirables cheveux roux, et me dit :

« Ça y est, nous avons compris, n'est-ce pas, monsieur Hensley, nous sommes pressentis pour accomplir ensemble une mission strictement confidentielle... ou presque ! Puis-je savoir si je suis votre genre de femme ? Votre type de... partenaire ? » Le Professeur Graves toussa nerveusement, puis pendant quelques interminables secondes l'on entendit voler les mouches. J'avais envie de me lever, de prendre mes jambes à mon cou et de disparaître à tout jamais. Mais je ne fis rien de tout cela, bien sûr.

« Nous serions les premiers, interrompit Fullmayer, désireux de balayer l'impression pénible qu'avait laissée la question de la jeune femme, les premiers à assurer un tour de garde sur Pluton. Notre mission serait double. La *mendionite*, évidemment, devrait nous préoccuper au premier chef, mais nous serions également chargés de diverses observations astronomiques ainsi que de relevés topographiques. Nous aurions tout le temps de nous intéresser à la géographie plutonienne, car nous resterions isolés dans notre base interplanétaire pendant plus d'une année terrestre. Malgré les progrès scientifiques et techniques, de telles expéditions coûtaient fort cher et consommaient des quantités ruineuses d'énergie !

« Mais, affirma le Docteur Fullmayer, quand nous parviendrons à extraire la *mendionite* des entrailles de Pluton, lorsque nous aurons édifié dans l'orbite de ce neuvième monde une immense station habitée qui nous permettra de construire en apesanteur des vaisseaux géants, tout sera changé. Nous pourrons nous envoler vers les espaces extérieurs... Réaliser le plus vieux rêve des nations civilisées. Explorer d'autres mondes vivants. Qui sait, peut-être rencontrerons-nous enfin nos frères étrangers... »

Le bon Docteur nageait dans un lyrisme dont je le croyais incapable.

Mais le Docteur Schwan avait la dent dure et de plus, comme le veut le dicton, quand elle avait quelque chose en tête, elle ne l'avait pas... ailleurs. Elle coupa très brusquement la parole au grand homme et répéta sa question :

« Tout ça est très bien, mais j'aimerais que vous me répondiez, monsieur Hensley... Suis-je votre genre de femme ? »

Je la regardai bien en face, car le moment était venu de se jeter à l'eau ou plutôt dans la fournaise, et je déclarai d'une voix légèrement altérée mais ferme :

« Franchement, je ne suis pas habitué à répondre à de telles questions, mais il n'est pas non plus dans mes habitudes de me cacher sous la table quand on m'en pose... Oui, je crois que vous êtes tout à fait mon type. Sans doute n'est-ce pas le fait du hasard. On a dû interroger la *Déesse Informatique* sur nos goûts et préférences... Dans mon cas, la *Grande Machine computante* s'est exprimée très clairement : Rousse aux yeux verts. Dois-je en dire davantage ? » « Dieu du Ciel, non ! Ma question était purement... technique ! »

Elle marquait un nouveau point. Ma petite tirade était morte de sa belle mort. Je me sentis soudain profondément déprimé. Des pressentiments m'assaillirent comme autant de sombres oiseaux de malheur, et je dus faire appel à toute mon énergie pour faire bonne contenance.

Mais une chose était vraie : cette femme était réellement mon type...

*
* *

Nous ne fîmes vraiment connaissance que quelques jours plus tard.

Plusieurs semaines nous séparaient encore de notre départ pour les limites du système solaire. À dire le vrai, je n'avais rien fait pour entrer dans les bonnes grâces du Docteur Schwan. Non pas par excès de timidité – j'avais dépassé l'âge des grands émois – mais parce que je sentais confusément que cette expédition vers les frontières du vide interstellaire me réservait quelques très mauvaises surprises. La carotte que l'on agitait devant les yeux de l'âne était bien sûr des plus suaves mais elle ne me faisait pas oublier pour autant les réalités les plus concrètes. Je me tins donc dans l'expectative.

Je faisais l'addition en oubliant quelques données essentielles.

Aussi n'arrivai-je pas au bout du compte.

J'avais oublié qu'une femme de l'intelligence du Docteur Schwan ne laissait jamais rien au hasard. Elle avait décidé de prendre la direction des opérations, et je fus forcé de m'incliner.

Elle me prit d'assaut un beau matin de juin alors que je venais tout juste d'émerger d'un sommeil agité, peuplé de rêves ambigus et harassants. Le vibreur de la porte d'entrée ne me laissa aucun répit, et je dus me résoudre à

appuyer sur le bouton de l'interphone. Je vis apparaître sur l'écran le visage souriant mais narquois de ma coéquipière.

« Seigneur ! Quelle heure est-il ? »

« Un peu plus de 9 h. En tout cas, il est temps... » « Un instant. Je vous ouvre... »

Je bondis dans quelques vêtements et me ruai sur la porte. Tout en m'empêtrant dans mes mouvements, je me dis que j'avais l'air d'un parfait crétin ou d'un personnage de vieux film comique.

Elle entra majestueusement dans mon appartement, feignant de ne pas remarquer mon trouble.

« C'est exactement comme ça que j'imaginai votre intérieur. Oh ! ne prenez pas ça pour une critique. Nous n'y pouvons rien : le Grand Ordinateur a tout prévu... même nos plus petits faits et gestes, nos pensées les plus inconvenantes ! »

Je la regardai se déplacer dans ce décor banal, l'écoutai parler sans réellement prendre garde à ce qu'elle disait. Sa présence était envahissante. Plus grande que nature. On aurait dit un agrandissement holographique arpentant mon living-room.

« Asseyez-vous, dis-je. Je vais faire une tasse de café. »

« Il faut croire que nous sommes abonnés aux petits déjeuners, vous et moi... »

Je me réfugiai dans la kitchenette ultramoderne pour ne pas voir la façon dont elle croisait les jambes, ni entendre le crissement de sa chair... Car elle avait troqué le strict tailleur marron, quasi militaire de notre première « entrevue », contre une robe légère, boutonnée sur le devant, sous laquelle elle ne devait pas porter grand-chose...

Je savais maintenant que, quoi que je fisse, la mécanique du Destin m'entraînait ; que j'étais comme incorporé aux rouages de la Machine. Et la Machine s'était mise en marche au moment même où cette *somptueuse femelle* m'avait demandé : « Au fait, cher monsieur Hensley, suis-je votre genre de femme ? »

Comment de telles créatures pouvaient-elles encore exister dans notre monde qui s'en allait à vau-l'eau ? Elle semblait faire partie, celle-là, d'un univers parallèle ! Oui, elle était faite pour courir nue dans une immense prairie, sous un soleil flamboyant, cloué au beau milieu d'un ciel

intensément bleu ; pour nager dans les eaux limpides, révélatrices d'un lac nordique...

Mais les prairies étaient rouillées par la salive acide du vent.

Mais les forêts crevaient les unes après les autres.

Mais les lacs étaient des réservoirs à venin.

Mais le soleil était voilé.

Mais le ciel était jaune et gris.

Je revins dans le living-room.

Deux tasses de café soluble tremblant sur un plateau...

Elle était assise dans mon meilleur fauteuil, une jambe (la droite ?) jetée par-dessus l'accoudoir. La robe, boutonnée sur le devant – mais deux boutons étaient déjà défaits – ne cachait plus grand-chose de ses cuisses...

« Buvez les deux tasses, dit-elle. Vous en aurez besoin. »

« Ah bon..., bredouillai-je. Ah oui ! »

Ses jambes étaient bronzées. Pourtant leur hâle aguichant – qui aurait dû mal « cadrer » avec son charme de « *rousse-aux-yeux-verts* » – ne provenait pas d'une longue course solaire dans une prairie Scandinave mais d'une exposition systématique et raisonnée au rayonnement d'un solarium comme il en existait à foison dans les instituts de beauté/santé de la ville. Personnellement j'aurais préféré une rousse-un-peu-plus-laiteuse, souvenir de mes jeunes fantasmes romantiques – mais un regard entre les jambes du Docteur Schwan me fit oublier ces sottises.

Dans l'écrin des cuisses hâlées luisait une minuscule page blanche sur laquelle toute chose encore pouvait être inscrite : une petite culotte bien droite, bien propre, bien tendue.

« Je me suis mise à l'aise en vous attendant. »

Je bus les deux tasses de café soluble, mais elles ne me firent aucun bien.

Posément, ses yeux verts toujours attachés aux miens, le Docteur Schwan se mit en devoir de déboutonner le devant de sa robe. Il fut bientôt évident que mes suppositions étaient fondées : à part le slip blanc, bien droit-bien-propre-bien-tendu, elle ne portait rien sous sa robe.

« Je me prénomme Formosa-Iryna, mais vous pouvez m'appeler Osa. »

Elle se leva pour se débarrasser de la robe maintenant complètement déboutonnée. Ses yeux étaient remplis de petites étoiles de magnésium, et je

dus admettre qu'ils étaient aussi convaincants que ses seins qui auraient fait bégayer les métaphores du poète du *Cantique des Cantiques*.

Je dis :

« Vous êtes bien mon type. À quelques petits détails près. Rares sont les rousses qui bronzent si bien... »

« Certainement, mais je suis une *vraie-rousse-tout-de-même*, affirma-t-elle. Voyez avec vos propres yeux ! »

Et elle fit glisser la petite culotte le long de ses cuisses de déesse barbare.

« Nous allons devoir vivre ensemble pendant de longs-longs mois. Rien que nous deux, Pluton et les étoiles. Autant vérifier tout de suite si nous sommes faits pour nous entendre... si nous nous trouvons bien sur la même longueur d'onde. »

*

* *

SEULEMENT VOILÀ...

OSA EST MORTE À PRÉSENT.

OceanofPDF.com

LA NUIT COSMIQUE

*La Nuit cosmique est un labyrinthe où l'on erre sans savoir qui a dressé ces hautes murailles autour du monde – ces murailles d'impénétrable coton !

**Qui a décidé : Rampez, pauvres choses sans importance, larves dérisoires, pour que je me repaïsse de votre désarroi ? Que je me remplisse de vos orgasmes frelatés !? Que je me réjouisse de votre peureuse petitesse !?

***La Nuit cosmique est un immense miroir où naissent et meurent, en un clin d'œil, des milliers de soleils, avec leur cortège de planètes, peut-être des centaines (de milliers) de civilisations. Peut-être des billions de créatures (intelligentes ou non !).

****La Nuit cosmique est semblable à un formidable V*A*G*I*N !

*****La Nuit cosmique : ce que guettaient (« jour » après « jour ») *les veilleurs de la lisière du monde...*

CHAPITRE II

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Je suis couché sur mon matelas aérien.

Je flotte doucement dans cette absence de pesanteur.

Je pense que je suis très heureux d'avoir échappé aux sortilèges empoisonnés de la Terre ; que je suis bien, ici et maintenant, dans les bras d'Osa.

Ma main droite est refermée sur mon sexe, mais je ne puis me résoudre à...

Osa, Osa, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Il faut que je me décide. Je dois sortir de cette léthargie, respecter mon emploi du temps. Pour ne pas perdre la raison. Il est urgent que je me dise : OSA EST MORTE. OSA EST MORTE. ELLE EST VRAIMENT MORTE.

Deux ou trois portes seulement me séparent de son corps glacé.

*

* *

Il était parfaitement lucide. Il ne craignait plus le flamboiement des étoiles, leur regard froid, inquisiteur, vaguement hostile. Hostile vraiment ? Le noir formidable, ébène bleuâtre, ne l'agressait plus. Ni le glissement lourd, tellement écrasant de Charon. Il savait tenir sa place dans ce décor lugubre. Il savait tenir son rang.

Après tout, il avait été pendant tant d'années un des meilleurs éléments de *Spacefare*.

Il était responsable. Et devait s'efforcer de respecter strictement la règle du jeu. Lever/coucher. Et entre les deux toute la gamme... Tous les gestes indispensables à la réussite de sa mission au bord du système solaire. De LEUR mission. Osa, le Docteur Schwan, avait toujours accompli toute sa part du travail. Même quand la maladie avait commencé de s'acharner sur elle.

David Hensley vérifia que le sas était en ordre. Le robot qui l'assistait déclara :

« Monsieur Hensley, tout est parfaitement en ordre. Rien ne s'oppose à ce que vous sortiez maintenant. Êtes-vous sûr de n'avoir rien oublié ? » Non, il n'avait rien oublié. Il était entièrement équipé : tenue de sortie avec casque, respirateur, stabilisateurs, caméras de poitrine, ordinateur, gants articulés (extra-souples : une seconde peau !)...

Il pénétra dans le hangar aux traîneaux de glace. Il y en avait une demi-douzaine, impeccablement rangés. Il entendit la voix du robot résonner dans son casque :

« Vous utiliserez aujourd'hui le véhicule N° 3. » « Merci, cher ami, dit-il au robot. Je vous sais gré de votre sollicitude ! »

Il prit place dans l'habitacle et referma sur lui le cockpit. Vérifia, sur les injonctions du robot, les arrivées de carburant et d'oxygène. Ensuite, avant de se mettre en route, il put ouvrir la visière de son casque. Lentement, le traîneau se mit à rouler vers la sortie du hangar.

Devant lui, morne glace d'ébène, miroir désolé reflétant le désert des étoiles, s'étendait la plaine de méthane gelé. Au bout du rail magnétique, le véhicule d'exploration planétaire retomba sur ses patins, tout en souplesse.

Combien de dizaines de fois avait-il contemplé ce spectacle ?

Combien de fois avait-il lutté contre un premier mouvement de panique et de désespoir ? Ce vide, cette absence totale de vie... Cette impression d'être totalement retranché du monde des vivants. Oui, Pluton, c'était réellement l'enfer ! L'Hadès mystérieux des Grecs !

Sans un heurt, le traîneau se mit à filer au-dessus de la glace de méthane. David ferma les yeux ; les mains posées sur le tableau de bord. Essayant de capter les vibrations du moteur. Une illusion de vie...

« Que se passe-t-il, monsieur ? Vous sentez-vous mal ? »

Il aurait juré que la voix du robot se teintait d'une nuance d'inquiétude. Il rouvrit les yeux et s'ébroua : « Non, tout va bien. »

À perte de vue, la plaine de méthane. Seulement interrompue par des collines et des chaînes de montagnes qui ressemblaient à des échinés de bêtes monstrueuses.

Il chantonna une vieille mélodie, cherchant les paroles qui fuyaient sa mémoire.

Une brusque flambée de colère jeta devant ses yeux une poignée de fleurs écarlates. Que faisait-il ICI, à des centaines de millions de kilomètres de la Terre ? À patrouiller dans un décor de cauchemar ? Seul à crever ?

Il pressa le bouton orange qui mettait en batterie les lance-roquettes : aussitôt la voix du robot s'éleva dans l'habitacle : « Pourquoi faites-vous cela, monsieur ? » Il ne répondit pas. « C'est tout à fait contraire au règlement ! » Alors il hurla, rien que pour entendre tempêter sa propre voix : « Je t'emmerde ! J'emmerde ton règlement à la con ! Tu sais où tu peux te le mettre ton enfant de putain de règlement ! Tu peux te le fourrer dans ton trou du cul électronique ! » Imperturbable, la voix du robot déclara : « Je crois que vous n'êtes pas dans votre état normal. Je pense que vous devriez rallier immédiatement la base, monsieur Hensley. Immédiatement. »

David enfonça la touche bleue. Les lance-roquettes visèrent un lointain tumulus de méthane et de roche. « Bouton jaune ! » Aussitôt le robot intervint : « Vous ne pouvez pas faire cela ! Personne ne vous menace ! Le bouton de mise à feu ne doit être utilisé que dans les cas de... »

Feu ! Il venait de presser le bouton jaune. Le bouton de mort. Qui libérait une dose concentrée d'énergie. Dans un feu d'artifice silencieux, le tumulus de méthane gelé disparut.

Méthane :

Pourquoi la moitié du système solaire se composait-elle de méthane ?

Pourquoi, à une lamentable exception près (et qui n'en avait peut-être plus pour longtemps !), les planètes de ce même système solaire avaient-elles claqué la porte au nez de la vie ?

Pourquoi un tel gouffre entre les hommes et leurs possibles voisins de l'espace ?

Pourquoi ?

Pourquoi toute cette horlogerie de cauchemar ? Cette lente rotation de la

grande machine molle et pourrissante que personne, dans l'Univers, n'entendait plus tictaquer ? Pourquoi toute cette peine ?

Oui, pourquoi la moitié du système solaire se composait-elle de méthane ? Personne ne peut subsister sur un monde de méthane gelé ou dans une atmosphère essentiellement constituée de méthane gazeux ?

À croire qu'une puissance hostile avait voulu confiner l'humanité dans les frontières terrestres...

« C'est absolument intolérable ! Soyez sûr et certain, monsieur Hensley, que nous ferons un rapport exact sur ce qui vient de se produire. Personne ne doit se servir des armes de bord sans qu'il y ait danger venant de l'extérieur ! »

« Cher ami, dit David, tout son calme revenu, je vous dis, moi, qu'il y avait danger. Et ce danger est partout, là-dehors, à me guetter. Vous ne pouvez pas comprendre ça, mon vieux, vous n'êtes pas programmé à cet effet. »

« Votre argumentation ne tient pas. Il n'existe aucune menace provenant du dehors. Pluton est une planète morte. On n'y a pas décelé la moindre forme de vie, même la plus primitive. Vous vous expliquerez... »

« Certainement, capitula David. Je m'expliquerai à la prochaine occasion. »

Le traîneau fila, à grande allure, sur la piste de glace.

Course silencieuse, sans le moindre souffle de vent pour vous emporter la chevelure, pour vous enfoncer ses ongles sous la peau.

*

* *

Pendant les semaines qui précédèrent l'envol, nous ne nous revîmes que pour le travail.

Comme c'est la règle dans ce genre d'entreprises, on nous prépara longuement, soigneusement à notre séjour sur Pluton. On testa jusqu'à la moindre de nos réactions ; on nous plongeait des pieds à la tête dans une atmosphère de tension et d'expectative. Bien sûr, nous ne serions pas les premiers à vivre sur la neuvième planète du système solaire, mais nous

allions devoir y demeurer durant de très longs mois. Pour faire toutes les observations possibles et imaginables, pour procéder à des prélèvements systématiques et à des analyses rigoureuses. Nous allions devenir des pionniers, des profils de médaille ! Mais nous avions dans notre camp tous les artifices modernes : nos télescopes passaient pour de petites merveilles automatisées, robotisées, informatisées, nos foreuses pouvaient pénétrer dans le cœur d'un monde telle une aiguille d'or entre les côtes, fouiller la matière vivante enfouie sous des kilomètres de glace et de roche. Nous allions transformer la neuvième fille du Soleil en une véritable termitière. Enfoncer dans ses entrailles des tarières fousseuses, des taupes mécanisées à tête cybernétique...

Oui, tandis que nous nous préparions à notre expédition aux frontières de la nuit, nous ne nous vîmes et ne nous parlâmes que pour le travail. Plus question de sexe entre nous... Osa était devenue froide, lointaine. Aussi lointaine et froide que Pluton. Une ou deux fois, pas davantage, je lui demandai de faire l'amour avec moi, mais elle m'envoya proprement promener :

« Nous aurons tout le temps là-haut, David, et pendant le voyage aussi. Ne gaspillons pas nos munitions dès à présent. »

Elle avait sa façon bien à elle d'appeler un chat un chat. Je lui aurais volontiers dit ce que je pensais d'elle et de sa façon de traiter les hommes, mais les mots ne vinrent pas. Et les choses en restèrent là.

Une fois, durant les préparatifs scientifiques et techniques de l'expédition plutonienne, le Professeur Graves me raconta que cette petite planète avait soulevé jadis bien des polémiques. Les hommes de science et les écrivains avaient laissé galoper leur fantaisie. Peuplé cette lointaine orpheline du Soleil de monstres et de merveilles, de démons et de mirages.

Elinor se pencha vers moi, et je dus constater que son haleine empestait l'alcool (même les meilleur(e)s s'y laissent prendre, pensai-je). Elle me dit sur le ton de la confidence :

« Supposez que vous découvriez, en procédant à vos relevés topographiques, les traces d'une très ancienne civilisation... »

« Oui, fis-je du tac au tac, des boîtes de soupe, des sachets de café instantané et des préservatifs... » Elinor Graves hocha la tête, gravement :

« Je ne puis comprendre comment un homme de votre classe, de votre intelligence et de votre culture peut se complaire à de telles gamineries. Qui

vous dit que personne jamais n'a vécu sur Pluton, puisque vous allez y vivre... vous et le Docteur Schwan ? Je ne songe pas aux Plutoniens évidemment. Je ne pense pas qu'une vie intelligente puisse se développer à des milliards de kilomètres du Soleil... Mais peut-être y a-t-il eu, à un moment donné de l'Histoire de l'Univers, une espèce hautement civilisée, plus évoluée que la nôtre, capable de voyager à travers les grands espaces interstellaires... »

Pauvre Elinor ! Quand elle devenait lyrique, elle bêtifiait. Je la préférais dans son rôle de femme de tête et de science.

*
* *

Le voyage en lui-même se déroula sans événement notable. De base planétaire en station orbitale. Les vols au long cours ne se faisaient pas sans escale. Un jour, peut-être, en partie grâce à Osa et à moi, les choses iraient autrement. Nous briserions le mur de la lumière ou du moins nous nous approcherions assez près de la limite fatidique pour que les vols interstellaires habités ne soient plus une simple vue de l'esprit. Alors nous pourrions rééditer la grande aventure de l'Arche de Noé ! Terrifiante odysée : parfois, pendant que nous croisons sur notre route une des planètes du système solaire (Mars, Jupiter...) je songeais à ces malheureux qu'on allait enfermer dans un immense cercueil volant ; qu'on allait mettre en conserve dans une formidable « boîte » d'acier infusible, inoxydable, pour les envoyer vers l'Étoile de Barnard. Et si ces gens-là crevaient dans la nuit noire et grise du temps, j'en serais un peu responsable, l'air de rien !

Contrairement à mes espérances, Osa refusa de partager une cabine avec moi. J'en éprouvai une intense déception, mêlée à de la colère et à une forme de jalousie rétrograde qui n'était certainement plus de mise au ^{xxi}^e siècle. Quand ma frustration devenait par trop insupportable, je tentais ma chance auprès d'une des femmes de l'équipage. Mais en vain... Elles étaient trop préoccupées. Quand elles baisaient, elles devaient le faire par hygiène et uniquement avec leurs camarades. Les choses restaient dans la famille, car un équipage en route vers les bords du système solaire est toujours quelque chose comme une grande famille. Fermez la parenthèse ! Toujours est-il que je m'imaginais peut-être avoir des droits sur Formosa-

Iryna... sous prétexte que nous avions couché ensemble dans mon propre lit et que nous allions devoir partager le même sort durant de longs mois.

Le navire qui nous mena de la Terre à Pluton était une unité géante de *Spacefare*, avec de longs couloirs et de vastes cabines, des salles de commandement et de repos et un équipage nombreux composé moitié d'astronautes humains, moitié de robots.

Je me sentais désœuvré, inutile.

Mais je fis de mon mieux pour lutter contre la neurasthénie. Hélas, plusieurs fois je me surpris à ramper dans le sillage de ma partenaire, l'air un peu stupide, tel un Roméo quadragénaire soupirant après une Juliette trentenaire et réticente.

Quand nous fûmes parvenus dans les parages de Saturne, je me rendis dans la chambre des cartes pour admirer le spectacle de la géante aux anneaux. Certes, elle n'était pas la seule à bénéficier de ce privilège puisque les autres planètes joviennes⁽¹⁾ le partageaient avec elle, mais elle était, de toute évidence, une des merveilles de l'univers connu. Le commandant vint en personne dans la chambre des cartes et se fendit d'un petit discours de circonstance. Discours que je n'écoutai guère, car je n'avais d'yeux que pour Osa. Et cette satanée femelle était pendue au bras du commandant, comme une fiancée !

Je me dis : « Elle se fout de moi. Elle se JOUE de moi ! »

La jalousie enfonçait en moi ses innombrables et douloureuses épines.

Kaléidoscope rouge/vert/bleu/indigo. Je voyais tourner dans la nuit lumineuse l'immense roue de Saturne. Sortilège de feu glacé. Le commandant Clarke fit un geste de la main et, lente et majestueuse, une musique s'éleva. Je reconnus immédiatement la symphonie « Orbis Terrarum », de Clovis Daniels. Tous ceux qui ont voyagé quelque jour entre la Terre et une autre planète de notre système savent que le premier mouvement de cette œuvre superbe est devenu l'hymne cosmique *par excellence* !

Oui, le commandant avait le sens de la mise en scène.

Osa lui dit à haute et intelligible voix :

« Commandant, vous êtes fantastique. En fait, on peut même dire que vous avez tout pour vous... »

Je fis de mon mieux pour me concentrer sur Saturne et ses anneaux.

Baignant dans l'écrin flamboyant de l'espace. Et dans la musique expressionniste et sensuelle de Clovis Daniels. Moi, j'aurais préféré baigner dans la bonne liqueur intime de Formosa, la Belle ! Oui, mille et mille fois !

Je me laissai tomber dans un siège enveloppant, face à l'immense baie qui donnait sur la nuit cosmique. J'eus l'illusion, entretenue par le spectacle de Saturne et le crescendo de la musique, que j'allais m'envoler dans ces contrées magnifiques... et mortelles.

Fuir...

Quelle bonne plaisanterie...

J'étais pris à mon piège. Je m'étais piqué au jeu, et cette belle femme, cette créature sublime, m'avait damé le pion. Ou plutôt j'étais devenu un pion sur son échiquier. Après m'avoir « testé » et trouvé convenable, elle m'avait mis en réserve pour les longues soirées d'hiver sur Pluton.

Oui, me répétais-je amèrement, quelle bonne, quelle excellente plaisanterie !

Aux sons de la musique (le deuxième mouvement, nettement plus heurté, moins majestueux, venait de commencer sur une série de coups de cymbale et de flas sonores...), Saturne semblait danser dans le vide, avec pour cavaliers ses anneaux somptueux formés de milliers et de milliers de billions de rochers gelés, luisant dans la masse scintillante des étoiles. Je fermai les yeux. Me laissai gagner par cette étrange magie que même des centaines de voyages dans l'espace ne peuvent banaliser entièrement.

Puis une voix douce me parla à l'oreille : celle de Formosa, qui me disait : « Vous boudez, David ? »

Je haussai les épaules, bien décidé à ne pas entrer dans son petit jeu du désir et de la jalousie. Mais elle insista : « J'ai décidé que le commandant Clarke n'était pas mon type d'homme. C'est un phraseur, et je ne supporte pas son odeur *sui generis*. » Je rouvris les yeux, battis des paupières pour lutter contre l'étincelant spectacle de Saturne et de ses anneaux, me penchai vers elle et demandai : « Que puis-je faire pour vous, mon amour ? » Je sentais sa main se poser sur la mienne, légèrement, tel un oiseau minuscule, chaud et soyeux. « Vous pouvez me tenir compagnie, cette nuit. » Je souris. « Toute la nuit ? » Elle me mordilla le lobe de l'oreille. « Toute la nuit ou tout ce qui en tient lieu sur ce vaisseau. » Je me tournai légèrement, car j'avais soudain l'impression qu'une foule de gens dissimulés dans l'ombre guettaient nos paroles. Mais le commandant Clarke ne pouvait pas nous

entendre : il s'était éloigné, discrètement, et s'entretenait avec deux de ses subordonnés, un homme entre deux âges et une des jeunes aspirantes que j'avais essayé de séduire l'une ou l'autre fois.

*
* *

Le traîneau semblait planer au-dessus des étendues stériles. David Hensley, les dents serrées, continuait d'accélérer, au-delà des normes de sécurité. Le robot se manifesta bientôt et lui signifia en termes clairs de ne pas mettre son existence en péril.

Après la mort d'Osa, il avait été tenté à plusieurs reprises par le suicide. Par exemple : foncer dans le décor ! Heurter de plein fouet un des monticules de glace et de rocaïlle. Il ne resterait rien de lui. Et on n'en mourrait pas, au quartier général. On enverrait un autre couple de cobayes... Pardon, de futurs martyrs de la science...

Il y avait aussi une façon plus byronienne d'agir ! Laisser courir le traîneau jusqu'au bout de ses ressources énergétiques. Tomber en panne à cent lieues de la « maison ». Finie la comédie ! Mais la voix du robot, chaque fois, le rappelait à l'ordre et à de meilleurs sentiments. Ces enfants de la Grande Salope cybernétique devaient avoir des facultés hypnotiques. Toujours il revenait « dans le droit chemin ». Le fait de tirer sur un tumulus glacé ne pouvait pas être considéré comme un véritable mouvement de révolte et d'ailleurs maintenant il suivait sagement *l'ordre du jour*. Comme un brave petit soldat des étoiles.

Des pensées confuses occupaient son esprit et quand il appuya sur le bouton bleu pâle, une musique lénifiante s'éleva dans son casque. Rien de commun avec les œuvres de Betali Svön, de Clovis Daniels ou de Pavel Defrovski. C'était de la guimauve décadente. Une vraie merde ! Mais elle pénétrait dans les oreilles telle une bouillie suave et vous envapait les centres nerveux. En tout cas, c'était meilleur pour le repos de l'âme que la lecture ou la masturbation.

Pendant qu'il filait ainsi, à la vitesse strictement autorisée par le *code de vigilance*, il se revit dans cette cabine baignant avantageusement dans une lueur orangée... en route vers Pluton, déjà au large de la planète des

planètes, Saturne... Il gisait dans cette lumière euphorisante, érotisante, et attendait la venue tant souhaitée, tant espérée d'Osa-Iryna.

*
* *

Si j'avais su ce qui m'attendait sur Pluton, je crois que j'aurais fait ce que personne à ma connaissance n'avait jamais fait : j'aurais jeté mon contrat dans les waters et j'aurais supplié cette femme qui venait d'entrer dans ma cabine orange de partager ma vie. Ou plutôt de me permettre de partager la sienne. Mais je ne savais rien, évidemment, sinon que je n'en pouvais plus d'avoir envie de coucher avec elle, de la serrer dans mes bras pour lui prouver qu'elle avait eu raison de jeter par-dessus bord son commandant de merde.

Putain de commandant de merde !

« La plupart des hommes sont ainsi, m'avait juré un jour une de mes maîtresses... Quand ils baisent, ça n'est pas pour le plaisir ni pour la tendresse, mais pour prouver quelque chose. En fait, s'ils arrêtaient de vouloir prouver quelque chose, ils arrêteraient du même coup de vouloir nous baiser ! Peut-être bien que ce serait un début de solution au problème de la surpopulation... »

Mais Osa venait d'entrer dans ma cabine et se tenait dans la lumière orange. Je lui lançai en guise de salut : « Saturne vous fait toujours cet effet aphrodisiaque, chérie ? » Elle rit et s'approcha de moi à pas très lents, un peu comme si elle dansait. « David, mon cher, arrête de faire le malin. Je ne suis pas venue te retrouver pour une séance de joute verbale ni pour un quart d'heure de confessions psychanalytiques, mais dans la ferme intention de faire confortablement et vigoureusement l'amour ! Si tu es d'accord avec ce programme, dis-le-moi, sinon... je sors d'ici et je fais ça à la main. » J'en demeurai tout ébahi, mouché une fois de plus. « Tu as mille fois raison, Osa mon amour, je suis un vieux con. Et je ne te dis pas ça pour te faire plaisir. » Ensuite elle fut dans mes bras. Les choses se passèrent tout simplement et de façon absolument satisfaisante. Tandis que je me glissais entre ses jambes et me mettais en devoir de lui embrasser la chair tendre et lisse et odorante de ses cuisses, de langoter longuement, tendrement, avidement (comme un qui meurt de soif dans le désert) son buisson ardent

et sa moiteur avenante, elle chantonnait entre ses lèvres entrouvertes une mélodie poignante et rauque qui me rendit fou au point que je faillis perdre ma contenance pour rien. Je m'interrompis pour lui faire part de mes craintes, mais elle s'écria : « Ne t'arrête pas... Surtout ne t'arrête pas ou alors viens, viens vite... en moi ! » Un instant je vis la perspective orange de son corps, une des plus belles qu'il soit donné de voir à un homme : la lande inverse d'une femme en situation. Ses chairs les plus ouvertes, les plus liquides, son ventre très légèrement bombé par la cambrure de l'orgasme imminent, ses seins talés dont dardaient les épines érectiles, sa gorge, son menton et, plus haut les confins oranges de son visage.

Je la fis venir avec ma bouche, longuement. Et parvins à me retenir, ce qui était, malgré tout, un exploit. Puis, remontant le fleuve de son corps, je me perdis en elle, dans un naufrage bienheureux. Orange et pourpre.

*
* *

Oui mais ici, sur Pluton, tout est noir et froid.

Des milliards de kilomètres nous séparent du soleil.

Pendant le voyage, j'allais oublier ce savoureux détail, nous eûmes droit à une sorte d'escale de luxe. Jusqu'à ma mort, nom de Dieu, je me souviendrai de cette escale-là ! On avait tenu, dans le droit fil de la grandiloquence expansionniste qui a cours sur les mondes frelatés de notre pauvre système solaire, à nous faire visiter les installations ultramodernes de la station Zébulon trois. Zébulon trois, une merveille de la technologie contemporaine, avait été édiflée sur un des satellites de Neptune. Les grands pontes de la navigation spatiale avaient jeté leurs forces dans une lutte inégale : même leur génie de la magouille ne pourrait jamais tenir devant la gigantesque irruption de l'infamie, le tsunami cosmique qui allait broyer notre civilisation imbécile comme un coup de vent balaie quelques poussières sans importance. Il n'empêche : ces grands génies de la conjoncture avaient construit sur Amphitrite, la dernière des lunes découvertes par les astronomes dans le sillage de la lointaine Neptune, une sorte de petit *Hortus Deliciarum*. Ce qui avait été également, il faut bien le dire, la première note de leur chant du cygne. Car ensuite... ensuite... il y avait eu Pluton et plus loin, plus rien.

Enfin presque plus rien.

Une vaste lande.

Le No Man's Land.

Le territoire de l'incertitude.

Peut-être la fin des fins. Qui sait, qui peut dire ? La vie est si fragile, si fragmentaire, si sujette à caution, si sujette à question.

Alors, pour se donner du courage – pour se racheter à leurs propres yeux, ils avaient créé Zébulon trois, sur Amphitrite.

Un rêve.

Oui, je me souviens de notre arrivée en douceur...

La navette sembla descendre vers la planète-relais comme un planeur porté par des vents invisibles, dérivant paresseusement dans des courants mystérieux. Oui, c'était beau. Beau et terrible, avec en toile de fond le géant Neptune, semblable à un soleil malade. J'essayai de serrer dans la mienne la main de ma chère et belle Osa, mais elle me rit quasiment au nez. Visiblement Neptune lui faisait moins d'effet que Saturne.

Sur Amphitrite, un imposant comité d'accueil nous attendait.

Le commandant Stanley K. Clarke était aux anges. Il ne cessait de lancer à ma compagne des regards de braise. Je me demandai s'il avait d'ores et déjà réussi à la sauter, et mon cœur était plein de fiel et de ressentiment.

Après les discours de l'Administrateur central, il y eut des boissons alcoolisées en masse et puis, dans les salons du Neil-Armstrong-Building un vrai repas avec de vrais aliments, de vraies viandes et de vrais légumes, de vrais fruits et même du vin presque naturel. La plupart de ces produits provenaient directement des serres hydroponiques de Zébulon. Seules les viandes (congelées) et le vin avaient été convoyés vers Amphitrite depuis la Terre.

Devant les honneurs qui nous étaient rendus (j'avais par moments l'impression que quelqu'un brusquement allait dévier et réciter notre éloge funèbre !), je fis contre mauvaise fortune bon cœur et tentai d'oublier les manœuvres du commandant Clarke.

Je me montrai brillant, recueillis force compliments et constatai, avec une fierté un peu imbécile, que Formosa-Iryna me décochait de temps à autre un regard empli d'affection. Hélas, je ne pus résister à mon fâcheux penchant pour l'alcool et ce fut dans un état de complet harcèlement que je regagnai mon logement. Je me dis que ma belle maîtresse, après les regards

dont elle m'avait couvé, ne tarderait certainement pas à me rejoindre et à réveiller mes sens et à ranimer ma vigueur. Je me trompais : elle ne vint pas. Je m'endormis lourdement et fus visité par des cauchemars monstrueux. Je baignais dans ma sueur et me réveillai fréquemment. Chaque fois que je me rendormis, ce fut pour plonger dans un mauvais rêve, plus nauséux encore que le précédent.

Le lendemain, le temps des festivités passé, nous fûmes reconduits sur l'aire d'envol, par une escorte réduite à sa plus simple expression. Osa me battait froid. Elle m'adressa à peine la parole pendant que la navette nous ramenait à bord du vaisseau. Je me dis qu'elle était finalement du genre allumeuse, légèrement dégueulasse sur les bords. Je compris par la suite qu'elle avait effectivement voulu me rejoindre dans mon logement mais que j'étais trop saoul pour entendre les coups frappés sur la porte ou les vibrations de l'interphone.

Cette défaite gâcha le reste du voyage.

Osa me condamna en effet à la chasteté jusqu'au moment où Pluton, le but de notre longue course à travers le système solaire, commença de grossir sur nos écrans.

J'avais vaguement essayé de lui faire des excuses, mais Formosa n'était pas de celles que l'on remet dans son lit avec quelques belles phrases et deux ou trois pleurnichements. C'était une dure, une femme de tête, une sorte de déesse, c'est vrai – une sorte de déesse. Seigneur, pourquoi m'as-Tu abandonné ?

*

* *

Il se dit : « Putain de machine de merde. Moi-même je suis devenu une putain de machine de merde. » Il arrêta le traîneau en plein milieu du désert et se perdit dans la contemplation du paysage. Monotone. Désespéré. Il leva les yeux vers le spectacle familier de Charon suspendu dans le ciel noir. Vrilla son regard dans le lointain fourmillement des étoiles. « Jamais, se dit-il, jamais nous ne traverserons ce vide-là. » Il sourit tristement : « Ex nihilo nihil ! » Mais bien sûr la nature avait horreur du vide. Le vide interstellaire n'était pas vide. Il charriait des poussières mortelles, des présences invisibles, des courants interdimensionnels, et parfois, quand la nuit était

profonde et plus silencieuse encore que le silence, on croyait entendre passer le vent de l'infini portant d'étoile en étoile le chant secret de l'Univers.

Depuis longtemps, depuis plusieurs semaines déjà, le satellite de Pluton intriguait David Hensley. Il semblait pareil à un œil cyclopéen, morne et cruel à la fois. Il lui venait l'envie de s'élancer dans le ciel plutonien vers cet œil morne et cruel, pour le crever sans doute ou pour découvrir l'énigme qu'il recelait peut-être. Mais il ne disposait d'aucun moyen de transport aérien, à l'exception des traîneaux de glace dont quelques-uns pouvaient voler à basse altitude.

Il se souvenait d'une théorie astronomique qui avait eu cours plusieurs décennies durant : celle de la présence, au-delà de Pluton, d'une dixième planète. Et alors ? Qu'est-ce que cela aurait changé à la triste réalité ? Un glaçon de plus, en dérive dans les ténèbres, hein... il n'y avait pas là de quoi délirer !

Oui, d'accord, mais cette foutue chose accolée à la planète Pluton, comme une sorte d'orgelet monstrueux dans l'œil d'un dieu mort ? Charon, le nautonier des âmes ? Quelle signification fallait-il lui donner ?

Il mit son casque, le ferma hermétiquement.

« Que faites-vous ? demanda le robot. Il n'est pas prévu que vous sortiez maintenant. Vous devez vous rendre bien plus au nord. »

« Non, vraiment ? Mais je n'ai pas envie de me rendre plus au nord. Je veux escalader cette butte glacée et contempler le paysage. Peut-être chercher une caverne pour m'y coucher et dormir. C'est con, pas vrai ? Je risque de foutre tout le programme par terre. »

Le robot grésilla sinistrement. Comme s'il allait réellement se mettre en colère et tancer le contradicteur entêté. Des lueurs violettes dansèrent dans l'habitacle. Il récupéra l'oxygène de la minuscule cabine avant de provoquer l'ouverture de la coupole. Malgré la combinaison protectrice, il eut l'impression que le froid du dehors se ruait sur lui. Le transperçait. Lui nouait les boyaux. Lui faisait jaillir les excréments du ventre. Lui extirpait le sang des artères et des veines, poussait ses yeux hors des orbites.

Mais bien sûr tout cela n'était que jeux lugubres de son imagination malade. Que pouvait-on craindre sur une planète aussi morte que Pluton, sinon sa propre ombre ?

OceanofPDF.com

LA NUIT COSMIQUE :

LE VAISSEAU FAIT SON APPARITION

Myriam dit à Jésus :

« À qui tes disciples ressemblent-ils ? »

Il dit :

« Ils ressemblent à des gamins sur un champ qui ne leur appartient pas, quand viendront les maîtres des champs, ils diront :

« Laissez-nous notre champ. »

Évangile selon Thomas. Log. 21. Apocryphe IV^e siècle, trouvé en 1945 dans les sables d'Égypte.

Le vaisseau était prodigieux.

Il resplendissait dans la moire spatiale tel un immense serpent de feu. Il venait à travers l'infini comme un grand prédateur silencieux. Battant la nuit de ses longues ailes soyeuses. Sur sa coque de métal luisant, de grandes lettres blanches ou dorées formaient des arpèges complexes, rédigeant dans une langue incompréhensible des messages souverains.

Le vaisseau était l'émanation d'une puissance millénaire, formidable, le véhicule de vastes intelligences, aussi froides que celles qui, dans l'œuvre de Herbert George Wells, guettaient les Terriens depuis les déserts de la planète Mars.

Le vaisseau avait l'air de remplir toute une portion de la voûte céleste, mais ce n'était qu'une illusion : dans les profondeurs de la nuit cosmique, il n'était qu'une poussière de plus, vaguement plus brillante que certaines étoiles, mais guère plus redoutables – en apparence. De la proue à la poupe,

il ne mesurait pas moins de trois kilomètres, cinq cents mètres et sept pouces. Mais en surface, il semblait quasi illimité : de grandes voiles métalliques, des résilles inextricables l'entouraient en effet d'un réseau de toiles et d'entretoises. Il avait l'air parfaitement irréel, pareil au navire des songes, glissant silencieusement dans le vent issu des souffles interstellaires. Il voguait ainsi depuis des années, franchissant des distances dont le simple énoncé suffisait à donner le vertige.

Dans le rêve, car il se mouvait dans le rêve de David Hensley, le vaisseau n'était visible que de l'extérieur, mais il se rapprochait inexorablement, comme dans un film. Cadrage remarquable. Peu de flous.

Et avec son approche, l'angoisse augmentait.

Pourtant, il n'y avait rien de menaçant dans ce grand navire majestueux qui traçait sa route lumineuse au firmament. Il véhiculait, à l'évidence, des créatures intelligentes et sereines, que leur froideur même éloignait certainement des dangereuses préoccupations humaines : la conquête et la guerre. Pourquoi auraient-elles mis l'Univers à feu et à sang, ces intelligences-là ? Leur puissance était sans doute si grande et si bien établie qu'elle n'avait pas besoin de démonstration. Combien de mondes ces voyageurs avaient-ils croisés sur leur route, et combien en avaient-ils visité ? Personne à bord du vaisseau lumineux, aux voiles frémissantes, ne se préoccupait de tenir une telle comptabilité. Le Voyage avait commencé bien des années auparavant, dans une zone spatiale si lointaine que sa localisation importait peu à présent, et il s'était poursuivi sans encombres. Sans incident notable, comme aurait précisé le livre de bord d'un commandant au long cours croisant sur des eaux paisibles. Mais les commandants et les capitaines qui présidaient aux destinées du grand navire ne tenaient pas de livre de bord. Tous les détails du long voyage étaient inscrits dans la mémoire infailible de l'appareil. Car le vaisseau était des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et un cerveau électronique pour se souvenir de tout ce qu'il avait vu et entendu.

La vie, à bord du vaisseau, se déroulait dans un calme que d'aucuns auraient décrit comme olympien. Mais bien qu'ils fussent, à leur manière, des dieux, les commandants et les capitaines du grand navire étaient bien moins ombrageux que les habitants du Mont Olympe. Ils ne se montraient pas jaloux des autres créatures et ne recherchaient ni leur compagnie ni leur commerce.

Parfois, ils montaient une vaste opération de routine et partaient vers les confins de leur incommensurable empire. Comme la plupart des dieux, ils s'ennuyaient souvent, car leur vie était, sinon sans fin, du moins fort longue. D'autres créatures, moins pérennes que ces voyageurs-là, auraient très vite cédé à la folie ou alors à une forme terrifiante de neurasthénie. Sans doute auraient-elles organisé des jeux cruels pour se distraire, retournant à une sorte de barbarie raffinée. Eux, les navigateurs de la nuit cosmique, en dépit de leur ennui, se suffisaient à eux-mêmes.

Quand il se réveilla, David poussa un cri.

Cette image qu'il rapportait du fond de la nuit était incroyablement nette et précise. Il ne put s'en défaire et courut à son poste d'observation, cherchant dans le ciel le grand navire étranger. Mais il n'y avait rien nulle part, bien sûr.

CHAPITRE III

UN TROU DANS LA ROUTINE QUOTIDIENNE

Oui, tout va mal.

Très mal.

Depuis que j'ai fait ce trou stupide... dans le tissu bien repassé de la routine de chaque jour. Depuis que j'ai canonné ce monticule de méthane gelé (beau spectacle lumineux – soit dit en passant !), depuis que – désobéissant aux injonctions du robot –, je suis sorti du traîneau pour aller patiner sur la glace, me penchant dangereusement dans ce décor impossible, comme un fuyard qui s'éloigne maladroitement d'un danger invisible mais tenacement accroché à ses pas. Je courais vers l'horizon, sachant pertinemment que, passé l'horizon, il n'y aurait rien à voir, rien à découvrir, à part, éventuellement, un fanion luminescent servant de repère. Ces fanions, nous les avons plantés dans la glace de méthane, Osa et moi, bien proprement, pour signaler, comme dans les vieilles histoires de chercheurs d'or, les affleurements de *mendionite*. Car, de ce point de vue au moins, ma mission plutonienne était une réussite. Du minerai tant convoité par mes frères humains, il y en avait sur Pluton : en veux-tu, en voilà ! Une véritable Golconde. Les hommes seront-ils assez intelligents et raisonnables pour se partager fraternellement cette manne ? me demandait parfois ma compagne, et je haussais les épaules. Cyniquement.

Donc : je courais vers l'horizon et fuyais ma propre folie.

J'escaladai en titubant une excroissance du sol plutonien et contemplai le lugubre paysage avec une haine brûlante comme une fièvre. Cette putain de planète m'avait volé Osa. Oui, elle me l'avait prise : elle lui avait donné son

baiser de gel et de mort, et Osa était partie dans les profondeurs du froid. Rien à faire.

Je levai la tête vers Charon. Il était là, le vieux monstre, le nocher des enfers. M'écrasant de tout son poids. « Tombe, allez, tombe et pulvérise ce monde mort. C'est ce que tu as de mieux à faire. » Mais la lune plutonienne demeura où elle était. Morne, silencieuse, inhumaine.

Je poussai le bouton de l'interphone.

« Je crois que j'ai perdu les pédales, dis-je au robot. Je vais rentrer à présent. Tout va bien. »

Il y eut un grésillement et la voix cybernétique me dit :

« À la bonne heure. »

Ces robots me surprendront toujours.

Je descendis de mon tas de rocaïlle et de glace et retournai au traîneau. Le robot s'abstint de tout commentaire.

Et puis, plus tard, durant ma période de repos, il y eut ce rêve.

Cette apparition dans mon inconscient de cet immense vaisseau.

Le rêve était précis comme un film se déroulant sur l'écran de la nuit : je me souvenais de tous les détails de l'immense astronef. Immédiatement je sus qu'il ne s'agissait pas d'un vaisseau de l'espace construit par les Soviétiques ou les Américains. Quant aux Européens, ils étaient bien trop occupés de sortir la tête de leur fange de nationalismes concurrents pour être à même de concevoir (et surtout de réaliser !) quelque chose de comparable à ce géant des profondeurs interstellaires.

Non, cette chose-là venait d'un autre système solaire. D'au-delà du gouffre qui s'étendait entre Pluton et Proxima Centauri. Elle était à notre technologie ce que la chimie est à l'alchimie, la physique nucléaire à la chiromancie... Je fus longtemps à me remettre de ce rêve ; son réalisme était tel que je ne pouvais en défaire mon esprit. J'étais comme prisonnier de cette forteresse silencieuse qui voyageait entre les étoiles : je laissais mes regards errer le long de ses superstructures ; je traversais les parois d'acier, me retrouvais dans les couloirs, cherchant à qui parler. Me disant que si je parvenais à rencontrer les maîtres du vaisseau, ils me considéreraient comme un intrus ou plus probablement comme un insecte misérable, égaré dans le monde des créatures pensantes. Ils ne sauraient que faire de moi.

La tête encore chaude de mon rêve, je me rendis dans la salle des communications. Il allait être l'heure de mon entretien quotidien avec

Supercom. Mon cœur battait, ma tête me faisait très mal. J'avais envie de vomir. (« Mon Dieu, me dis-je, je ne vais tout de même pas tomber malade. Tout seul dans cette foutue forteresse, loin de tout... ») Je m'installai, en attente, fixant l'écran comme un enfant terrorisé.

À l'heure convenue, le visage de mon correspondant/interlocuteur apparut sur l'écran et je poussai un long soupir de soulagement. J'avais craint une panne, la rupture du cordon ombilical, la grande ombre noire du silence. On me demanda comment je me portais, si tout était en ordre et on me donna quelques informations sur ce qui se passait sur la Terre et dans sa proche banlieue. Puis je fus en mesure de faire mon rapport quotidien. Je racontai tout. De mon bref mouvement de folie jusqu'au rêve du vaisseau étranger.

« Évidemment, déclara mon correspondant/interlocuteur, dans votre situation, un tel rêve peut troubler fortement l'esprit. Mais après tout, il ne s'agit que d'un rêve. Ou bien ? »

La question ne demandait pas réellement une réponse.

« Non, il ne s'agit que d'un rêve, pas d'autre chose. Il n'existe rien ici qui puisse se révéler menaçant. »

Il avait, cet enfant de putain, lourdement accentué ces trois mots : *dans votre situation...* Autrement dit, il insinuait que j'étais en train de perdre tous mes moyens... Ce qui était bien sûr... un euphémisme. Il ajouta, un peu plus tard :

« Nous avons de bonnes nouvelles pour vous, Hensley. Étant donné les circonstances, nous vous envoyons, à partir de Zébulon Trois d'Amphitrite, une équipe qui vous tiendra compagnie jusqu'à l'arrivée de la relève proprement dite. Avez-vous besoin d'autre chose ? »

Je secouai la tête. Soudain conscient de ma déchéance : ils me traitaient comme un malade, mais sans la moindre considération pour tout ce que j'avais fait pour leur foutue conquête de l'espace. Ils me manipulaient comme un pion, me poussant de-ci et de-là sur leur échiquier glacé. Je les défiai :

« Une équipe mixte, les gars ! Les holopornos c'est bien beau, mais ça ne console pas d'une perte cruelle ! »

Le visage impassible qui me faisait face, au beau milieu de l'écran, ne se démontra pas pour si peu, si j'ose dire, et me lança :

« J'ai dit ce qu'on m'a ordonné de dire, monsieur Hensley. Vous pouvez protester demain, même heure, et je transmettrai fidèlement vos objections. » Un androïde. Seul un androïde pouvait réagir de cette manière. Je me penchai vers l'écran :

« Dis voir, espèce de perroquet, suis-je si peu important que les pontes de *Spacefare* ne trouvent pas pour moi un interlocuteur valable ? Je veux que le Professeur Elinor Graves soit à votre place, demain ! Je le veux, que dis-je, je l'exige ! Tu entends ? Je l'e-xi-ge ! »

« Monsieur Hensley, j'ai pris bonne note de votre réclamation, mais permettez-moi de vous préciser que je ne suis pas n'importe quel robot mais un androïde de la classe Alpha Prime. Mon nom est Aloysius. J'ai été choisi et programmé pour être votre correspondant et interlocuteur privilégié. Vous devriez tenir compte de cela... je pense... »

Aloysius disparut et je demeurai seul avec ma colère et mes fantômes glacés. Que pouvais-je faire ? Oui, que pouvais-je faire pour ne pas me laisser gagner par la folie ? Méditer cette bonne nouvelle : une équipe était en route vers Pluton. Je ne détenais pas d'autres données, mais l'ordinateur caché dans mon cerveau allait pouvoir ronger cet os en attendant des jours meilleurs.

Je me rendis dans la salle de projection hologrammique et m'installai dans mon fauteuil préféré. J'étais épuisé. Je n'avais pas envie de laisser ma mémoire m'envahir tout entier. Je ne voulais pas me souvenir de ma solitude ni du vide glacé de mon esprit. Je fis ce que je devais faire. Faute de mieux...

Cet holoporno-là racontait une histoire à dormir debout, mais les scénaristes de ce genre de divertissements n'étaient pas renommés pour leur imagination ni pour leur finesse d'analyse psychologique. Ce qu'ils proposaient était d'un réalisme très cru et se voulait d'une efficacité immédiate. Si l'on jugeait selon ces critères, ils connaissaient fort bien leur métier.

Il y eut cette femme. TRÈS BELLE ET TRÈS SENSUELLE. ELLE REGARDAIT BIEN FRANCHEMENT DANS MA DIRECTION ET PRENAIT DES POSES QUI NE LAISSAIENT PLACE À NULLE ÉQUIVOQUE. Ses lèvres s'ouvrirent et elle déclara : « Je suis là pour toi. Rien que pour toi. Je sais que tu aimes regarder les femmes, que tu es un voyeur. Tous les hommes sont des voyeurs, mais de tous les voyeurs, c'est

toi le plus vicieux. Cela ne me dérange pas ! Pas le moins du monde, puisque je suis là pour toi. REGARDE ! »

Elle ôta lentement ses vêtements, à l'exception de ses bas blancs qui mettaient en valeur ses cuisses bronzées puis elle alla s'étendre au milieu d'un grand lit circulaire. Elle gisait à présent dans une pose pleine d'abandon, les jambes bien ouvertes. Ses yeux me fixaient toujours, mais elle ne me parlait plus. Elle semblait rêvasser, sa main droite flattant mollement ses cuisses, entre le haut des bas blancs et la frontière de sa vulve. Je regardai tour à tour son visage aux yeux mi-clos et sa main droite douce et lente. Pas pressée, pas appuyée. Je respirai lourdement. J'avais beau savoir qu'il ne s'agissait que d'un hologramme colorié façon chair et soie, l'illusion était si parfaite que les yeux m'en sortaient de la tête et que mon cœur battait à l'unisson de mon sexe.

Paresseusement, comme par hasard, la main droite toucha la fourrure, tandis que la gauche palpaït précautionneusement un sein puis l'autre, façonnant les pointes brunes, les faisant admirablement saillir des aréoles écarquillées. Le bout du majeur droit se posa sur le clitoris, fouilla lentement entre les lèvres tendrement béantes. La scène était d'un réalisme et d'une netteté fantastiques, à ce point que je vis la moiteur du sexe bien signalisée par l'apparition d'une rosée mielleuse. Dans laquelle le doigt pénétra tout en douceur. Comme la trompe d'un papillon dans la corolle d'une fleur épanouie. Ma partenaire funambulesque fit aller et venir son doigt sans hâte, pesant au passage sur le bouton. Avec, évidemment, une infinie délicatesse. Je crus entendre un petit gémissement alors que les deux mains remplissaient leur office. Mon ventre me brûlait comme s'il avait été enduit tout entier d'une résine enflammée. Le doigt de la main droite se coula tout entier dans la fente, provoquant un chantonement bizarre, une suite d'invocations dont le débit s'accroissait au fur et à mesure que le rythme manuel s'accélérait. Je tendis l'oreille, avidement. Entièrement sous le charme vénéneux de cette femme-illusion.

La femme-jouet (me) parlait. Ses lèvres humides (celles du haut comme celles du bas !) s'agitaient de façon émouvante – comme celles d'une toute jeune fille qui fait la moue – et elles (me) disaient : « Ah, mon chéri, mon amour, viens ! Entre. Ah, là ! C'est bien... Je t'aime. Doux, doux, tout doux, plus vite maintenant, plus fort... Ah oui, ah oui ! Comme ça, comme ça, oui-oui, mon amour ! C'est ça, c'est bon, oui, oui, oui, c'est bon, seigneur-dieu, c'est bon... Je t'aime, tu es doux, tu es fort, tu me connais ! » Comme les

autres fois, le visage de cette illusion, de ce mirage extatique, se transforma. Devint celui d'Osa. (OSA, MON AMOUR, PARDONNE-MOI ! PARDONNE-MOI, SI TU PEUX !) Je me masturbai avec l'énergie du désespoir, avec tendresse, avec haine, avec honte et tremblement. Puis je demeurai anéanti. Avec l'impression que la vie me fuyait continûment, sans qu'il me fût possible de l'arrêter de s'écouler de moi, de la rattraper. Les larmes roulaient sur mes joues. Je me sentais à bout de forces et de nerfs... Je coupai la parole à l'holoporno. Fis disparaître le beau fantasme dans un ultime rôle de jouissance.

*
* *

Jamais il n'avait autant trahi son emploi du temps. Jusque-là, et en dépit de tout, il avait respecté aussi strictement que possible son horaire, considérant qu'il y avait dans le traintrain journalier quelque chose d'extrêmement rassurant. Mais la journée passée était un tissu d'incongruités, de trous de mémoire, d'écarts de conduite et de langage, de faux pas et de courtes paniques.

Il était en train de devenir fou.

Ceux qui le surveillaient depuis la Terre le savaient.

Ils lui envoyaient des coéquipiers. Sans doute de sales petits mouchards, des crétins avides de s'élever dans leur putain de hiérarchie. Des guignols qui n'auraient certainement rien de plus pressé que de le mettre dans le plus cruel des embarras. Qui lui poseraient des questions troublantes, qui rédigeraient sur lui un rapport implacable, sans faille.

Sales petits poux !

Il se rendit dans la salle de bains et se lava longuement, frottant son sexe, son ventre, avec application, avec colère.

Sales petits cons !

JE LES TUERAI !

Ce n'était pas plus compliqué que cela.

Mais quand il fut lavé, rhabillé, il ne prit pas de comprimés somnifères. Il préféra se rendre dans la tourelle d'observation astronomique. Braqua ses

instruments de mesure les plus perfectionnés sur Charon ; brancha tous ses séides informatiques/cybernétiques.

Il savait, oui, oui, oui : il savait. Quelque chose était en train de se passer. Il devait en avoir le cœur net. Il était de son devoir de mettre le doigt sur cette angoisse : de la nommer par son nom. Ce n'était pas par hasard que le cours des événements devenait de plus en plus incontrôlable. Dans le cosmos, des turbulences inaccoutumées étaient en train de fausser la géographie spatiale, l'ordonnance sacro-sainte des courants interstellaires. Il ne savait pas pourquoi il le savait, mais il le savait : quelque chose était en train de se passer.

Hanté !

OUI, LE VIDE ÉTAIT HANTÉ, COMME ÉTAIT HANTÉE CETTE MAISON-DÔME OÙ IL TRAINAIT SON EXISTENCE MISÉRABLE. LE VIDE EXTÉRIEUR ENGENDRAIT DES ILLUSIONS MORTELLES COMME LE SOMMEIL DE LA RAISON DONNAIT NAISSANCE AUX MONSTRES DU RÊVE. IL FALLAIT BRAQUER DES MILLIERS DE LUNETTES ASTRONOMIQUES SUR LE FAUX VIDE DU DEHORS. IL FALLAIT...

Il mit tout en œuvre pour obtenir des images extrêmement contrastées de la surface de Charon. Les instruments de mesure cliquetaient autour de lui avec une sorte de douceur obstinée.

(« Comprenez-vous ?

COMPRENEZ-MOI !!! Il y a une foule de choses que nous avons négligées sous prétexte que nous n'avions pas le temps de figner... Pas le temps de figner ! Quelle connerie, messieurs/mesdames ! Nous sommes à présent dans une sacrée mélasse, si je puis me permettre... Nous ne pouvons plus nous permettre la moindre erreur... Mais certainement est-il déjà bien trop tard pour de semblables considérations. »)

Pendant des heures, alors qu'il aurait dû suivre les strictes consignes de son emploi du temps et « jouir d'un sommeil réparateur », il observa Charon, le testant, le parcourant de pôle à pôle, le soumettant à un bombardement implacable d'épreuves et de contre-épreuves.

Alors qu'il se tenait sur le monticule gelé, avec la sensation affolante que le monde allait se dissoudre sous ses pas et que des forces énigmatiques allaient l'entraîner dans l'insondable nuit, il avait eu cette révélation insensée : « Regarde ! regarde le monstre ! regarde cet immense trompe-

l'œil ! » Le message, venu il ne savait d'où, s'était planté dans son encéphale, et il avait regardé Charon avec d'autres yeux. Il lui avait semblé percevoir de lourdes pulsations lumineuses à la surface de l'unique et mystérieux satellite de Pluton.

Oui... pendant des heures (et des heures !) il avait testé le maudit rocher des enfers. Essayant de traquer ses rides et ses accidents de terrain, de lui refaire une seconde identité. Lui parlant comme à un être humain : « Attends ! Je te trouverai ! Je te démasquerai ! Tu peux te cacher, te farder comme une vieille putain, je te dévoilerai ! »

Des heures et des heures durant, il essaya de découvrir le véritable visage de Charon. Mais la mort a-t-elle réellement un visage ? Au fur et à mesure qu'il s'acharnait sur le paysage désolé qui constituait la surface de la petite planète, il se sentait gagner par un vertige douloureux. Il était persuadé soudain que la solution de bien des problèmes se trouvait là-haut dans une crevasse obscure de cet astre défunt, que s'il avait eu la possibilité de s'y poser dans une navette spatiale et d'en explorer les lieux les plus reculés, il aurait bientôt été en mesure de transmettre à ses supérieurs des données précises et des renseignements précieux.

Une peur sournoise s'installait en lui, le rongant avec entêtement, lui soufflant des pensées effroyables, affolantes. (« Tu es seul, tout seul dans l'immense jardin de la nuit, et personne ne peut rien pour toi. Essaie de t'imaginer tout ce vide, toute cette noirceur, cet océan de nuit vénéneuse... Tu te crois en sécurité ; tu vis entouré des derniers raffinements de la technologie ; tu as fini, peut-être, par te convaincre que même si les choses avaient tourné mal, elles s'arrangeraient fatalement. Qu'on viendrait te chercher, te ramener chez toi, sur la Terre, ce monde pourrissant qu'en dépit de tout, tu regrettes amèrement. Que la blessure béante en toi finirait par se refermer quand d'autres femmes t'auraient ouvert leurs jambes... Mais tu te trompes, des présences vigilantes sont là, depuis des centaines, des milliers d'années, des présences qui savent tout sur le fonctionnement du système solaire, qui observent l'Univers avec une attention et une impatience que toi et tes semblables ne pouvez imaginer. Pauvres cafards confits dans l'ombre de votre incommensurable orgueil, pauvres chenilles, misérables chrysalides ! »)

Pas seulement la peur... La panique ! Une panique doublée d'une insurmontable claustrophobie, car où aller sur ce monde noir, dès qu'on a quitté le cocon de la base plutonienne ?

Il se leva en chancelant, s'éloigna de son poste d'observation.

Rapidement, en tenant toutes les lumières allumées, il se rendit jusqu'à la salle d'armes et se munit d'un fusil-laser. Le règlement interdisait formellement l'usage d'une telle arme dans les limites de la base, en raison même des dégâts qu'elle était susceptible d'occasionner. D'ailleurs, pour quelle raison les occupants de la base plutonienne se seraient-ils amusés à faire des exercices de tir dans la *maison/dôme* ?

Comme un homme qui cherche son ennemi dans les rues désertes d'une ville endormie, il se tint plaqué contre les murs, son arme tenue à bout de bras.

Avançant à pas mesurés, le dos bien droit contre la paroi si lisse, tellement fonctionnelle.

Avant la mort de Formosa-Iryna, ces lieux lui avaient été familiers. Il s'était même surpris à les aimer. Car il les partageait avec cette femme étonnante, à l'inépuisable énergie, avec cette créature magnifique que les puissances des ténèbres avaient réduite à néant !

Il progressait lentement dans le couloir, tenant son arme prête, croyant entendre des bruits suspects, des chuchotements, des rires étouffés. Il était de retour sur la Terre. De retour dans une de ces villes inextricables où il fallait vendre chèrement sa peau, si on ne voulait pas qu'elle soit bradée au premier venu. Autour de lui, les immeubles se poussaient du coude, montaient les uns sur les autres comme les arbres d'une forêt tropicale. N'importe qui, à n'importe quel moment pouvait devenir fou et se payer un carton. Les chances de mourir jeune et de mort violente augmentaient sans cesse.

Mais ici, dans la base plutonienne, il n'y avait personne. Pas de tireurs embusqués, pas de forcenés qui se ruaient sur leurs semblables pour les agresser avec la sauvagerie du désespoir. Il n'y avait que cette angoissante et envahissante absence de tout.

Il se réveilla au milieu de la salle des ordinateurs, stupide, son fusil-laser au poing. Les instruments électroniques cliquetaient doucement, familièrement, avec des langueurs presque humaines.

Puis le signal sonore retentit, et une voix parfaitement anonyme déclara : « Information importante sur le Deux. » Il ne comprit pas immédiatement que le message de la machine s'adressait à lui. Instinctivement, il jeta

autour de lui des regards atterrés. Comme s'il cherchait quelqu'un... à qui dire : « Vous voulez bien vous en charger, n'est-ce pas ? »

Sur la Deux !

Il posa son fusil-laser, avec précaution, comme s'il avait craint de le voir partir tout seul, et s'approcha. Le petit écran clignotait furieusement, s'appêtant à délivrer *son message prioritaire*. Puis, il se déclencha brusquement et les phrases se formèrent, s'alignant tels des coups de poing :

DONNÉES CONTRADICTOIRE / VÉRIFIEZ / NE CORRESPONDENT PAS À DONNÉES CONCERNANT SATELLITE PLUTON (CHARON) / DONNÉES TRANSMISES CONTRADICTOIRES / JE RÉPÈTE VÉRIFIEZ DONNÉES CONCERNANT CHARON /

David hocha lentement la tête. C'était impossible. Les indications transmises par le télescope ne pouvaient concerner que le satellite Charon, puisque c'était sur cet astre qu'il avait concentré tous ses efforts de la soirée. D'ailleurs tout cela n'avait aucun sens. Il fallait oublier cet incident ridicule et s'immerger dans le sommeil.

Mais le message de l'ordinateur avait fait marcher son imagination.

Il reprit les données fournies par le télescope et, les ayant vérifiées soigneusement, hocha la tête comme s'il venait de sortir d'un long rêve de fièvre : la machine, la conne de machine était dérégulée ; comme tout le reste. Elle lui racontait des sornettes dans son code imbécile. Elle mélangeait tout :

DONNÉES CONTRADICTOIRES / RÉPÈTE : DONNÉES CONTRADICTOIRES.

VOULEZ-VOUS CONNAITRE LES CONCLUSIONS DE VOTRE QUESTIONNAIRE ?

(« Pauvre conne de machine, puisque je te le demande ! »)

La réponse vint, avec une lenteur inhabituelle, comme si cette foutue machine de merde hésitait à parler.

DEMANDEZ...

DEMANDEZ...

(« Bon, bon, ne te fâche pas ; j'arrive. Dis-moi tout, ma belle... »)

CHARON. RISQUE D'ERREUR : $1/100^3$. LE CORPS CÉLESTE AINSI NOMMÉ EST ARTIFICIEL. IL S'AGIT D'UN ARTEFACT DONT LES COMPOSANTS...

Foutue machine. Elle disait n'importe quoi à présent. Par exemple que le satellite plutonien n'aurait pas dû se trouver (là) où il se trouvait ; qu'il ne correspondait à rien. Du moins si on se référait à une certaine logique scientifique. D'ailleurs Charon était bien plus jeune que Pluton. (« À combien estimes-tu son âge ? ») Il semblait évident, si on additionnait toutes les données, soigneusement, que la présence de cet astéroïde artificiel à la limite extrême du système solaire pouvait se mesurer en centaines, peut-être en milliers d'années. Mais sous la croûte glacée qui recouvrait l'ensemble de la petite... planète (conservons cette dénomination pour davantage de commodité !), il n'y avait que des cercles (sphères) concentriques de blanc. Un peu comme un oignon géant... (« Tu as de jolies comparaisons, ma belle, mais ça m'avance à quoi ? ») En fait, il est impossible de dire, dans l'état actuel de nos connaissances, à qui et à quoi a pu servir Charon ou plutôt le corps céleste, l'objet spatial auquel nous avons donné ce nom.

Il contempla longuement l'écran.

Le télévidéoscope y inscrivait avec une précision maniaque la silhouette glaciale de Charon. Une sphère trop parfaite, sans le moindre aplatissement aux pôles, une sorte de bille de gel sombre, à peine détachée sur l'écran stellaire.

Pour la première fois depuis qu'il se trouvait sur Pluton, David contemplait la lune géante avec des yeux réellement dessillés. Comment avait-il pu se laisser abuser si longtemps ? Et quels étaient exactement les rapports existant entre les révélations de l'ordinateur et le rêve étrangement réaliste qu'il venait de faire ? Il était comme un homme demeuré seul dans une grande maison isolée au beau milieu des bois et qui se rend soudain compte qu'il est enfermé avec des fantômes et des spectres.

Des fantômes et des spectres ?

*

* *

Comment faire, mon Dieu, pour ne pas perdre la raison, pour ne pas laisser tomber cette effrayante réalité telle une guenille vide ? Maintenant je sais que tout est faux, que je suis la victime d'une sombre machination, que derrière les apparences quotidien-nés se cachent des entités redoutables.

Sinon quel sens aurait tout ce jeu de miroirs ? Personne ne peut vivre ainsi, au large de toute vie humaine, dans cet océan de ténèbres, dans ce froid mortel, parmi les ombres lointaines qui dérivent vers nous du fond des gouffres immémoriaux...

Je me souviens, oui, je dois tout noter ici pour qu'il en demeure des traces enregistrées, de notre premier contact avec la planète Pluton. Quand le Space-shuttle 223 nous avait eu déposés, Osa et moi, sur le sol glacé de la neuvième planète. Nous nous tenions dans l'étendue gelée, elle et moi, séparés seulement par cinquante centimètres (mais qui nous semblaient des années de lumière !), tandis que le pilote de la navette nous faisait ses adieux. Il parlait lentement, en détachant ses mots, un peu comme s'il s'était adressé à un couple d'enfants attardés dans leur évolution. Sa voix parfois grésillait comme des lardons sur un feu trop intense. J'avais envie de lui dire : « Espèce de petit con, fous le camp dans ta belle machine blanche, chromée, débarrasse le plancher ; tes discours de circonstance, tu peux te les accrocher en bandoulière... » Mais l'émotion me serrait la gorge, comme si quelqu'un m'avait noué une cordelette autour du cou. Je me rendais soudain compte que cet homme qui me parlait et dont je ne comprenais plus les paroles, parce que mon esprit paraissait entièrement détaché de mon corps, se trouvait dès à présent dans un univers parallèle. Nous pouvions certes encore le voir, l'entendre, mais il n'existait plus pour nous que d'une manière spectrale.

(Tandis qu'il nous faisait ses adieux et qu'il nous présentait ses civilités, je levai les yeux vers Charon. Un couteau de méthane frigide se glissa dans ma chair, lacérant mon cœur battant. Il me sembla, en effet, que l'univers entier venait de se figer, comme un immense bol de gélatine noire, et que dans ce grand vide effrayant cet astre glacial était devenu un œil monstrueux qui fixait sur nous son regard froid et fielleux, dévorant. Ce ne fut qu'un bref moment de panique, et lorsque j'eus repris le contrôle de mes nerfs, je vis que le pilote du Space-shuttle 223 s'était déjà éloigné de nous et qu'il se dirigeait vers le havre de paix que lui offrait la gracieuse embarcation marquée du symbole de *Spacefare*. Dans quelques heures, il nous aurait complètement oubliés !)

Nous demeurâmes seuls, le Docteur Schwan et moi, mais nous attendîmes que la navette spatiale eût regagné la nuit cosmique où l'attendait, en orbite haute, le grand astronef interplanétaire, avant de pénétrer dans notre nouveau monde. Un monde en miniature qui allait être

notre seul univers pendant de longs mois. Nous n'emportions qu'un très mince bagage composé essentiellement de quelques affaires personnelles, car le reste serait mis à notre disposition par les robots de service.

Pendant près d'une heure, nous n'échangeâmes qu'un strict minimum de paroles, suivis dans nos déplacements par les commentaires du robot-factionnaire, un intarissable bavard. Nous nous installâmes chacun dans son coin. C'est-à-dire dans deux appartements très bien conçus pour garantir à l'un et l'autre « partenaire » le maximum d'indépendance. Il y avait trois chambres à coucher, toutes magnifiquement équipées : l'une pour Osa, l'autre pour moi... et la troisième pour nous deux, si je puis m'exprimer ainsi.

Quand nous eûmes mis un peu d'ordre dans nos pensées et dans nos objets personnels, nous nous retrouvâmes, dans un petit salon très confortable auquel il ne manquait qu'un feu de bois dans une cheminée de briques réfractaires pour nous faire croire que nous nous trouvions dans un coin miraculeusement préservé de notre bonne vieille pourriture de Terre !

« Voilà, dis-je, nous Y sommes, et nous Y sommes pour un certain temps. À propos, as-tu senti la même chose que moi, tout à l'heure ? »

« De quoi veux-tu parler ? »

« De cette impression terrible, effarante, qu'un œil, dans le ciel, nous regardait. Et cet œil, ma chère, c'était Charon ! »

« Je ne décrirai pas cette... impression de la manière que tu préconises, CHÉRI, non... je dirais, quant à moi, que j'ai senti passer dans l'espace une sorte de frémissement, comme si une voix très douce, inaudible, essayait de me parler, de me communiquer un message très important... Mais en fin de compte, nous devons parler de la même chose, toi et moi. »

« Certainement. Nous avons eu, TOI et MOI, la prescience d'un événement cosmique inéluctable. » Je l'observai à la dérobée : même la stricte combinaison blanche dont nous nous étions vêtus ne parvenait pas à l'enlaidir ni à faire oublier qu'elle était une femme admirablement bâtie, taillée pour l'amour comme il existe des navires taillés pour la course. Je chassai de ma tête les mauvaises pensées que l'œil de Charon y avait glissées, concentrai toute mon attention sur Osa.

« Si nous buvions quelque chose, dit-elle. Je suppose que les gens des *Spacefare* n'ont aucun intérêt à nous laisser mourir de soif. »

« Certainement pas, m'écriai-je. Je vais faire l'inventaire. »

Ah ! les braves gens de *Spacefare*, alléluia ! ils avaient bien fait les choses, et notre maison-bulle regorgeait de boissons exotiques, synthétiques la plupart, car il y avait belle lurette que les vignobles de la Terre avaient pourri comme un seul homme, si j'ose dire, et j'ose... Voyons il y avait là du whisky et du whiskey (*that's irish, dearie !*), du gin et du rhum, du curaçao (pouah !), du vin de Tokay, de France et de Navarre, d'Italie et d'Espagne, de Grèce et de Roumanie, du Cabernet bulgare, cuvée Vladmir Kolin, du champagne de Californie et du riesling de Haute Alsace, du marc de Bourgogne et de la bière japonaise... J'en passe.

« Tu as vu ça, chérie, dis-je au Docteur Schwan, non, mais tu as vu ça ! »

Je nous servis, sur sa demande, de grands verres (en plastique inusable...) de bourgogne de « provenance régulière ». Bordel ! Ils ne s'étaient pas payé nos têtes ! « Provenance régulière » signifiait que le vin en question avait été produit dans une des rares enclaves éco-planifiées de notre bonne vieille Terre !

Nous bûmes et mangeâmes, nous vautrant dans cette gabegie fantastique. « Je ne sais pas où je suis, dis-je, mais j'y suis bien... »

Le Docteur Schwan sourit, penchée au-dessus de moi, le devant de sa combinaison fonctionnelle dangereusement ouvert, bâillant sur mes paupières (Dieu du Ciel !) :

« Tu es beau et con, me dit-elle, vraiment con et finalement plutôt beau ! »

Puis elle ouvrit mon vêtement, avec dans les yeux cet éclat cruel qui devait se trouver dans les prunelles des soldats assyriens quand ils écorchaient vifs leurs ennemis vaincus.

Ensuite, quand je ne fus plus qu'une pauvre chose fantasmagoriquement heureuse entre ses mains, elle me monta dessus et me fit l'amour, avec toujours cette même flamme dans les yeux.

Et maintenant, maintenant, bande d'enfoirés, elle n'est plus rien qu'un bloc gelé de tristesse infinie. Plus rien...

Et moi, dans tout cela, sur cette petite planète qui est morte depuis si longtemps qu'elle n'a peut-être jamais vécu dans un passé fabuleusement lointain et châtré, moi, pauvre cocu, je me rends compte que quelque chose vient du fin fond de l'Univers, une chose effrayante et glacée, une chose sans âme, qui changera, j'en suis persuadé, la face du monde ! Oui, oui, oui...

Ce grand vaisseau des mauvais rêves !

OceanofPDF.com

LA NUIT COSMIQUE

LES SEIGNEURS DU TEMPS

Le temps dans le grand vaisseau semblait à ce point ralenti, suspendu, qu'on aurait pu croire qu'il avait cessé de s'écouler ; qu'il n'existait plus. Les occupants du vaisseau en tout cas vivaient tellement dans une sorte de pénombre temporelle...

... qu'il leur fallait de longues « heures » pour aller jusqu'au bout d'une pensée ou de ce qu'une pensée représentait pour eux. Ils étaient en route depuis si longtemps que leurs pensées se réduisaient à une longue joute avec les combinaisons infinies de leurs cellules cérébrales. Tels des ordinateurs vivants, ils rêvaient d'étranges rêves dans les profondeurs de la nuit interstellaire.

Sur leur monde d'origine les choses se passaient à peine différemment : même si la vie se déroulait à un autre rythme, nulle angoisse existentielle ne paraissait étreindre les tenants de cette race de seigneurs. Pourtant, bien des années auparavant, un de leurs super-ordinateurs avait relayé un message préoccupant, et ce message longuement, calmement analysé par les hommes de science et les astrogateurs de cette civilisation gigantesque et inhumainement pérenne, avait abouti à l'organisation de cette expédition interstellaire d'envergure, la première depuis plusieurs décennies.

Quelque chose, avait expliqué le super-ordinateur, s'était perdu, quelque chose qu'il fallait retrouver rapidement (ce terme sembla choquer les seigneurs du temps !) car un nouveau facteur-risque existait depuis peu au confins de l'empire. La super-machine ne plaisantait pas, bien que ses conclusions semblassent des plus excessives. Qui donc, aux confins de l'empire, pouvait menacer l'ordre et l'harmonie universels ? Un ordre et

une harmonie que les seigneurs du temps s'étaient ingéniés à faire respecter pendant des dizaines de siècles.

Mais les conclusions du Grand/Super/Ordinateur/ QUI / SAIT / TOUT ne pouvaient pas être erronées ; elles reposaient sur des connaissances aussi vastes que la Galaxie. S'il prétendait qu'il fallait retrouver ce qui avait été perdu, c'était qu'il le fallait réellement.

Et le Grand Vaisseau était en route vers les confins de l'empire.

Bientôt, il atteindrait l'avant-dernière étape du voyage.

Juste après le saut, il aurait regagné l'espace-temps et alors il ne serait qu'à quelques jets de pierre de sa destination.

Un petit système stellaire qui risquait d'être ce que les philosophes nommaient l'œuf du serpent. Ou quelque chose de ce genre.

En tout cas quelque chose qui, en éclosant, répandrait le chaos dans l'univers pacifié !

L'œuf du serpent se trouvait DANS ce qui avait été oublié. Charon...

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

LA CAVERNE DE GLACE

Quand il eut pris contact avec la Terre, on lui expliqua que ses dires étaient pour le moins fantaisistes et qu'il se trouvait certainement sous le coup d'une trop forte émotion :

« Prenez votre mal en patience, déclara sentencieusement Elinor Graves. Nous vous l'avons promis : nous vous envoyons du *ren-fort* ! Dès que toute l'équipe sera là, vous pourrez vous reposer tout à loisir... (Le ton devenait carrément maternel !) Ne vous laissez pas envahir par la solitude. (« Pauvre conne ! Tu en causes à ton aise ! ») Nous sommes avec vous. David ! »

Il se prit la tête entre les mains : « Je n'en peux plus ! Ces gens-là m'écœurent ! De qui, de quoi parlent-ils ? À QUI s'adressent-ILS ? Est-ce qu'ILS se rendent bien compte de ce qui se passe ICI ? »

MAIS, AU FAIT, QU'EST-CE QUI SE PASSE, ICI ?

Il était persuadé que ses rêves n'étaient pas seulement des rêves mais une forme étrange de prémonition télépathique. Quelque part, dans les profondeurs de l'espace, une gigantesque masse de métal était en route, et elle se dirigeait vers le système solaire. Il n'aurait su expliquer ses certitudes que par la répétition des rêves et l'acuité des visions qui poignardaient son esprit. S'il avait été meilleur dessinateur, il aurait été en mesure de restituer l'image précise, exacte de l'astronef étranger. Une image impressionnante, qui n'aurait pas manqué de donner quelque poids à ses affirmations. Il aurait ébranlé facilement les convictions de ses collaborateurs. Restaient les exercices graphiques de l'Ordinateur. Il fallait s'y atteler, et vite !

Pendant plusieurs heures, il travailla en compagnie de l'ordinateur, afin de reconstituer aussi fidèlement que possible le vaisseau de son rêve. Mais

toujours un détail manquait ou alors il ne correspondait pas réellement à l'image qui avait hanté son sommeil. Il aurait volontiers fracassé la délicate machinerie, crevé l'écran, comme on perce l'œil d'un cyclope indésirable !

« Oui, évidemment, tu n'es qu'une machine ; tu ne peux pas lire dans mon esprit, explorer mes rêves. Tu ne peux rien sans moi, pauvre conne ! »

De guerre lasse, il alla braquer son vidéo-télescope sur la surface plombée de Charon. « Sacré bougre ! Deux mystères, se dit-il, valent mieux qu'un. À moins qu'ils n'en fassent qu'un... au bout du compte. Comment faire comprendre cela à ces crétins de la Terre ? »

Il bouleversa complètement son programme quotidien et parcourut longuement les corridors de son domaine. Il ne reconnaissait plus les salles, les rotondes, les jardins artificiels, les réduits, les casemates. Tout lui était devenu étranger. Et pourtant, chaque lieu aurait dû lui rappeler les heures passées en compagnie d'Osa, leurs longues et tendres conversations, la logique évolution de leurs rapports – qui d'amants-bons-camarades avaient peu à peu fait d'eux un couple solidement lié...

Non, tout ici sentait le cadavre, la décomposition.

« Je veux sortir d'ici, marcher, marcher des heures, des jours... Jusqu'au moment où, épuisé, je m'écroulerai pour m'endormir au bord de la mer, les pieds dans le sable humide. »

Il délirait, peut-être.

Mais il crut entendre le ressac, le bruit lancinant des vagues. Il pouvait respirer l'air salin.

Il fit encore quelques pas ; ouvrit une porte. Au hasard.

L'odeur de pourriture se fit plus forte, plus pénétrante. Une houle sanglante remuait dans son cerveau, le sel brûlait ses paupières. Il avait l'impression de se tenir debout dans une épaisse couche de varech ou de goémon.

Une voix lointaine l'appela par son nom.

Il secoua la tête : ce n'est pas possible, personne ne m'appelle, personne, car je suis seul, absolument seul, bien plus seul que les naufragés de jadis sur leurs îles désertes...

Mais il ouvrit les yeux et constata qu'il se trouvait dans la chambre où reposait la dépouille de sa maîtresse perdue. Il ressentit une grande frayeur, comme quelqu'un qui vient d'être hélé par une voix d'outre-tombe. Malgré lui, il s'approcha. Osa-Iryna ! Peut-être était-ce son corps qui répandait

cette atroce puanteur, et peut-être n'allait-il découvrir que putréfaction là où, quelques heures auparavant, reposait encore la *chère disparue*.

Maudissant une fois de plus la maladie sournoise qui lui avait arraché Osa, David s'approcha : elle était là, dans le bac, merveilleusement conservée par les techniques modernes de l'embaumement (« Gardez à tout jamais votre cher amour à côté de vous ! ») Et pourtant ses yeux étaient clos, sa chair était morte, froide. Dans ses vêtements de travail, elle ressemblait à un gynoïde ou à une astronaute plongée dans un profond sommeil cryogénique. Elle avait abandonné son poste ; elle avait déserté sans vergogne. Elle était partie, et l'étrange sourire qui semblait s'attarder sur ses lèvres exsangues disait assez tout le mépris qu'elle éprouvait pour son ex-amant !

David posa deux doigts sur le front d'Osa-Iryna et frémit. Cette lisse absence était pire que tout au monde. Si cette chair avait pu se dissoudre comme celle d'un vampire exposé aux rayons du soleil matinal et disparaître à tout jamais... oui, plutôt cela, plutôt le vide que CELA !

David sentit les larmes rouler sur son visage. Elles jaillissaient sans qu'il pût ni ne voulût les retenir, amères et brûlantes. Elles lui rappelaient que dans cette immensité, dans ce vide, dans cette absence, il n'était rien de plus qu'un petit garçon perdu.

Il caressa doucement la chair morte, mais sans se pénétrer de l'illusion de la vie. « Je suis mort, dit-il, regarde-moi, mon cher amour, je suis mort, quatre fois plus mort que toi... »

*

* *

La nuit où Osa mourut fut une nuit effroyable/brutale.

Quand David disait la nuit, il avait raison de dire la nuit, car le temps avait été strictement partagé en journées et en nuits, afin de ne pas perdre entièrement le sens de la chronologie. « Faites très attention à cela, avait insisté le Docteur Fullmeyer, à cela plus qu'à toute autre chose... Si vous vous laissez dépasser par le temps, le temps ne vous ratera pas. Vous serez comme des proies au bout du fusil d'un chasseur chevronné ! Vous deviendrez... enfin vous serez comme hantés par cette fuite imperceptible

et pourtant irrémédiable du temps. Attention ! » Ils se l'étaient tenu pour dit. Ils comptaient le temps comme avec un sablier. Le tournaient et le retournaient avec régularité.

... La nuit donc où Osa mourut fut une nuit de tempête.

Ils n'avaient jamais vu CELA, ni l'un ni l'autre.

Une formidable tempête sur un monde mort. Ou plutôt... au « large d'un monde mort » !

Depuis plusieurs décennies, les astronomes avaient émis l'hypothèse qu'entre le système solaire et la plus proche étoile, le vide n'était pas aussi vide qu'on avait jadis bien voulu prétendre. Des particules s'y mouvaient librement, brassées par des vents et des courants, des typhons et des cyclones, des maelströms bizarres qu'il était difficile d'appréhender scientifiquement. Pour les chercheurs de la Terre, ces hypothétiques tempêtes qui « hurlaient silencieusement » aux frontières de l'univers humain demeuraient des mystères et peut-être des fantasmagories, mais on les avait depuis quelque temps situés dans la tranche des phénomènes à étudier de près.

Entre la théorie et la pratique se dresse le mur terrible de la chose nerveusement vécue.

La nuit où Osa mourut, il y eut *une de ces tempêtes*.

Qui transforma la voûte céleste en un véritable pandémonium.

Ils gisaient dans les bras l'un de l'autre quand la tempête commença de souffler.

Ils avaient fait l'amour lentement, en se savourant, en s'économisant, en se dévorant comme deux plantes carnivores imbriquées...

Sans doute n'auraient-ils pas eu conscience de ce qui déferlait au-dehors dans l'éternelle nuit si les senseurs n'avaient pas déclenché l'alerte rouge dans la base plutonienne. Ils demeurèrent haletants, se tenant serrés l'un contre l'autre, tels des enfants surpris dans le noir – comme s'ils savaient déjà que le grand déchirement allait se produire inéluctablement.

Ils ne prirent pas la peine de s'habiller, coururent entièrement nus, luisants de sueur, telles les statues de bronze vivant, vers la salle de commandement. Virent sur les écrans le balaieffroyable du ciel : dans les profondeurs de l'espace une bête de feu se tordait en tous sens et crachait des flammes semblables à celles qui jaillissaient des gueules convulsées des tarasques ou des basilics.

« Je ne comprends, dit Osa, je ne comprends pas... »

Elle n'était plus qu'une créature primitive confrontée à un phénomène inexplicable. Quant à David, les dents serrées, il courait d'un écran à l'autre, cherchant à faire le point. Hélas ! Il n'était plus à même de contrôler ses nerfs. Ses mains tremblaient et ses jambes menaçaient de se dérober sous lui.

Quand il dégagea la coupole d'observation extérieure, ce fut pire.

Ils n'étaient plus sur Pluton. Ils se seraient crus sur la partie brûlante de Mercure, au sein d'un magma qui se boursouflait en vagues ardentes. D'abord, pour Dieu savait quelle raison, David pensa que des puissances étrangères assaillaient la base plutonienne, peut-être les maîtres d'une énergie sans pareille sur la Terre et sur ses colonies, mais il savait bien que l'espace connu était vide de toute force ennemie, de tout adversaire potentiel. Les seuls agresseurs que les hommes pouvaient craindre étaient leurs semblables...

Car en dépit des accords et des traités, la paix universelle était loin de régner sur le globe terrestre.

Le ciel n'était plus qu'un dragon de feu liquide qui explosait en étincelles gigantesques, coulait dans la formidable gueule d'ébène de la nuit étoilée. Une à une les constellations furent dévorées comme dans les légendes de l'Amérique précolombienne. Un camaïeu funeste gonfla tel un cancer dans les océans du vide, déchaîna des tsunamis de lumière aveuglante.

« Il faut filmer cela, s'écria Osa. Absolument... »

Soudain elle venait de retrouver tout son self-control, sa volonté, son intelligence avaient repris le dessus.

Elle tendit la main et enclencha les caméras extérieures.

Puisque l'Univers leur offrait ce spectacle sans précédent, il fallait en profiter. (« Ce sera un best-seller de la vidéo scientifique, plaisanta-t-elle courageusement. Nous mourrons riches ! »)

Mais Formosa-Iryna Schwan ne mourut pas riche, elle mourut nue.

En effet, à peine avait-elle mis en marche le système de vidéo extérieure qu'une explosion violente et silencieuse se produisit dans la nuit noire et rouge. De longs serpents indigos foncèrent à travers le vide, des langues de phosphore tournoyant se ruèrent en direction de la petite planète, et David referma prestement le dôme d'observation. Juste avant de disparaître à ses yeux, la bête de feu liquide ouvrit une large gueule de flammes, comme

pour lancer un grondement ou, peut-être, un défi à ces misérables larves enfouies dans leur caverne de glace.

« Mon Dieu, déclara David, ils avaient raison. »

ILS, c'étaient, bien sûr, les savants qui avaient conçu la nouvelle théorie physique du « vide » interstellaire. Le vidéogramme qu'ils allaient rapporter de leur mission irait certainement défrayer la chronique.

« Nous ne risquons rien ici, dit David. Pas davantage que des navigateurs observant un feu de Saint-Elme embrasant la pomme de leur grand mât. Tout au plus avons-nous eu raison de ne pas trop nous concentrer sur ce spectacle sans la protection du dôme. Ce genre de feu d'artifice a de quoi choquer de plus durs que nous... »

« David ! »

Le cri de sa compagne le fit se retourner tout d'une pièce. La jeune femme titubait, une main pressée contre son sein gauche, les yeux écarquillés, les jambes molles. Avant même qu'il ait pu esquisser le moindre geste pour la soutenir, elle s'était effondrée sur le sol luisant. Un instant elle se tordit en proie à une souffrance aiguë, la bouche grande ouverte sur un cri qui ne parvenait à sortir, puis tout son corps se raidit, ses muscles se tétanisèrent et elle bascula dans le silence et dans l'immobilité.

« Osa, mon amour ! »

Il la serra dans ses bras, pleurant, criant, embrassant et mordant ses lèvres dans une fureur à côté de laquelle la colère d'Achille n'était qu'un pauvre lamento funèbre. Pendant des minutes aussi longues que les éons qui flottent dans la nuit du dehors, il hurla et tempêta, s'acharnant à faire revenir à la vie celle qui n'était plus qu'une masse de chairs inertes.

Ce fut ainsi qu'il devint le seul vivant sur un monde mort.

*

* *

Quand Robinson Crusoé découvrit sur la plage de son île l'empreinte d'un pied humain, qui se révéla être la trace d'un cannibale, il céda immédiatement à la panique et alla graisser ses fusils et les charger de plomb jusqu'à ras bord, mais lorsque David Hensley se rendit compte d'une réalité tout aussi effrayante, il ne sut plus du tout dans quel trou obscur se

cache, s'enterrer. Car, sur Pluton, il n'y avait nul refuge : on était soumis aux règles cruelles du jeu élémentaire de la vie et de la mort.

Il découvrit le pas du cannibale dans une caverne de glace enfouie sous le désert plutonien.

Quelques heures après qu'il eut pleinement réalisé quelles terribles questions lui posait Charon, David avait décidé, pour ne pas céder à la folie, d'entreprendre une longue course à travers le sahara de gel et d'absence. Il se disait que les hommes qui venaient à la rescousse arriveraient trop tard, car toutes les montres folles du temps travaillaient contre lui ! Travaillaient à corrompre son entourage familial, à détruire l'ultime illusion qui l'avait maintenu en vie : le souvenir d'Osa !

Il passa outre aux recommandations des robots et prit place dans un traîneau, partit droit devant lui, vers l'horizon, vers la nuit qui béait sur le vide. Il avait l'impression que son cœur était devenu aussi dur et froid que la surface de la planète morte, mais il ne pouvait se résigner à sauter le pas, à supprimer les ridicules amarres qui le rattachaient encore à l'existence. Comme si, quelque part, quelqu'un avait décidé que son rôle n'était pas terminé, qu'il devait continuer à jouer cette mortelle comédie écrite par un dramaturge fou exilé quelque part sur un monde lointain dont aucun astronome humain ne soupçonnait l'existence. Il ricana : « Oui, tu peux plaisanter ! Tu peux lancer tes traits tout à loisir... Je suis une victime commode, un pauvre pion sur ton échiquier... Ah, elle est vieille celle-là... La petite allégorie du jeu d'échecs cosmique... Elle est vieille et fausse du début à la fin, car qui consentirait à user son intelligence dans un jeu aussi dérisoire, à ce point futile... » Mais en fait, il ne savait plus ce qu'il convenait de penser, de dire, de faire... Il était un malheureux fantoche, trop épuisé pour vivre, trop lâche pour mourir... Un naufragé...

Un naufragé tout confort, s'il vous plaît, avec une armée de serviteurs et les gadgets les plus sophistiqués, les passe-temps les plus élaborés, les armes les plus meurtrières.

Il fila pendant plus d'une heure à travers le désert glacé, montant vers le pôle nord, vers le bout du monde... Il espérait vaguement une sorte de miracle. Et on peut dire que, d'une certaine manière, le miracle espéré se produisit.

Les senseurs de bord lui signalèrent soudain la présence de quelque chose de suspect. À tribord. Et à une dizaine de kilomètres seulement.

David réduisit immédiatement la vitesse de son traîneau et suivit les directives des robots. Bientôt les voyants s'affolèrent et une véritable sarabande de couleurs déferla sur le tableau de bord.

Il ne fallut guère que quelques minutes à Hensley pour localiser le quelque chose de suspect que venait de lui signaler l'automaton de bord. Il nichait dans une caverne s'ouvrant dans le flanc d'une sorte de forteresse naturelle, une élévation de terrain dont l'altitude ne devait pas excéder quatre cents mètres. Peu de chose, si l'on veut, mais il n'empêche que David eut l'impression de se tenir sur le seuil d'une effarante citadelle de ténèbre.

Un moment de frayeur glacée : s'il avait vu apparaître au fronton de ce temple de la solitude les terribles paroles de Dante : « Toi qui entres en ce lieu, laisse toute espérance... », il n'en eût pas été autrement surpris, pourtant rien de semblable ne se produisit. Seul survécut le silence. Levant les yeux vers le firmament, il revit Charon, sa pesante rotondité roulant avec lenteur dans le ciel immobile, ses « mers » et ses « cratères », ses landes énigmatiques...

Oui, il y eut dans son esprit un moment de frayeur glacée, comme lorsqu'on se trouve pris soudain, alors qu'on ne s'y attend guère, sous une averse d'eau froide. Il hésita, mais il savait que dans les profondeurs de cette caverne se trouvait un élément de l'énigme qui lui serait donnée à résoudre. Quel sphinx l'attendait depuis des millénaires, tapi dans les abysses de la nuit plutonienne ?

Il entra dans la caverne de glace, balayant les profondeurs du faisceau de sa lampe-laser. Il n'était pas difficile de progresser dans les entrailles de la neuvième planète : tout y demeurerait rectiligne et glacé. Impeccablement défunt et impersonnel. À force de mort, le décor gagnait en fascination. La multiplication des stéréotypes rendait l'environnement de David presque fantasmagorique. C'était un univers à ce point éloigné de la conception humaine de la vie qu'il semblait absolument nécessaire qu'il dissimulât quelque part, au fond de ses cavernes, une forme de vie plus étrange et plus étrangère que toute autre forme de vie – même embryonnaire – répertoriée par les chercheurs de la Terre. C'était à ce genre de réflexion que se laissait aller Hensley, tandis qu'il s'enfonçait plus ou moins résolument dans les profondeurs de la petite planète gelée.

Au bout de quelques dizaines de minutes de marche, il se retrouva dans un cul-de-sac. Tout bêtement. La caverne de glace, qui semblait encore si

prometteuse tout à l'heure, n'allait pas plus loin. Mais la voix du robot qui nichait dans son casque rappela immédiatement à David que la chose mystérieuse était à présent toute proche.

Avertissement qui se vérifia dans les dix secondes suivantes.

Bien sûr, dans un premier temps, David n'en crut pas ses yeux, attribuant ce qu'il voyait à des mirages engendrés par la brillance de la glace de méthane. Dans le renfoncement de la caverne, une sorte de niche naturelle, ressemblant peu ou prou à un berceau ou à une tombe, abritait la quintessence de ses mauvais rêves.

Essayez de vous mettre à ma place !

Ce que je contemplais avec des yeux certainement écarquillés était un spectacle que des milliards d'être humain avaient à la fois redouté et appelé de leurs vœux les plus secrets : la preuve matérielle que l'homme n'était pas seul au monde ; qu'il ne resterait pas l'orphelin voulu par Dieu ou par le Hasard !

IL gisait dans la glace de méthane. Vêtu, comme moi, d'une combinaison spatiale. Un être humanoïde si j'en jugeais par ce que je pouvais voir de l'endroit où je me tenais toujours – comme pétrifié. Il avait une tête, deux bras, deux jambes, deux mains, deux pieds. Je tremblais comme une feuille remuée par des vents impalpables, comme si le souffle du dehors s'était infiltré insidieusement dans mon scaphandre.

Puis je me dis que je devais me rendre compte par mes propres yeux, noter tout cela scrupuleusement, faire un rapport détaillé sur ce qui serait certainement la plus grande découverte de l'homme depuis la domestication du feu.

Quelques secondes plus tard, je me trouvais agenouillé à côté du cadavre. Je compris que la mort de l'extra-terrestre avait été atroce bien que brève ! La visière de son casque était brisée. S'il était malaisé de se peindre les circonstances exactes du drame, il était facile de se représenter la façon dont la mort était intervenue. Quand la matière vitrifiée qui protégeait l'étranger contre les morsures de l'infini s'était fendue, l'équilibre atmosphère/pression avait été brutalement rompu : les chairs et les os avaient littéralement éclaté, s'étaient transformés en une pâte immonde et...

Bref, l'inconnu qui était venu mourir sur la planète Pluton n'avait plus de visage. Et pourtant il me semblait le connaître. Sa haute taille, suggérée par le scaphandre qui ne contenait plus qu'une bouillie informe,

audacieusement conservée par le froid de l'espace, devait correspondre à la stature des rêves étranges qui peuplaient mes rêves... Mon cœur battait comme un tam-tam, à me faire crier.

« Tu es mort, dis-je. Tu es mort depuis combien d'années, de siècles, de millénaires ! Tu es formidablement mort... Tu aurais pu me confier des secrets fantastiques, tu aurais pu me parler des mystères de la Création, répondre à des centaines de questions... Mais tu es mort, pauvre con, et tu ne me sers plus à rien. »

Tout excité par ma découverte, j'avais oublié la solitude, la peur.

J'examinai avec le plus grand soin l'équipement du mort. Pour autant que je pouvais en juger, il ne portait pas d'arme. Le seul bagage, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il avait apporté en ces lieux de perdition et de mort, était une sorte de petite sacoche attachée à une ceinture de métal souple. Hermétiquement close, elle devait refermer un bien des plus précieux. Ou pour le moins de quoi satisfaire, en partie, ma curiosité.

Je me dis que si je parvenais à m'emparer de cette sacoche et à l'emporter dans ma retraite, j'en saurais certainement davantage sur cet étrange cadavre. Car, de toute évidence, cette sacoche contenait autre chose qu'un casse-croûte ou une paire de pantoufles !

Mais il s'avéra bientôt très malaisé, sinon impossible, d'ôter cet étui fait d'une matière synthétique dont la composition donnerait certainement quelques cheveux gris aux chimistes terrestres, de la ceinture de métal. Je me dis qu'elle devait être fixée par quelque procédé magnétique, bien que cette hypothèse me semblât hautement contestable pour des raisons toutes scientifiques, et m'assis sur mon cul, tel un enfant qui boude, frustré de ma découverte. Car je ne songeais pas un instant à transporter cette hideuse dépouille dans mon refuge. J'y vivais avec mes ombres, et il n'était pas question d'y ajouter un spectre venu de la nuit de l'espace et du temps.

Finalement je choisis la solution d'Alexandre.

Je tranchai le nœud gordien, grâce à un outil-laser récupéré dans mon traîneau. J'eus droit à quelques remontrances de mon *robot-guide-ami-et-conseiller* mais je n'en tins pas compte.

Sur le chemin du retour, d'étranges craintes m'assaillirent.

À un moment donné de l'Histoire de la planète Pluton, alors qu'elle était déjà un caillou gelé perdu dans la nuit cosmique, sentinelle à la lisière des mondes du système solaire, des hommes d'un autre univers, des créatures

hautement civilisées, aux desseins mystérieux, étaient venus visiter ses plaines glacées et ses cavernes frigides. Pour des raisons qui n'étaient pas tout à fait claires, un de ces surhommes était mort comme un petit soldat de plomb dans une sorte de tunnel gelé. Et pour des raisons tout aussi pénombreuses, ses camarades (car il n'était certainement pas venu seul et à pied !) l'avaient abandonné aux incertitudes de la nuit.

Je savais que cette découverte que je venais de faire dans cette caverne en cul-de-sac avait un rapport très étroit avec mon rêve répétitif, avec le grand vaisseau qui dérivait dans l'éther sidéral, vecteur de secrets dangereux, peut-être, pour la raison des humains.

« Mon Dieu, priaï-je, mon Dieu, protège-moi. Car je ne suis rien, rien qu'une poussière de glace dans un désert de gel. Mon Dieu, jette sur moi un regard bienveillant, et pardonne-moi tous mes péchés. »

Je priaï comme un enfant dans le noir.

ET J'ÉTAIS UN ENFANT DANS LE NOIR.

« Pardonne-moi tous mes péchés, répétais-je. Je paie pour mes péchés, car ce que je suis forcé de subir est injuste et terrible. Oui, injuste et terrible. »

Le robot demanda :

« Vous dites n'importe quoi. Seriez-vous malade ? Vous devriez, sitôt rentré, consulter le robot-soignant. »

« Pauvre con, dis-je, comment pourrais-tu comprendre, puisque tu n'as pas d'âme... »

Dès que je fus de retour à la base, je courus au laboratoire et me mis en devoir d'inventorier ma trouvaille. J'en fus pour mes frais : la sacoche n'en était pas vraiment une : elle se composait d'un bloc de métal noir, extrêmement léger, « cousu » dans une espèce de housse comparable à ce que nous appelions jadis de la matière plastique. J'eus beau tripoter cet objet étranger, il ne me révéla rien de ses mystères intimes. Finalement je me résignai à mourir idiot, jetai le tout dans un coin du laboratoire et allai m'installer dans le salon où j'avais passé tant de belles et bonnes heures en compagnie d'Osa-Iryna.

Je me versai trois gros doigts d'alcool et fermai les yeux.

Des vers lugubres traversèrent l'écran de ma mémoire :

« Scrutant profondément ces ténèbres, je me tins longtemps, plein d'étonnement, de crainte, de doute, rêvant des rêves qu'aucun mortel

n'avait osé rêver ; mais le silence ne fut pas trouble, et l'immobilité ne donna aucun signe... (2).

Ils exprimaient, bien qu'ils fussent vieux de plus d'un siècle, oui, ils exprimaient parfaitement mes états d'âme. Je continuai de boire en essayant de chasser de ma tête les images effrayantes qui s'y pressaient avec hargne, tentant de les remplacer par des souvenirs de la plus troublante obscénité : Osa, les cuisses ouvertes, Osa, le sexe offert, Osa m'appelant par mon nom avec des bruits de lèvres. Mais les fulgurants instantanés étaient immédiatement gommés, balayés, réduits à néant. Remplacés par la boue mortelle, immonde, qui seule attestait qu'un corps « humain » avait habité le scaphandre mystérieux, éclaboussés par des jets de glace sanglante... Puis le ciel se peuplait de vastes astronefs qui dansaient un ballet fascinant, aux déroutantes péripéties.

Je savais que les hommes de l'espace étaient de retour. Qu'ils faisaient voile vers Pluton – vers Charon, le compagnon énigmatique qu'ils avaient donné à la neuvième fille du Soleil. Compagnon énigmatique mais également... bâtard.

*
* *

Il savait parfaitement bien que les AUTRES s'approchaient de la maison plutonienne. Il savait que les signes se concentraient dans le soleil mourant, si lointain qu'il n'avait plus ni flamme ni ardeur. Il savait que pour des raisons qui lui échappaient mais qui devaient bien entrer dans quelque dessein supérieur ou dans les règles d'un gigantesque jeu de l'oie, sa présence sur cette petite planète morte coïncidait avec le retour des dieux indifférents.

Oui, sans doute, il savait toutes ces choses, mais il s'en moquait comme de connaître la date exacte de sa mort et de sa damnation : il était couché sur son matelas aérien ; il flottait, comme désincarné, dans une absence de pesanteur. Heureux d'avoir échappé aux sortilèges empoisonnés de la Terre et aux menaces d'outre-monde. Il était bien. Dans les bras d'Osa. Refermés sur lui, tels des cadenas tout-puissants.

Et Osa le caressait, flattait les recoins les plus secrets de sa peau, les interstices les plus affolés de sa chair. Lui arrachant des soupirs, des cris et

des gémissements.

Osa, Osa, Osa, mon amour, pourquoi, pourquoi, POUR-QUOI, m'as-TU abandonné ?

Il entra dans une caverne glacée.

Qui était comme une image de la mort.

Un haut lieu de la douleur et de l'amertume.

Il y découvrit un cadavre méconnaissable, mort et froid depuis des siècles ou des millénaires, miraculeusement conservé dans la bouche de méthane. Mais la chose dans le scaphandre remuait, vivait. Elle n'était pas morte ou plutôt : ELLE REVENAIT GRADUELLEMENT À LA VIE. Il lui poussait des excroissances vibrantes et obscènes qui venaient crever, *flac/tchac* le tissu du scaphandre/combinaison spatiale. Un de ces appendices protoplasmiques (et ne devrait-on pas dire : ectoplasmique, au point où nous en sommes ?) commença de se tortiller en l'air, comme un serpent aveugle, un orvet indélicat – ou un pénis luisant, dénué de gland, masse arrondie sur une pointe sans méat. Insoutenablement préhensible. (Seigneur, ne laisse pas vivre ce rêve : il me rendrait FOU !) – La caverne brûlait d'un feu bleuâtre et glacé. Les parois reflétaient toute la scène, comme autant de miroirs immémoriaux.

Le grand orvet-pénis s'agita de droite à gauche. De gauche à droite, pendant que le scaphandre se livrait à une sorte de reptation compliquée sur le sol de la caverne plutonienne.

Puis, ô Seigneur-Tu-ne-peux-tolérer-Ça ! – une silhouette se montra dans la solitude vibrante et azurée de la caverne de glace :

C'était Osa.

Osa nue. Osa nue.

Toute sa chair bleutée par les sortilèges de la caverne.

La caverne (qui) engendrait des frémissements, des grouillements de plus en plus abjects.

Il pouvait entendre ces bruits d'enfantement, percevoir ces grésillements de tumeurs malignes, proliférant sans cesse.

Oui, en dépit du silence implacable du cosmos, qui étouffait toute velléité de bruit, il pouvait les entendre, ces manifestations sonores du néant.

LA MATRICE BLEUE VOMISSAIT UNE VIE MORTE (*mortevie* déglutie par le ventre de glace chaude) Osa écarta les cuisses et se tint debout un long moment au-dessus de l'orvet qui pointait vers ses

muqueuses éclatées, luisantes d'huile bleue, sa tête aveugle, quémandeuse et stupide.

IL se mit à hurler. LA suppliant de lutter contre la fascination du monstre. Mais (bizarrement ?) tandis que les autres sons se déplaçaient sans problème dans le vide plutonien, SA voix se mourait comme celle d'une bête infime. Moribonde. Dérisoire !!! Impuissante...

Osa-Iryna, les yeux révulsés, les cuisses vibrantes, les genoux s'ouvrant et se refermant telles des portes d'ivoire bruni, les talons frappant un rythme sourd sur le sol glacé, descendit graduellement vers le visage glabre de l'Orvet. La bouche de son ventre se frangea de subtils ourlets d'indigo et de pourpre, avant de se retrousser pour engouffrer la tête serpentine.

IL vit : la bête protoplasmique pénétra dans le triangle vital de la femme qui couissait le long de cette étrange tige *vivante/vivace*, se livrant à une danse d'une lubricité primitive.

Hurlant. Exprimant le bonheur (extatique) à son comble.

« JE MEURS. »

Cria-t-elle théâtralement. Elle : Osa-Iryna. Tandis que le serpent de protoplasme remontait en elle comme un alpiniste dans une cheminée de montagne.

Et ELLE mourut.

Alors même que la dépouille qui avait donné naissance au monstre ophidien éclatait en mille, fragments d'opaline bleue dans la caverne de glace...

LA NEUVIÈME FILLE DU SOLEIL (suite)

En l'année 1978, l'astronomie ayant fait, grâce à la technologie moderne, des progrès considérables, l'on découvrit que la petite dernière du système solaire n'était pas aussi solitaire qu'on avait bien voulu le croire. Elle avait un compagnon, que les astronomes, toujours friands de mythologie grecque, baptisèrent Charon.

C'est une photographie prise le 2 juillet 1978 par J. W. Christy, grâce au télescope de 1,54 m de diamètre de l'*US Naval Observatory*, qui permit d'établir l'existence de ce singulier corps céleste.

En effet, ce satellite de Pluton présente bien des particularités intéressantes. Il est situé à seulement 17 000 kilomètres de Pluton et possède un diamètre de 800 kilomètres environ, ce qui est considérable si l'on se souvient que cela représente près du tiers de celui de la neuvième fille du Soleil. Comparativement aux autres planètes, ce satellite est le plus gros de notre système solaire.

À l'instar du tandem Terre-Lune, Pluton-Charon peut être tenu pour une planète double. La période de révolution de Charon, soit 6,39 jours, est en effet égale à la période de rotation de Pluton. Ce qui est une autre caractéristique étonnante du couple plutonien. La neuvième planète et son satellite sont en rotation et en révolution synchrones, alors que les autres satellites ont généralement une période de rotation sur eux-mêmes égale à leur période de révolution autour de la planète qu'ils accompagnent dans la nuit cosmique. C'est pour cette raison qu'ils présentent sempiternellement la même face à la planète qui occupe le centre de leur orbite et dont la période de rotation est différente de la leur.

Un couple fort passionnant mais difficile à étudier, en raison même de son éloignement de la Terre et du Soleil.

D'ailleurs, toujours persuadés que le système solaire comptait plus de 9 planètes, les astronomes avaient essayé de pousser plus loin leurs investigations. Certains avancèrent que le numéro dix devait être situé très loin dans la nuit noire du « dehors », réellement « à perte de vue ». S'il s'agissait d'un astre de très petites dimensions, comme Pluton, elle pouvait se trouver à une distance relativement peu vertigineuse, mais si elle faisait partie des géantes (comme Jupiter ou Saturne), il faudrait aller la dénicher dans les abysses incommensurables de l'Univers.

Et encore ! Se présentant alors comme une sorte de gigantesque vitre gazeuse, elle ne se laisserait certainement pas prendre facilement aux artifices de la technologie des hommes.

Quand les hommes débarquèrent sur Pluton pour y construire une base scientifique, l'énigme de la dixième planète, qui avait fait couler tant d'encre, n'était toujours pas résolue.

Naine gelée dans une cangue de méthane ou géante gazeuse dissimulée dans les gouffres de la nuit, personne n'aurait su dire à quoi pouvait bien ressembler la dixième fille du Soleil.

Les hommes qui avaient enfanté tant de chimères et enfourché tant de cavales mythiques au cours des âges n'étaient plus en mesure de rêver autre chose que des rêves fonctionnels, adaptés aux besoins du moment. La Terre était malade, usée, ruinée, une pauvre vieille à qui on avait tout pris et dont les humeurs malignes débordaient par mille blessures, par mille ulcères purulents.

Quelques astronomes, au fond de leurs repaires, continuaient de traquer le mystère, mais ils passaient d'ores et déjà pour de laborieux pédants.

Comme l'avaient affirmé les sages d'une époque révolue : « Nul chien ne peut sauter par-dessus son ombre(3). »

CHAPITRE V

UN DIABLE HORS DE SA BOITE

Sur Zébulon, les préparatifs allaient bon train. Les pontes de la Société n'avaient pas réellement pris au sérieux les propos désordonnés de David Hensley, mais la mort subite, inexplicable, du Docteur Schwan les avait fait réfléchir, de même que les projections de la vidéographie de l'ouragan interstellaire. Cependant, s'ils tenaient l'événement pour préoccupant, ils n'avaient commencé à s'inquiéter réellement que lorsque les robots-espions avaient eu fait leurs rapports secrets. Ils craignaient, dans la mesure où des esprits cybernétiques pouvaient concevoir des craintes, que D. H. perdit soudain complètement la raison ou, pour le moins, le contrôle de ses nerfs et se livrât à des dégradations irréversibles mettant en danger l'existence même de la base plutonienne.

Le « jouet » que D. H. avait entre les mains avait coûté des milliards de dollars et des années de travail acharné.

Le conseil de sécurité fut immédiatement convoqué et se déclara très rapidement pour des mesures dites d'urgence. Les dessins du navire spatial étrange n'avaient convaincu personne. Le général Fischer fut intransigeant : « Il faut employer les grands moyens, Hensley est en train de perdre les pédales. » Il se racla la gorge, bruyamment, et ajouta : « Il est grand temps de l'effacer. »

Cet euphémisme militaire provoqua quelques remarques acerbes dans les rangs des civils : « Comme vous y allez, général ! Après tout, cet homme, Hensley, est un bon élément. Laissons-lui le temps de surmonter ses angoisses. Si nous... l'effaçons, comme vous dites, nous perdrons des millions de dollars. Car nos recherches seront interrompues pendant des

semaines, voire des mois ! » (La contradiction venait, contre toute attente, du Professeur Elinor Graves.)

Fischer haussa les épaules : « Raisonnement spécieux, ronchonna-t-il. Si ce con de Hensley démolit la base, cela nous coûtera dix fois autant, si ce n'est plus... »

Le président du conseil de sécurité, le Bâtonnier-Général Sturz, hocha la tête : « Perdre un homme comme Hensley... Surtout après que nous avons dû nous résigner à tirer un trait... pardon à porter le deuil du Docteur Schwan... Non, je préfère attendre... Trop de sable dans les rouages, oui, oui, trop de sable... Mesdames-mesdemoiselles-messieurs, nous allons passer au vote... Je vous adjure de vous montrer mesurés. »

*** Le Plan d'Urgence *** Il avait été imaginé puis mis au point par les responsables du Projet prioritaire Pluton (PPP). Il s'agissait, en cas de problème « grave », de supprimer purement et simplement les occupants de la station plutonienne. Les robots-espions spécialement affectés à la surveillance... psychologique des chargés de mission seraient les exécuteurs... au moment voulu. Bien que personne, évidemment, ne souhaitât qu'on en dût venir à de telles extrémités.

De toute ces félonies administratives, les principaux intéressés ignoraient, bien sûr, absolument tout.

Pour l'instant, D. H. essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. De plus en plus confuses, ses pensées tournoyaient dans sa tête comme des papillons affolés par la lumière. Il songeait à l'incohérence de sa vie pendant les dernières quarante-huit heures, à la folie qui l'avait traqué à travers les étendues de méthane gelé. Aux messages inouïs que lui avaient transmis les dieux étrangers, aux cauchemars masochistes qui l'avaient tourmenté alors qu'il essayait vainement de faire la part du rêve et celle de la réalité. LA RÉALITÉ ! QUELLE LUGUBRE PLAISANTERIE ! OÙ DONC, DANS TOUT CELA, SE TROUVAIT-ELLE, LA RÉALITÉ ?

*****Et comment cela se faisait-il que les astronomes et les astrophysiciens, tellement au fait de tout ce qui se passait dans l'univers et ses profondeurs, eussent accordé si peu d'intérêt à CHARON ? Sans doute, réservant toute leur attention à ce qui se passait dans le maelström des années de lumière, n'avaient-ils jeté qu'un regard négligent sur cette pauvre chose glacée qui évoluait sans mystère apparent aux confins de notre système solaire. Tout au plus avaient-ils imaginé que les mêmes*

*minerais se retrouveraient sur le satellite et qu'après avoir pressé Pluton comme un citron planétaire, ils pourraient tirer quelques ressources intéressantes de son compagnon. Ils avaient trop à faire avec les nouvelles théories de la dilatation et de la contraction universelles pour sonder les reins d'un caillou glacé. Mais les réponses à la question que les hommes se posaient depuis des milliers d'années se cachaient justement dans les entrailles de cette froide pierre. Telle est l'ironie cruelle du destin.*****

Le cheminement du malheur fut interrompu un bref instant lorsque le président Sturz annonça les résultats du vote à bulletins secrets. Une courte majorité s'était prononcée pour le sursis :

« Je suis heureux de voir que les choses se clarifient un peu. Nous restons pour l'instant dans l'expectative, mais il est évident qu'à la prochaine défaillance grave, il ne pourrait plus être question de mansuétude... En effet, et avec la meilleure volonté du monde, l'équipe de relève provisoire ne pourra atteindre Pluton que dans les délais prévus. »

Le général Fischer ne cacha pas sa désapprobation. Il aurait souhaité, quant à lui, que les choses fussent réglées avec le maximum d'efficacité et sans la moindre perte de temps.

« Connards de civils, murmura-t-il en quittant la salle de réunion. Pas un pour sauver l'autre... »

*

* *

David avait dormi longtemps. Si longtemps qu'il lui sembla avoir, en se réveillant, perdu la notion du temps comme du lieu. Il crut qu'il était de retour sur la Terre, dans un entourage à la fois étrange et familier. Peut-être une chambre d'hôpital. Mais alors, que faisait-il dans une chambre d'hôpital ? Maladie ou accident ? Ou encore dépression nerveuse ? Le mal le plus fréquent en cette époque pernicieuse et inhumaine. Mais cette pièce si fonctionnelle avait-elle une existence réelle ? Cette porte, là-bas, allait-elle s'ouvrir, tout à l'heure, pour laisser passer une infirmière souriante et... fonctionnelle aussi ?

Quand il retrouva brusquement la mémoire, il se mit à hurler. Comme un animal qui vient de mettre ses pattes dans un piège et dont la souffrance

broie les chairs et brise les os. Un pauvre animal efflanqué par une longue course à travers la nuit. *Seigneur, ne m'abandonne pas ! Sauve-moi, ô Dieu ! Car les eaux menacent ma vie. J'enfonce dans la boue, sans pouvoir me tenir ; je suis tombé dans un gouffre, et les eaux m'inondent. Je m'épuise à crier, mon gosier se dessèche, mes yeux se consomment...*(4).

Il ne servait à rien de crier.

Le monde était solitaire et glacé.

Et du fond de la nuit venait un équipage obscur, un vaste épervier des altitudes silencieuses...

Il se leva péniblement, parcourut toutes les pièces et les salles de la maison plutonienne. Il y était seul, comme auparavant, mais non plus avec un cadavre seulement. Le spectre du dieu mort hantait les encoignures de pénombre, et il eut l'impression insolite et terrifiante que les yeux morts d'Osa étaient soudain revenus à la vie et lui adressaient de monstrueux clins d'œil.

Les espions cybernétiques enregistrèrent soigneusement ses réactions pour les transmettre ultérieurement à *qui de droit*.

David attendit avec impatience l'heure de communiquer avec les hommes de la Terre, de leur montrer les preuves de... Quelles preuves ? Il hocha la tête comme s'il s'indignait sur sa propre naïveté. Puis il alla revêtir son scaphandre et sortit dans le sas. Il emportait une caméra hautement perfectionnée : il allait leur en donner du cinéma en trois dimensions, à ces enfants de putain qui le prenaient pour le dernier des cons ! Ils seraient bien obligés d'en rabattre et d'écouter poliment tout ce qu'il avait à dire. Peut-être se creuseraient-ils même le cervelet pour trouver à quoi pouvait servir cette foutue sacoche de merde.

Quand il se recroquevilla dans l'habitacle du traîneau, l'angoisse revint si forte, si poignante, qu'il faillit renoncer à son expédition photographique. Pourtant il lui semblait indispensable de rapporter la preuve de ses dires. Les guetteurs électroniques étaient trop stupides pour penser à sa place. En dépit de ce que l'on pouvait affirmer dans les classes ignorantes, la pensée artificielle n'était qu'un leurre cybernétique, une façon comme une autre pour les tristes oligarques de ce temps de gruger les ultimes rogatons de la conscience populaire.

« Je dois vous prévenir que... », commençait justement le robot de bord. Mais David ne lui accorda pas la moindre attention.

Il essaya d'imaginer l'immense vaisseau spatial, là-bas, dans l'espace truqué. Une gigantesque voile tendue dans la nuit, captant dans ses résilles funambulesques les courants les plus subtils de l'Univers. Un rêve fantastique, qui devenait réalité. Tout à coup, il s'en rendit compte seulement lorsque la chose se fut produite, un calme imperturbable se posa sur lui, comme un insecte mystérieux sur une corolle.

Quelques vers qu'il avait lus avec Osa-Iryna lui revinrent en mémoire (ils semblaient avoir quelque rapport, même vague, avec les événements qui étaient en train de se dérouler) :

« Dans la lumière rose/le petit soleil rouge tourne, tourne/en rond, et il tourne, il tourne sans descendre, /figé en un coucher éternel qui baigne tout, et console, / tandis que les navires l'observent./Ils ont, semble-t-il, atteint leur destination. / On serait bien en peine de dire ce qui les a conduits/jusqu'ici, le commerce ou la contemplation.(5) »

*
* *

Le visage sur l'écran me fixait de ses yeux pâles. Mais bien qu'il me parût dénué d'expression véritable, je savais qu'il s'agissait cette fois des traits d'un interlocuteur de chair et de sang. Cette pâleur et cette grimace figée appartenaient sans conteste à l'honorable Fabius van Ryn, un des responsables du projet Pluton. Je ne l'avais rencontré que deux fois, mais je savais qu'il avait autant d'humour qu'un cadavre.

— Je tiens à vous prévenir, cher ami, que nous sommes extrêmement préoccupés. Le projet Pluton nous a coûté les yeux de la tête. Vous ne pouvez l'ignorer... Tous ici, nous comprenons vos états d'âme et...

— Van Ryn, espèce de couillon ! Fermez-la cinq minutes, voulez-vous !

Les yeux de mon interlocuteur faillirent s'échapper de leurs orbites :

— Je ne vous permettrai pas...

— Je me fous de votre permission... J'ai quelque chose à vous dire et quelque chose d'autre à vous montrer. Je sais que mes propos, dans les heures passées, ont pu vous sembler... chaotiques... mais, heureusement, je détiens à présent quelques preuves susceptibles de convaincre même des gens aussi bornés que vous, van Ryn ! Voulez-vous me faire la grâce de

concentrer votre attention sur ce que j'ai à vous dire et à vous montrer... maintenant ?

Je fis un peu de mise en scène, car j'en avais assez de leur morgue et de leurs airs supérieurs. Après tout, l'homme du terrain... c'était moi, MOI et nul autre, nom de Dieu !

Quand toutes les images du mort furent passées sur l'écran, et lorsque j'eus montré également, avec une insistance machiavélique, toutes les facettes de l'objet mystérieux que j'avais récupéré sur la dépouille de l'extra-terrestre, j'eus droit à « toute la considération de mes supérieurs et néanmoins camarades »... Ils affirmèrent, avec une évidente mauvaise foi, que personne n'avait jamais songé à douter de moi et que toute chose serait mise en œuvre pour que dès notre prochaine liaison TV/RADIO, nous en sachions davantage. (Et quoi donc, eh, pauvre con ?)

« D'ailleurs, me dirent-ils, car entre-temps ils avaient littéralement envahi l'écran et jacassaient à qui mieux mieux, l'expédition de secours partira le plus vite possible et... »

Je me foutais pas mal de leur expédition de secours : de les voir s'agiter ainsi me comblait d'aise-et me prouvait que de l'état de larve j'étais repassé à celui de « précieux collaborateur ». Quelques photographies avaient refait de moi « l'homme de la situation ». À quoi cela tenait tout de même !

— Entendu, dis-je. Mais vous pouvez compter sur moi. Je ne suis pas encore gâteux et je ne tiens pas à le devenir... avant d'avoir vu ce que ces inconnus de l'espace nous réservent...

Ma remarque jeta un froid. Les yeux de Fabius van Ryn lancèrent des éclairs glacés : il aurait certainement donné cher pour pouvoir me flanquer une paire de gifles à travers les millions et les millions de kilomètres de vide interplanétaire.

— Restez sur le qui-vive, dit-il. Nous comptons sur votre absolu dévouement.

— Allez vous faire enculer ! m'écriai-je.

L'écran redevint vide comme le désert plutonien.

Je me rendis dans le salon où Osa et moi avions si souvent conservé, bu et baisé à en perdre le souffle et la raison. Je pris une bouteille de whisky et m'installai dans un vaste divan. Appuyai sur la touche qui commandait le défilé obscène des holopornos...

Là-bas sur la Terre...

Ces mots revenaient sans cesse : là-bas, sur la Terre. Ils n'exprimaient que mon infini lassitude. Mon écoëurement devant la course folle des événements, en face de l'inéluctable enchaînement des épisodes historiques, je me rendais compte que mon bonheur, fragile certes mais réel, n'avait existé que sur cette étrange et ridicule petite planète, avec son satellite qui ne lui appartenait même pas. Oui, cela semblait incroyable, mais j'avais davantage vécu sur cette épave glacée que pendant tout le temps de mon existence terrestre. Là-bas...

Sur la Terre...

Ma vie terrestre défila en épisodes décousus, en péripéties grotesques. Je me sentais floué, vendu. Seuls dépassaient de la mer de glace, de l'océan polaire, quelques icebergs aux arêtes scintillantes. De courtes étincelles sur les eaux noires du temps.

À travers mes paupières mi-closes, je vis des hologrammes furieux bondir dans la pièce solitaire. Une jeune femme, que je crus reconnaître, se pencha sur moi et m'expliqua que, bien des années auparavant, elle m'avait beaucoup aimé. Beaucoup-beaucoup-trop... Car je m'étais fort mal comporté avec elle... Au point qu'elle avait dû se résoudre à chercher son bonheur en d'autres lieux, avec d'autres hommes.

Pourquoi cette ombre venait-elle me visiter alors que je n'attendais que l'intrusion innocente de poupées obscènes et interchangeables ? Pourquoi les sortilèges de la technique suscitaient-ils les fantômes de mon passé ? Un passé qui ne valait rien. Rien. Pas même la gomme pour l'effacer ! « Fous le camp ! », m'écriai-je. « Oui, fous le camp, pauvre petite pute ! Va te faire mettre par tous ces cons ! »

Là-bas... sur la Terre !

Quand j'étais en mission scientifique dans un pays du Tiers Monde. Car le Tiers Monde était resté une réalité bien au-delà du cap du xx^e siècle crapuleux, une réalité qui s'était enfoncée comme un coin dans le xxi^e siècle cacochyme. Tel un couteau dans du beurre !

Voilà que la magie des images me restituait toute cette horreur que je m'étais efforcé d'oublier : ces hommes, ces femmes, ces enfants, sacs informes de chair et d'os, entassés dans le néant. Des soldats de l'UMAC (*Union Mondiale de l'Action Concertée*) parcouraient les rues de la petite ville. Leurs visages courroucés reflétaient les lueurs de l'incendie. Ils tenaient leurs armes prêtes, comme si les carnages de ces dernières

semaines n'étaient pas encore suffisants. Comme si leurs rêves rouges n'étaient pas encore assez écarlates.

Moi là-dedans... je n'étais qu'un pion sur l'échiquier. Et que pourrait faire un pion pour enrayer les mathématiques du malheur ?

Sous le prétexte que quelques dizaines de guérilleros dépenaillés avaient été signalés dans la contrée (dépenaillés, sans doute, avait argumenté un des officiers de l'UMAC, mais armés jusqu'aux dents !) tout un village de la montagne avait été passé au peigne fin. Ce qui était un doux euphémisme quand on voyait le résultat des investigations militaires. Les enfants avaient dû assister au supplice de leurs parents : père battu à mort, mère violée puis achevée à coups de crosse. Les trop vieux et trop vieilles n'avaient pas été épargnés : on les avait enfermés dans les maisons et on avait semé les incendies comme la foudre. Même les enfants n'échappèrent pas à la « juste colère des civilisés ». « Car, me dit ensuite un des jeunes officiers fanatisés qui m'avait regardé faire avec mépris tandis que je vomissais sur mon pantalon de treillis, si nous n'y prenons pas garde, la barbarie repoussera dans ces terres comme l'ivraie – et comme l'ivraie, elle étouffera les récoltes que nous avons semées pendant si longtemps et avec tant de soin. » Je ne pus m'empêcher de hocher la tête et de lui lancer une remarque désobligeante : « Je ne puis croire, m'exclamai-je, indigné par l'odieux spectacle auquel j'avais été forcé d'assister, que le viol, l'incendie et le meurtre soient des armes efficaces contre la Barbarie ! J'ai plutôt l'impression que la Barbarie a changé de camp depuis bien longtemps... » Il me lança un regard de métal gris, absolument dénuée d'humour et d'humanité : « Monsieur Hensley, vous avez de la chance d'être un intellectuel, un homme de science. Cela vous place sous la protection de notre Président. Seriez-vous un soldat que je vous aurais étendu raide mort pour les mots que vous venez de prononcer avec outrecuidance. Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion de détruire un nid de frelons de la forêt. Si vous ne les tuez pas tous et avec le plus grand soin, si vous négligez d'extirper les mortels aiguillons du mal, vous risquez de mourir jeune... » Je me rendis compte qu'il n'était pas un cynique et que sa parabole n'était boiteuse qu'en apparence. Il croyait à la Cause de la Civilisation, comme tant d'autres avant lui y avaient cru, justifiant les pires massacres et les plus effroyables injustices par la grandeur de leur Tâche. Je voulus le défier une nouvelle fois : « Capitaine, dis-je, je ne puis croire, je le répète, à tant d'hypocrisie ni à une telle dose d'entêtement dans le mal. Vous devriez

certainement... » Je ne terminai pas ma phrase : il venait de tirer son pistolet de son étui et le braquait sur moi. Mon cœur battit à se rompre et je bégayai quelques paroles d'apaisement. Je crus un instant qu'il ne parviendrait pas à se contrôler et qu'il me logerait sans plus attendre une balle dans la tête. Mais il se contenta de me viser, la bouche déformée par une crispation révélatrice : « Je devrais vous tuer, grinça-t-il, tout chargé de mission scientifique que vous soyez ! » Puis il laissa retomber son bras et, me tournant le dos, s'en fut à grandes enjambées vers les ruines fumantes du village martyr.

Quatre jours plus tard, le capitaine Ortega Menendez tomba dans une embuscade tendue par les guérilleros dépenaillés de la montagne. Trente gaillards armés de fusils modernes, d'obusiers flambant neufs et de pistolets mitrailleurs prirent Ortega Menendez et ses vingt-cinq miliciens entre les tenailles de leur haine implacable. Colère contre colère, dent pour dent. Pas un n'en réchappa. Les blessés furent achevés à coups de machette et le capitaine mourut en martyr de la cause. Les *hombres* de la sierra lui rendirent le mal pour le mal et au centuple, car ils défendaient eux aussi une cause sacrée : celle de la Revolución internacional. Ils pendirent Ortega Menendez par les pouces et le châtrèrent lentement tout en le couvrant d'injures obscènes. Quand le malheureux eut terminé d'agoniser, ils abandonnèrent sa dépouille aux animaux de la forêt. Il n'avait que 25 ans.

Là-bas sur la Terre.

Mais il y avait eu aussi des journées calmes, détendues. Pas vraiment heureuses, car nous ignorions depuis longtemps quel sens il convenait de donner au mot bonheur.

Pendant que les holopornos déroulaient autour de moi leurs étranges sarabandes, j'essayai de retrouver le souvenir d'une de ces journées. Mais chaque fois que je parvenais à rattraper une image séduisante, elle se diluait dans l'incendie et le carnage, les soldats ajustaient des silhouettes gesticulantes dont les cris me parvenaient bizarrement déformés. La fusillade couchait dans les flammes tous ceux qui tentaient de s'enfuir. Des vieillards qui brûlaient tels des sarments...

Parfois aussi je voyais une silhouette féminine surgir de la nuit incendiée et je reconnaissais Formosa-Iryna. Ses cheveux avaient pris feu et elle s'enfuyait en hurlant, poursuivie par une bande de soldats qui s'esclaffaient.

Plus tard, quand ils la jetèrent à terre, éteignant les flammèches qui dévoraient sa chevelure, ils firent des commentaires désobligeants. Un sous-officier s'écria, me lançant un regard fielleux : « Vous avez de la chance, *señor*, que cette femme soit la vôtre. Car si elle était une rebelle, nous n'aurions pas pris soin d'elle. Au contraire, nous lui aurions fait connaître la pointe de nos *cuchillos* ! » Là-dessus, toute l'équipe éclata d'un rire jovial. Fier de son jeu de mots graveleux (le terme *cuchillo* désignait à la fois un couteau et un phallus), le sous-officier me pria de m'occuper de ma femme. Mais quand je me fus approché de l'endroit où gisait Osa, je me rendis compte que j'avais été berné une fois de plus : il n'y avait là qu'un paquet de vêtements vides souillés de terre et de sang.

Je me réveillai, la bouche pâteuse, la tête bourdonnante.

*
* *

Le général Fischer était mécontent. Même les photographies du cadavre étranger et les vues en gros plan de la « sacoche » mystérieuse ne l'avaient pas convaincu. Les rapports de ses « espions » étaient formels là-dessus : la mort inexplicable et brutale du Docteur Formosa-Iryna Schwan (cette putain !) avaient complètement bouleversé David Hensley. Et celui-ci risquait tout bonnement de tout foutre en l'air. Ses réactions de plus en plus déconcertantes le prouvaient assez. Les arguments de Sturz (pauvre connard de civil !) ne tenaient pas dès qu'on les prenait un peu sous la loupe. Il fallait supprimer Hensley. Et vite ! D'ailleurs l'exécution se ferait sans douleur.

Quant à lui, il était prêt à prendre ses responsabilités. Prêt à fournir les explications qu'on lui demanderait. Des millions de dollars ? C'était de la foutaise : Sturz n'avait qu'une chose dans la tête : sauver la peau de cette gouape ! De cet obsédé sexuel qui passait son temps à se branler en regardant des holopornos.

Il fallait mettre en branle l'Exécuteur !

Lui donner les instructions qu'il attendait sans hâte, tout au fond de son encéphale artificiel.

Car pour Fischer il ne pouvait être question de patienter encore de longues journées !

Il fallait protéger la station coûte que coûte.

Le général se leva et se dirigea vers la grande baie vitrée qui dominait la ville. Une ville empestée, livrée au tohu-bohu de la circulation. Vivante image de la décrépitude générale. La Grande Bête grise se traînait en toussant et en ahanant vers l'inévitable conclusion. Le fait de troquer les antiques véhicules à essence contre d'autres plus adaptés à l'environnement n'avaient pas changé grand-chose au destin des hommes : le fruit était trop pourri pour que des mesures localisées fussent à même de ralentir, même sporadiquement, la glissade irrémédiable vers le néant. La seule chance était ailleurs, au-delà de la frontière des ténèbres, dans les lointains de la Galaxie. Mais sans le soutien de la base plutonienne, les savants et les techniciens de la Terre se verraient obligés de marquer le pas...

Il ne pouvait en être question !

Il fallait coûte que coûte écarter tout danger de la base plutonienne.

Et David Hensley représentait un danger pour la base plutonienne, et partant pour le monde entier.

« Je vais donner les instructions... », se dit-il.

C'était son devoir.

Et il le ferait.

Comme toujours.

Et ce vieux crétin de Bâtonnier-Général n'aurait qu'à lui faire voter un blâme. On parviendrait bien à faire pencher le fléau de la balance en faveur du bon sens. C'était ainsi. On ne pouvait laisser les Sturz guider le navire du monde vers les récifs... indéfiniment.

Le général Fischer s'enferma dans son bureau et ordonna qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte.

** **

Il laissa l'eau presque brûlante de la douche rebondir sur son corps glacé. Il avait l'impression de s'être aventuré nu dans le désert plutonien et que les serres froides du méthane s'étaient incrustées dans sa chair, le marquant à

jamais de leur empreinte. Lentement l'eau cuisante de la couche, averse drue, palpitante, le ramenait à la conscience, à la vie. « Trop de cauchemars finissent par engourdir la raison, et le sommeil de la raison, c'est bien connu, engendre des monstres. » Il se frotta la peau jusqu'à la rendre toute rugueuse et empourprée. Puis, enfin, il interrompit le jet d'eau chaude.

Il était assez satisfait de lui. Les mots qu'il avait lancés à la tête de ses interlocuteurs le vengeaient un peu de toutes les souffrances qu'il avait endurées depuis la mort de sa maîtresse. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à tant de fermeté de sa part. David décida de ne pas s'arrêter en si bon chemin : il devinait qu'il avait allumé la curiosité de toute l'aristocratie de *Spacefare* et qu'on n'allait pas tarder à prendre des gants avec lui.

Prendre des gants avec moi !

Bande de salauds ! J'aurais bien pu crever que vous ne vous seriez pas remué le cul pour autant.

Il se contempla dans la glace, entièrement nu. Son sexe pendait mollement, et ses testicules ballaient entre ses cuisses dès qu'il faisait un mouvement. Il se mordit les lèvres. Ferma les yeux.

« De quoi ai-je l'air ? », se demanda-t-il. « Oui, mon Dieu, de quoi ai-je l'air ? »

Il se rendit compte, en entendant sa voix résonner dans la salle de bains, qu'il venait encore de s'exprimer comme s'il se fût trouvé devant un théâtre rempli de spectateurs attentifs. Il rouvrit les yeux et surprit, dans le miroir, un mouvement rapide, suspect.

Il se retourna vivement, comme s'il craignait réellement l'intrusion d'une puissance étrangère.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix qu'il voulut ferme mais qui chevrotait un peu.

Personne. Évidemment. Personne ne pouvait être là. Pas même le spectre de son amour ni davantage le cadavre anonyme oublié dans sa prison de méthane. Il perdait la raison. Il vacillait au bord du gouffre. Bientôt ses forces l'abandonneraient, et il cherrait dans un abîme sans fond.

« Courage, ce n'est plus qu'une question de semai-nés, peut-être de jours. Ils sont déjà en route pour venir te chercher. Ensuite tout ira bien. On te ramènera sur la Terre, et là-bas, parce que cela se passe toujours ainsi, tu te libéreras progressivement de l'obsession d'Osa. »

« Courage... »

Mais son monologue intérieur était inutile. Il était semblable à un homme de la Terre enfermé pour une longue nuit dans une maison qu'on prétend hantée. Il a beau se dire que l'aube viendra fatalement et que l'existence des spectres n'a jamais été scientifiquement prouvée... il se prend à frissonner, à guetter les craquements des meubles, les murmures du vent et les cent mille bruits insolites, pas toujours identifiables, qui sont comme le souffle même des vieilles maisons isolées et désertes.

Il prit ses vêtements et se prépara à s'habiller. Mais ses gestes demeuraient empreints d'une sorte de mollesse, d'une langueur redoutable, hypnotique. Comme si quelqu'un, dans un recoin secret de la base, s'employait à se rendre maître de son esprit, à anesthésier sa volonté.

David lâcha ses vêtements qui tombèrent sur le carrelage plastifié, formant un petit tas grisâtre. Pieds nus, il courut vers la porte de la salle de bains et actionna le verrou magnétique. Puis, appuyé contre le mur tiède, il écouta...

Il aurait juré, bien que cela fût impossible, que quelqu'un se tenait de l'autre côté de l'épaisse porte vitrée. Quelqu'un qui en voulait à sa vie et qui ne ferait pas quartier. « C'est impossible ; réfléchis, parfaitement illogique. Personne ne peut en vouloir à ta vie... pour la bonne raison que tu es entièrement seul dans cette base. À l'exception de la dépouille d'Osa ! Ouvre la porte et va te convaincre de visu ! Crétin, que restes-tu à trembler comme une larve ? Tu offrirais un spectacle lamentable s'il y avait quelqu'un, ici, pour te regarder... »

Lentement, il leva la main pour actionner le verrou magnétique.

Une phrase parcourut son esprit, surgie du fond de sa mémoire : « Tu mourras nu. » Il était nu, en effet, mais il n'avait pas l'intention de mourir. Pas encore ! Le verrou glissa, lentement, comme en un rêve troublant et il ouvrit prudemment la porte. Le couloir, bien sûr, était désert. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu en être autrement. Le couloir était désert et luisait innocemment sous la lumière indirecte.

Puis, alors qu'il poussait un long soupir de soulagement, quelque chose remua dans le lointain du corridor luminescent. Une silhouette humanoïde... Le doute n'était plus permis : David n'était pas seul dans la base plutonienne. La Grande Maison lui avait caché cela, l'avait pris au piège. Il voulut revenir sur ses pas, rentrer dans la salle de bains dont

l'épaisse porte vitrée, soigneusement fermée au verrou magnétique, le protégerait peut-être de l'intrus.

Soudain un espoir fou le fit trembler de la tête aux pieds : ils étaient là. Qui, ILS ? Mais les sauveteurs... l'équipe de relève ! Il était sauvé de la solitude et de la folie !

« Bien sûr, qui cela pouvait-il être sinon l'équipe de relève ? »

— Hé ! s'écria-t-il, joyeusement, ne vous cachez pas ! Je suis content que vous soyez là... J'ai cru perdre la boule, c'est vrai... Allons, ne vous foutez pas de moi...

La silhouette humanoïde se montra en pleine lumière. Elle avait l'air pataude et mal équilibrée, telle une image hologrammique falote et floue. David s'immobilisa : pourquoi l'autre ne répondait-il pas à ses appels ; ne faisait-il pas le moindre signe de connivence ; se comportait-il comme... un robot. Imbécile ! C'EST UN ROBOT ! Mais qui n'a pas l'air de faire partie de ta batterie de cuisine électronique.

— Bon, dit-il à haute et fort intelligible voix, la plaisanterie a suffisamment duré. Approche-toi et dis-moi ce que tu cherches ici...

Une voix grasseyante s'éleva dans le corridor :

— C'est toi que je cherche. Je suis envoyé pour te parler...

— Et par qui, s'il te plaît ? Et comment es-tu venu ? À pied ?

Tout en parlant, David esquissa un mouvement de retraite. Lui parler ? N'importe quoi ! On pouvait lui parler par le truchement des communicateurs...

— Tu me prends pour un con !

Il se retourna et se mit à courir. Frrrrt. Quelque chose venait de froisser l'air, doucement, passant à quelques centimètres seulement de son corps nu et tremblant. Le mystérieux agresseur avait ouvert le feu sur lui.

David se réfugia dans la salle de bains et verrouilla l'immuable porte de verre translucide. Il regretta immédiatement d'avoir obéi à une impulsion primitive, stupide, uniquement dictée par une peur panique, animale. Maintenant, il était nu, sans armes, dans un cul-de-sac mortel. En un mot comme en mille : il venait de se condamner à mort.

Une lourde poigne martela le verre translucide. En vain : il était épais de trois centimètres et pratiquement incassable. Cela laisserait un répit à David, le temps de réfléchir.

L'androïde qui se tenait de l'autre côté de la porte de verre demeurait indiscernable : Hensley ne pouvait distinguer qu'une silhouette extrêmement floue, une sorte d'ombre bleuâtre qui continuait de cogner sur le lourd battant vitré.

— Espèce d'enculé ! hurla David. Peux-tu m'expliquer pourquoi tu cherches à me descendre ?

Pas de réponse, mais le martèlement s'interrompit.

— Oui, pourquoi tu ne me réponds pas, espèce de sale connard ?

Sa voix montait dangereusement dans les notes aiguës. L'Exécuteur analysa soigneusement les réactions de sa victime. « Je suis venu à temps, se dit-il, enregistrant ce diagnostic dans ses circuits mémoriels, à l'usage du général D. G. Fischer. Cet individu est fou. Ou presque fou. En tout cas, il faut l'empêcher de nuire. »

— Qui t'a ordonné de me tuer ?

Silence.

— Écoute, espèce de tas de merde cybernétique... quelqu'un t'a donné des directives. Je ne sais d'où tu sors, où tu t'es caché pendant tout ce temps... mais tu n'as pas pris cette décision de toi-même... Quelqu'un t'a ordonné de me tuer... Je veux savoir le nom de cette ordure !

Silence.

Puis il se produisit une sorte de grésillement. David se jeta sur la porte vitrée et vociféra :

— Fous le camp !

Le grésillement s'amplifia, et Hensley comprit que l'androïde-tueur était en train de faire fondre le verre à l'aide d'un laser.

Le piège se resserrait.

Hensley fit le tour de sa prison, à la recherche d'une arme, mais, évidemment, personne ne va dissimuler une arme dans une salle de bains, à des milliards de kilomètres de la Terre, sur une petite planète inhabitée. Il finit par s'asseoir par terre et contempler le travail méticuleux du rayon laser. L'autre mettrait le temps, mais il l'aurait fatalement.

— Écoute-moi, oui, juste un moment. Tu vas me tuer, d'accord. Mais je voudrais savoir qui t'a donné l'ordre de me supprimer ! Lequel de ces salauds de *Spacefare* ?

Le verre ne tarderait pas à fondre. D'abord il n'y aurait dans la vitre translucide qu'un trou minuscule mais il irait en s'élargissant et...

David ferma les yeux. Chercha l'erreur qu'il avait commise. Se demanda s'il rêvait ou s'il vivait réellement cet absurde cauchemar.

Dehors, de l'autre côté de la porte, l'Exécuteur s'affairait. Sans hâte – bien sûr ! – puisque le temps ne comptait pas pour lui. Il avait attendu dans un minuscule réduit, qui ressemblait à un sarcophage placé verticalement dans une sorte de débarras soigneusement dissimulé dans l'épaisseur d'une paroi de plastique. Déconnecté, il avait sommeillé, plongé dans une immobilité de pierre. Mais ses circuits complexes étaient prêts à enregistrer les ordres de ses supérieurs.

Et quand le signal avait résonné dans les profondeurs de son encéphale électronique, il s'était réveillé de son sommeil sans rêves et avait ouvert la porte de l'invisible réduit. S'était mis en quête de sa victime. Maintenant, il le savait, l'homme qui se tenait de l'autre côté de la porte vitrée allait se livrer à toutes sortes d'actes irréfléchis, mais il était programmé pour parer à toute éventualité. L'homme mourrait et quand il serait mort, il irait placer son cadavre à côté de celui de la femme. Plus tard, lorsque sa mission serait terminée, il retournerait s'enfermer dans son sarcophage. Tels étaient les ordres. Et les ordres ne se discutaient pas.

(« Évidemment, se disait Hensley, ils ont tout prévu. ILS doivent se dire que je suis en train de perdre les pédales et que je risque de faire connerie sur connerie. Peut-être même de causer des dégâts irréparables. ILS avaient déboursé des milliards de dollars et qui plus est investi des tonnes d'espoir quand ils s'étaient mis dans la tête d'exploiter la mendionite de Pluton ! ILS ne pouvaient mettre tout cela en jeu pour tempérer les humeurs fantasmatiques de David Hensley ! ILS avaient donc décidé de virer ledit David Hensley du générique ! Ce n'était pas plus compliqué que cela. Il suffisait pour cela de cacher un tueur cybernétique dans un recoin bien calfeutré de la base plutonienne et de lui lâcher la bride sur le cou le moment venu... ET LE MOMENT ÉTAIT VENU ! »)

Le trou dans la porte était à présent gros comme un poing d'enfant. Bientôt, les choses iraient réellement très-très-très mal pour David. Il sortit de sa rêvasserie lugubre et recommença de se révolter contre l'absurdité de son sort. Il ne pouvait se résoudre à crever ainsi, nu comme un ver, dans une salle de bains ! Cela manquait vraiment de grandeur.

Il faillit mourir immédiatement : le canon du pistolet qui lui avait décoché une mortelle aiguille de poison chimique, tout à l'heure, dans le couloir, glissa son museau par le trou pratiqué dans le verre, et cracha vicieusement deux autres projectiles. L'un des deux ne le manqua que d'un cheveu, et il courut se réfugier dans un coin moins exposé de la salle de bains.

— Tu as failli m'avoir, sale con, mais maintenant je suis placé de manière à... Écoute ! Il va te falloir encore des heures avant que la porte soit entièrement démolie. Parce que tu ne pourras pas débloquent le verrou électromagnétique... Tu comprends ça ? D'ici là, j'aurai trouvé le moyen de me débarrasser de toi.

À nouveau ses yeux firent le tour de la pièce : non, vraiment, il n'y avait là que des gadgets parfaitement inutiles. Peut-être, se dit-il, pourrait-il « surprendre » le TUEUR, lorsque celui-ci pénétrerait dans la salle de bains, en le soumettant au jet de la douche rotative. Mais il se moqua de son imagination fertile : on ne « surprend » pas un androïde programmé pour tuer. On le démolit ou on se fait démolir. Et il ne voyait pas comment il irait démolir une telle machine de mort avec le jet d'une douche rotative. Il ferma les yeux en se souvenant des jeux lubriques auxquels ils avaient joué, Osa et lui, sous le jet rotatif en question ! L'ironie du sort ne lui échappa nullement : il eut un rire bref et triste, et se dit qu'il vaudrait peut-être mieux abrégier la séance de torture morale en actionnant le verrou magnétique et en s'offrant au tueur androïde. Une aiguille empoisonnée viendrait se ficher dans sa chair nue ; la mort serait instantanée... ou presque. En tout cas, il n'aurait guère le temps de la voir venir, de souffrir. Exitus, David Hensley.

Il se leva et fit un pas en direction de la porte qui continuait de fondre lentement sous les rayons du laser.

— Sale connard, dit-il, avec une sorte de hargne froide, espèce d'enculé mécanique. Tu vas pouvoir t'arrêter de bousiller cette putain de porte. Je t'ouvre ; tu entres ; tu me tues. Mais, donnant, donnant, tu me racontes d'abord à qui je dois de crever précocement.

Mais on ne raisonne pas avec une machine, pas même s'il s'agit d'un androïde hautement perfectionné, fruit des toutes dernières recherches dans le domaine de la cybernétique.

— Va te faire foutre !

Il était désespéré mais se refusait à faire enfin le geste suicidaire. Il retourna s'installer dans le coin du mur situé dans le prolongement de la porte et se cacha le visage dans les mains. Il n'y avait qu'à attendre : la fin viendrait bien toute seule. Il essaya de s'abstraire, de se projeter loin de son corps, dans une autre dimension où Formosa-Iryna continuait de vivre et de se mouvoir avec une grâce souveraine. Il lui parlait doucement, et elle tournait vers lui le regard d'émeraude qu'il avait tant aimé.

Hensley se dit : « Endors-toi ; fais le vide dans ton esprit. Pourquoi te défendre encore ? Puisqu'ILS t'ont vendu. Condamné. Rayé de leurs listes. Oui, pourquoi lutter en dépit du bon sens ? »

Les yeux d'émeraude le fixaient avec tendresse à travers la nuit : « Ne crains rien, disaient-ils, ne crains rien ; je suis avec toi et je te protège. Jamais plus je ne te laisserai seul. Pardonne-moi si je t'ai abandonné une fois déjà... Cela ne se reproduira plus. » Il hocha la tête, comme pour témoigner de sa compréhension, de sa confiance. « Cela n'a pas d'importance, murmura-t-il, tu es là, et cela seul compte. » Puis il commença réellement à s'assoupir.

Pendant ce temps, la porte de la salle de bains continuait de fondre.

Il allait sombrer dans le sommeil, se réfugier entre les bras du spectre avenant, lorsqu'un bruit insolite le ramena brutalement à la conscience. Le grésillement venant de s'interrompre : le rayon laser n'était plus maintenu braqué sur la porte de verre. Un autre son l'avait remplacé : une manière de vrombissement, ou de bourdonnement, comme si un énorme insecte, un frelon prodigieux avait pénétré dans la maison plutonienne. Mais sur Pluton, il n'existait pas de vie animale.

Hensley se demanda quelle heure il pouvait être. S'il avait sommeillé quelques secondes ou une heure. Quand il vit le trou creusé au centre du battant translucide, il se dit : « Plus d'une heure certainement. Bientôt, très bientôt, il va entrer dans cette pièce et... »

Mais il se passait quelque chose d'insolite de l'autre côté de la porte de verre !

Car le vrombissement, le bourdonnement plutôt, était bien réel. Il ne faisait pas partie de ses rêves fiévreux. Il s'approcha de la porte en tapinois, glissant sur ses pieds nus, la tête soudain froide, l'esprit étonnamment lucide. À travers le battant il vit une ombre qui se mouvait bizarrement, comme si elle se dandinait avec maladresse, à la façon d'un ours. Il se

pencha, risqua un œil à travers le trou du verre déchiqueté et ne put réprimer un petit cri de surprise : l'Exécuteur avait laissé tomber ses armes : le laser qui venait de dévorer une partie de la vitre incassable et le dangereux pistolet à aiguilles, et sa tête rasée émettait ce bourdonnement de frelon géant. Ses yeux d'émail demeuraient parfaitement fixes, regardant droit devant eux. La mâchoire pendit soudain, comme si elle avait été brisée d'un violent coup de poing. Puis, lentement, toute la carcasse céda sous un poids fantastique, se plia, se déroba, s'affala sur le sol plastifié.

Hensley n'avait jamais vu « mourir » un androïde, mais la fin du tueur fut certainement une mort... mémorable. Il ne se détraqua pas seulement – telle une mécanique à bout de souffle – non, il se disloqua comme si une présence invisible, une force extraordinaire pesait sur ses membres artificiels. Puis sa tête se détacha de son cou et changea de forme et de couleur. Bientôt, tout en creux et en bosses, elle ne ressembla plus du tout à une image humanoïde. Un peu de plastique, un peu de métal, des fils et des bobines, deux billes vaguement luisantes encore dans la lumière indirecte qui baignait le corridor : les yeux.

David s'approcha avec précaution du « cadavre » démembré. Avant de se pencher sur la triste dépouille de l'Exécuteur, il écarta de deux coups de pied le laser et le pistolet, comme si le tueur mécanique avait encore été capable de nuire, tels ces insectes dont on prétend que leur aiguille pique toujours après que la mort a eu raison de leur agressivité.

— Tu es foutu, sale connard, dit-il. Foutu... Et moi, je suis toujours vivant...

Et il se demanda in petto : « Pour combien de temps encore ? »

Toute l'horreur de sa situation le frappa de nouveau, le cueillant au creux de l'estomac. Cette machine qui sortait du néant avait reçu l'ordre de le supprimer, alors que toutes les installations cybernétiques de la base plutonienne devaient le protéger contre le moindre danger... Du moins en apparence. Car, l'évidence était là : cet androïde, *made in Terra*, n'avait pas cherché à le protéger mais bien à le tuer, et cela avec un acharnement qui ne pouvait laisser planer aucun doute.

Il se dit : « Est-ce que ces machines étaient programmées pour me protéger moi ou pour sauvegarder la base ? » Qu'est-ce qui coûtait plus cher à *Spacefare*... un homme ou un équipement scientifique de la valeur de... La réponse à cette pénible question s'imposait d'elle-même. Elle était

répandue en tas dans le corridor et elle fumait discrètement comme les restes d'un animal offert en holocauste à des dieux singuliers.

David essayait de faire la part des choses : s'ILS avaient voulu le tuer pour éviter qu'il ne commette des dégâts irréparables dans la base plutonienne (« Est-il possible qu'ils me croient fou à ce point ? »), pourquoi étaient-ils si brusquement revenus sur leur décision et avaient-ils détruit leur bourreau artificiel ?

— Non, non ; tout ça n'est pas logique... C'est de la folie...

Il se rendit compte qu'il était toujours nu et que s'il se présentait ainsi devant son interlocuteur terrestre, il confirmerait les inquiétudes de ses employeurs. Il s'habilla et se coiffa soigneusement. Puis il alla boire un verre ou deux pour se donner du courage.

Peut-être ceux qui avaient envoyé le tueur synthétique n'étaient-ils pas les mêmes que ceux qui l'avaient neutralisé à distance. Y avait-il, à l'intérieur du consortium, de telles rivalités, de semblables intrigues ? Et lui, là-dedans, que devenait-il ?

Quand revint l'heure de la communication interplanétaire, il prit un air digne. Mais en un court laps de temps, il avait avalé une telle quantité d'alcool qu'il craignait soudain de révélatrices difficultés d'élocution. Puis le visage tant attendu (et redouté) parut sur l'écran :

— Alors, Hensley !

Le ton était jovial. C'était un homme de chair et de sang qui lui parlait ; qui essayait de lui remonter le moral. Et justement, à cause de ce ton jovial, Hensley avait envie de flanquer son poing dans ce visage qui le narguait à des milliards de kilomètres de là.

— Te casse pas le cul, dit-il, et tâche de m'expliquer pourquoi ON a essayé de me faire sauter la caisse !

— Je ne comprends pas...

— Tu ne comprends pas ? Tu me fais rigoler. (Amèrement, il se réfugiait dans la vulgarité. Elle était un rempart dérisoire certes mais réconfortant contre la duplicité de ces gens de sac et de corde déguisés en *businessmen*.) Tu es un gogo ou quoi ? Tu veux que je te dise ? J'en ai par-dessus la tête et plein le cul de vos combines ! Dis à tes supérieurs que je veux parler à un responsable, pas à un sous-fifre payé pour me tenir le crachoir... Mais j'y pense... Peut-être êtes-vous déçus de me voir sur l'écran ! Vous m'aviez déjà rayé des contrôles, pas vrai, les gars ?

L'homme qui lui faisait face déclara d'un ton tranchant :

— Vous voulez bien vous taire une seconde, Hensley... ou alors vous expliquez clairement...

— Clairement ! Il faudrait d'abord que j'y voie clair moi-même !

— Si je comprends bien vos assertions, vous prétendez avoir été victime d'un attentat... C'est hautement improbable... sur Pluton ! Mais admettons que vous disiez la vérité...

— Je ne tiens pas à écouter votre discours, s'écria David, revenant à un vouvoiement plus protocolaire. Je veux parler à un responsable de notre *consortium*. Le Docteur Fullmayer, par exemple... Ou le Bâtonnier-Général, si vous parvenez à le traîner jusque devant votre putain d'écran ! Je viens d'être victime d'une tentative de meurtre prémédité. Un assassinat téléguidé. Tout à coup, comme un diable qui sort d'une boîte, il y a eu un androïde, armé d'un laser et d'un pistolet à aiguilles. Il a essayé de me tuer. Ne me demandez pas comment cela s'est fait ni par quel miracle je suis encore en vie... je n'en sais rien moi-même. Mais pour l'amour de Dieu, amenez « ici » un responsable de *Spacefare*. Je veux savoir de quoi il retourne...

L'autre hocha la tête. Lentement. Il avait pris le masque dont les médecins se couvrent le visage quand ils parlent à des malades imaginaires ou à des femmes hystériques.

— Je transmettrai votre demande, Hensley. C'est promis. Vous pouvez compter sur moi. Mais, tout de même... je ne comprends pas !

— Il n'y a rien à comprendre. On a essayé de me liquider, un point, c'est tout. Est-ce que ça ne vous suffit pas ?

— Calmez-vous, Hensley, je vous en prie, calmez-vous !

*

* *

Dans les corridors glacés de l'espace intermédiaire, l'immense vaisseau des dieux poursuivait imperturbablement sa route.

Le voyage maintenant touchait presque à sa fin.

CHAPITRE VI

LE VOILIER DE L'INFINI

Pendant un moment, je demeurai brisé, les yeux remplis de larmes, conscient d'être abandonné de tous et trahi depuis toujours. Jamais, depuis la mort d'Osa, je ne m'étais senti aussi lamentable et inutile. Je me dis avec amertume que j'aurais dû jeter l'éponge et laisser le robot faire son travail. Ce jeu du chat et de la souris dépassait les bornes de l'entendement. Je me reprochai mes cris et mes insultes, mes accès de vulgarité. À quoi bon ? J'avais été jugé, pesé, trouvé trop léger. ILS avaient décidé de... m'effacer. Jusqu'au moment où quelqu'un avait changé d'avis et transformé l'androïde-exécuteur en un tas de débris synthétiques. Non, il n'y avait aucune logique dans ce qui m'était arrivé. Logiquement, j'aurais dû être mort.

Oui... mort et effacé.

Mais j'étais vivant, même si ma peau ne valait pas très cher.

J'étais vivant.

Pour combien de temps ?

Oui, messieurs-dames, pour combien de temps ?

Je retournai dans la pièce où gisait la dépouille de mon amour et lui parlai longuement, tendrement, comme à une personne endormie dont on attend le réveil et qui vous tendra les bras en vous découvrant penché sur elle. Puis, quand je me rendis compte du ridicule de la situation, je ne pus m'empêcher de laisser couler mes larmes. Je demeurai prostré, la tête bourdonnante, l'esprit rempli de rêves malsains, d'images effrayantes et dévastatrices.

Plus tard, je retournai dans la salle de séjour et cherchai à meubler ma solitude. Mais il n'y avait rien à faire : je n'étais plus capable de me

concentrer sur quoi que ce fût. Je compris alors que j'étais réellement en train de perdre la raison et que bientôt je ne serais plus qu'une enveloppe vide, un fantôme hurlant sa peur, sa haine, sa colère dans la station plutonienne désertée.

Une voix intérieure me disait : « *Maintenant, mon vieux David, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient : la plaisanterie est terminée.* » À force de faire des cauchemars, ces cauchemars étaient devenus des créatures vivantes, complexes, cruelles. Elles venaient me chercher du fond des ténèbres où les couvait le Serpent.

LE SERPENT.

LE SERPENT...

Je me demandai où, pour la dernière fois, j'avais entendu parler d'un Serpent qui dévorait les Étoiles ? Qui balayait de sa queue aux squames rutilantes les étoiles par milliers.

OÙ EST LE SERPENT ?

Oui, quand m'avait-on parlé d'un serpent qui couvait son œuf redoutable dans les profondeurs de l'espace ?

Et où ?

Dans un rêve, peut-être.

Dans un rêve, sans doute.

Dans un de ces étranges messages mentaux que me faisaient parvenir les occupants du vaisseau mystérieux.

Je me laissai glisser dans une rêverie de plus en plus confuse. Je n'étais plus soucieux des menaces. J'avais vu mourir l'androïde et je me disais que, pour l'instant au moins, le danger semblait écarté. Les dieux étrangers qui revenaient du fond de la nuit avaient étendu sur moi leur ombre secourable et bienveillante... Maintenant, dans ce cocon de solitude, le temps ne représentait plus rien. Il n'y avait plus qu'à se laisser porter par les sommeils, le rêve. Le silence. L'absence ambiguë de la nuit plutonienne. Je demeurerais ainsi prostré jusqu'au moment où les sauveteurs – ou les meurtriers – pénétreraient dans la maison et résoudraient, d'une façon ou d'une autre, mes problèmes.

Pendant que je dérivais ainsi d'une réflexion bizarre à une pensée évanescence, je songeais que l'humanité n'avait plus beaucoup de chances de se survivre à elle-même ! Elle était parvenue aux frontières de son histoire en même temps qu'elle avait atteint l'orée du système solaire. Et à

présent, les ultimes générations terrestres scrutaient les vastes ténèbres des territoires extérieurs avec des yeux emplis d'angoisse.

J'avais lu (ou parcouru) de nombreux livres traitant de la question. Des eschatologistes pervers essayaient de mettre la catastrophe en équations métaphysiques ! Hélas ! De graves penseurs avaient émis l'hypothèse que l'homme, dans sa forme actuelle, avait atteint les limites de son évolution. Il s'était, pour ainsi dire, fourvoyé. Et la nature, disaient-ils, avait autant horreur des malfaçons que du vide... L'histoire de l'*homo sapiens* allait se fondre au néant. Purement et simplement. Sans larmes ni regrets, sans fleurs ni couronnes.

La nature – au sens premier du terme – allait reprendre ses droits.

Puis quand le monde, la Terre, aurait rejeté les squames qui lui obstruaient les pores, elle (la nature !) ferait peau neuve. Elle se dépouillerait de quelques milliers (ou de centaines de milliers ?) d'années de présence humaine comme d'un simple haussement d'épaules. Puis, avec la simplicité fonctionnelle qui marque les grandes étapes de l'Évolution, elle se préparerait à recréer des hommes et des femmes. Des êtres extrêmement primitifs, à la naïveté intacte... Des nomades effrayés dont la mémoire serait vierge des grands bouleversements qui avaient marqué les millénaires enfuis, les civilisations prétentieuses disparues sous la poussière du temps.

Ils referaient le monde... et peut-être même le referaient-ils mieux que nous autres !

Ou bien alors avec les mêmes entêtements et les mêmes bassesses.

En tout cas, cette théorie me semblait fort romanesque et finalement très peu vraisemblable.

Le sommeil me prit au beau milieu de ces songeries cosmologiques.

*

* *

Ce fut une sensation de froid qui me réveilla.

J'avais eu l'impression de me promener nu dans un vaste désert de brouillard neigeux. Mes pieds s'enfonçaient dans cette ouate grise et blanche. Pas un bruit, pas le moindre son ne me parvenait du décor qui

m'environnait. J'étais égaré, tenaillé par l'angoisse. Je levai les yeux vers le ciel mais il avait disparu, gommé par les artifices de la brume. Avec un grand effort d'imagination, je crus discerner vaguement, dans toute cette pâleur extrême, un soleil diffus qui semblait appartenir à un autre système planétaire.

Puis, brisant le silence dans lequel j'étais comme emmuré, un étrange sifflement se fit entendre, qui monta rapidement dans les registres les plus aigus, et je pressai mes deux mains sur mes oreilles.

Quand le sifflement devint insoutenable, je me mis à hurler et me réveillai en sursaut.

Me souvenant de l'agression dont j'avais failli être victime, je me précipitai sur le ceinturon d'arme que j'avais placé à portée de main. Puis, le pistolet au poing, je m'aventurai dans la maison silencieuse. Une voix résonna dans ma tête, méconnaissable mais incontestablement humaine. Elle m'ordonna de me rendre dans la salle haute, celle qui permettait d'observer avec le maximum d'efficacité le vaste désert de méthane gelé. Je tentai de résister mais j'étais encore sous l'empire de mon demi-sommeil et je ne tardai pas à me plier à cette volonté étrangère qui venait de se planter dans la mienne, insidieuse comme un poignard de verre. Dans ma main, le pistolet tremblait.

D'abord, je ne vis que le désert plutonien, plongé dans la nuit. Un spectacle si familier qu'il me levait le cœur d'ennui et d'angoisse... Ensuite, je me rendis compte que plusieurs silhouettes se tenaient immobiles dans la nuit cosmique. Elles semblaient sorties de nulle part ou alors de mes rêves, de mon imagination malade.

La voix résonna une nouvelle fois dans ma tête :

« Tu n'as rien à craindre de nous. Ouvre-nous la porte de ta demeure. Nous sommes venus te « parler ». Nous savons que tu es seul, que ta compagne est morte... »

Ces paroles qui défilaient dans ma tête s'accrochaient les unes aux autres, telles les perles d'un fantastique collier de verre. C'étaient des paroles banales, presque des propos de circonstance. J'étais persuadé que je rêvais et que ces silhouettes étrangères ne pouvaient pas être réelles. D'ailleurs comment auraient-elles pu exister ? Le grand vaisseau dont j'avais pressenti la venue ne devait être qu'une vision de l'esprit, un produit de mes frustrations.

Pourtant, tandis que je me répétais que ce que je voyais n'existait que dans la dimension du rêve, je m'étais mis en devoir d'obéir aux sollicitations des étrangers.

Je déverrouillai le sas et projetai vers les nouveaux venus des pensées fraternelles et accueillantes. Bientôt je les vis se mettre en marche à travers le désert de méthane gelé, grands insectes luminescents qui s'avançaient avec une lenteur cinématographique. À un moment donné, je me dis qu'il ne s'agissait que de projections holographiques, que je m'étais endormi dans mon fauteuil et que l'on promenait devant mes yeux des simulacres destinés à tromper mon attente, à endormir ma vigilance. Je ne puis décrire comment les choses se passèrent ensuite, car je vécus dans une sorte de brume de pensées confuses, de messages subliminaux, de pulsions et d'impulsions. Tout ce que je puis dire c'est que durant tout le temps que les étrangers mirent à franchir la distance qui les séparait de moi et à pénétrer dans les entrailles de la base plutonienne, je vécus dans une sorte d'euphorie. Je m'enivrais de leur apparition, me convainquant d'une puissante sensation de supériorité : ILS étaient venus, et ceux qui avaient essayé de m'effacer comme on supprime un pion sans valeur sur un échiquier politique, oui, ceux-là, ces chiens, ces enfants de putain, ils ne pourraient plus jamais rien contre moi. J'étais venu ICI, aux confins de la nuit, au bord du précipice définitif. J'avais été mis à rude épreuve ; j'avais été soumis à la tentation ; j'avais enduré les feux de la passion ; j'avais connu les mirages de la folie ; j'avais été en butte à la malignité des assassins et j'étais toujours là, bien vivant, encore sain d'esprit, vaillant autant que faire se pouvait. Oui, en dépit de tout, j'étais là, seul homme de la Terre et j'étais devenu l'interlocuteur des dieux étrangers.

C'était une sensation extraordinaire : comme de boire après de pesantes heures de marche sous le soleil, comme de pénétrer dans le vagin d'une femme après des années de chasteté, comme de s'endormir après une longue – trop longue période de veille et d'alerte.

Je me souviens aussi des jacasseries des machines, des plaintes cybernétiques des robots commis à ma garde (ceux-là même qui s'étaient montrés si discrets lorsque l'Exécuteur avait parcouru les couloirs de la base pour accomplir sa sinistre mission !), de leurs exhortations à la prudence que je trouvais aussi ridicules et dérisoires que des vagissements d'enfants idiots. Bientôt, je fus entouré de la chaude sollicitude des dieux, et

ce fut sans le moindre regret que j'acceptai de les suivre quand ils m'y engagèrent.

Je revêtis mon scaphandre et pénétrai avec eux dans le sas.

Un des étrangers avait posé sa main sur mon épaule droite et ses pensées me remplissaient d'une sorte d'allégresse. Nous quittâmes la base plutonienne et nous engageâmes dans le désert de méthane glacé. À même le gel, je foulai d'étranges billes de verre miroitant, je piétinai des formes gélatineuses qui semblaient puiser, contenir des formes de vie primitives et simplifiées, des fœtus iridescents.

Sans doute ne s'agissait que d'une sorte d'ivresse cérébrale, d'éclatements soudains de la pensée, d'une lente mais luxuriante accoutumance à une nouvelle forme de perception.

Les hommes de l'espace me guidèrent avec de grandes précautions vers une nacelle translucide que je n'avais pas encore remarquée (ou bien qui ne se trouvait pas là lorsque j'avais constaté la présence de mes singuliers visiteurs). Je ne pouvais me convaincre que ces êtres supérieurs – ces demi-dieux – étaient venus sur Pluton pour se mettre en quête de moi, pauvre larve humaine, abandonnée de tous.

Qu'étaient-ILS venus chercher sur cette planète ingrate, symbole de mort, d'oubli, de désolation ? Et pourquoi avaient-ILS pris la peine de sauver ma misérable existence ? Car je n'en doutais plus, à présent : ILS avaient détruit l'androïde assassin à distance, grâce à un procédé qui tenait du prodige...

Soudain, alors que je pénétrais dans l'appareil volant, je fus pris d'angoisse : Et s'ILS m'emportaient ? S'ILS me considéraient seulement comme un sujet d'expérience, un cobaye pratique, dont on pouvait se servir sans la moindre arrière-pensée, tant il se trouvait bas sur l'échelle des espèces intelligentes... un pantin que l'on jettera après usage, avant de reprendre la route à travers les vastes étendues glacées ? Une main se posa sur mon épaule et me poussa en avant, très doucement, comme si elle craignait ma fragilité : « Ce sont des pensées absurdes, me dit une voix étrangement douce, feutrée. Essaie de quitter cette défroque, essaie de comprendre que nous sommes différents des tiens. Il ne t'arrivera rien, absolument rien... »

Un froissement léger : l'appareil avait pris son envol et voguait déjà dans les espaces noirs où les étoiles n'étaient plus des lumières lointaines,

flageolantes.

Je m'assoupis dans la chaude atmosphère de l'habitacle : les autres s'étaient retirés ; m'avaient laissé seul. Mais cette solitude ne se doubla d'aucune crainte. Je me sentais aussi calme et protégé que si j'avais *reposé dans le sein d'Abraham*.

Le souvenir de cette étrange et fœtale solitude dans le giron du vaisseau étranger ne me remplira jamais de froid mais d'une sorte de chaleur inhumaine, infiniment souhaitable. Je me disais : « Je suis libre et je suis sans attaches : je flotte dans ce vaisseau qui m'emporte à travers la noirceur poudreuse de l'univers étoilé. Tout est bien. »

Oui ! pour la toute première fois, depuis la terrible mort d'Osa, je me sentais protégé contre la solitude et le froid, contre le désespoir et la mort, contre les crocs de l'espace et du temps. Je me sentais capable de flotter ainsi, à tout jamais, dans la matrice du vaisseau qui m'emportait à travers la Création, à travers les grandes étendues stellaires où se perpétuaient les galaxies.

Une voix douce me parla, qui était incontestablement celle de Formosa-Iryna. Une voix douce et caressante, qui me disait : « Tu vois, tu as manqué de confiance en moi. Tu as cru que je t'avais abandonné dans la nuit froide de Pluton, mais en réalité, je ne suis pas morte, je suis là, bien chaude et bien présente. Approche ta main de moi, mets-la entre mes jambes et sens-moi comme je suis chaude et moite et toute-présente et toute-vivante ! Comment as-tu pu manquer à ce point de confiance en moi, mon pauvre, infortuné David ? » Et, dans mon rêve, j'avançais effectivement ma main, et je rencontrais bel et bien la chaleur vivante de Formosa-Iryna ! C'était plus qu'un rêve : c'était un retour aux sources de l'existence, un renouement avec les forces les plus élémentaires et les plus primitives de la vie humaine. J'enfonçai mes doigts dans SA chaleur, fus emporté dans cette lave merveilleuse. Comme un fétu de paille par un fleuve impétueux.

Plus tard – bien plus tard – je revins à moi et constatai que le vaisseau ne bougeait plus. Un écran ne montra une immense construction métallique incrustée dans l'espace noir, et je compris que la nacelle qui m'avait emporté vers la nuit extérieure venait de s'amarrer contre le gigantesque navire interstellaire que j'avais entrevu à plusieurs reprises dans mes rêves.

J'avais l'impression qu'il remplissait le ciel tout entier et que ses immenses voilures translucides concentraient en elles la luminosité des

constellations les plus lointaines. La beauté froide de cette vision m'impressionna au point de m'ôter toute initiative personnelle. J'étais en proie à une fascination quasi enfantine. Je demeurai là, les yeux fixés sur l'écran, remplissant ma tête de ce spectacle prodigieux. J'étais toujours seul dans l'habitacle et je me demandais combien de temps encore on me laisserait livré à moi-même au cœur du vaisseau étranger.

Puis, avec un froissement léger, la porte de la cabine s'ouvrit.

Par une sorte de tunnel opalescent qui semblait prendre sa substance dans la moelle des étoiles lointaines, nous nous rendîmes dans le grand vaisseau de l'espace. Mes guides marchaient à mes côtés, me tenant par les bras, comme si j'avais relevé d'une longue maladie et que, trop faible encore pour marcher seul, ils m'offraient avec sollicitude le secours de leur amitié. Je me laissais presque porter par eux, conscient de vivre un des moments essentiels de ma vie.

Le silence de leurs pensées m'environnait, et je cherchais vainement à leur faire parvenir un message mental. En vain : c'était comme s'ils s'étaient retranchés dans des lointains inabordables pour un homme de ma race et de ma condition.

Celui qui se tenait à ma gauche me serra doucement le coude, et je sentis très nettement le contact de ses doigts à travers la pellicule argentée de ma combinaison spatiale. Je tournai la tête vers mon étrange compagnon, et, pour la première fois, je vis son visage. Je vis le visage d'un être d'une autre planète... La vitre du scaphandre était ouverte, et dans la mouvance lumineuse qui baignait le corridor entre les deux astronefs, je vis briller les yeux de mon guide : des yeux étranchements patients et doux, tellement lointains qu'ils ressemblaient à deux étoiles ténues, d'une luisance si pâle qu'elle me fit battre le cœur d'une soudaine inquiétude.

« Vous pouvez me parler, dis-je, dans la langue-pensée, vous pouvez... »

« Patience, me fut-il répondu, patience. Tu n'as encore rien vu. Garde tes questions pour plus tard. »

Je me le tins pour dit.

La main de mon compagnon de droit pressa doucement mon bras, faisant naître dans ma chair des courants générateurs d'apaisement. C'était comme de sombrer doucement dans le sommeil après une longue, trop longue période d'insomnie.

Je me demandai où étaient passés les autres membres de l'équipage de la nacelle, mais nous étions parvenus, entre-temps, jusqu'au seuil du gigantesque vaisseau, et la magnificence de ce qui vint ensuite chassa de mon esprit toute considération pratique.

Car ensuite...

je découvris, étant

debout à l'extrême bord de la passerelle translucide et me croyant perdu, en train de tituber à la frontière de la nuit cosmique, la majestueuse flottaison du vaisseau.

Sur le moment, je me dis que je rêvais, que j'étais mort. Ou alors fou, n'ayant pas supporté la trop longue épreuve de la solitude, puis je me rendis enfin compte que tout, jusque dans le moindre détail, était vrai.

Le vaisseau, je puis le dire maintenant, bien que sa description totale ne me fût donnée que plus tard, alors que j'avais déjà rencontré les dieux étrangers, le vaisseau remplissait une énorme portion de l'espace, telle une voile immense, fantastiquement résiliée. On s'imaginait difficilement, à le découvrir, morceau par morceau, couloir après couloir, fenêtre après fenêtre, passerelle après passerelle, élément après élément, qu'il pût avoir réellement, et en raison même de sa géométrie radicalement « différente », un début et une fin.

Mais tout de suite, je fus en proie à un vertige fabuleux, oui, immédiatement je compris que ce vaisseau était une énigme. Une gigantesque énigme suspendue dans le ciel, entre Pluton et Charon. Entre la neuvième fille du Soleil et l'Œuf du Serpent.

À perte de vue, quand on se trouvait dans les parties intérieures de la voilure, on apercevait, se déployant et se lovant comme en des anneaux ophidiens, une très intense écharpe lumineuse, comme un incompréhensible ruban de Moebius, cherchant à se faufiler entre les dimensions de l'espace-temps. Il donnait, ce vaisseau aux proportions changeantes, une sorte d'avant-goût de la fragilité du monde, de la propension maléfique de l'Univers à se tordre en tous sens.

Il préfigurait également la personnalité si difficilement compréhensible des dieux.

Mais n'anticipons pas !

Quand la première surprise fut passée, lorsque j'eus assimilé quelque peu l'avant-goût du mystère, je fus soulagé de constater que l'intérieur du grand

navire était relativement banal. Que je me trouvais dans un large corridor éclairé par une luminosité douce qui n'agressait fort heureusement pas le moins du monde mes yeux un peu larmoyants.

« Viens, me dit mon compagnon de gauche, nous allons maintenant te conduire aux *Maîtres de la Maison*. »

Cette remarque me surprit grandement. Car les termes mêmes de maîtres de la maison me semblaient d'une banalité extrême dans cet environnement fabuleux. Puis je me dis qu'ils avaient cherché des termes rassurants, susceptibles de me tirer d'embarras. Comme s'ILS bêtifiaient un peu pour se mettre à ma portée... Je compris plus tard qu'il n'en était rien...

Je fus conduit dans une vaste pièce où rien n'était en angles. Mais les courbes elles-mêmes n'étaient pas accentuées. En fait tout, les formes comme les couleurs, semblait perpétuellement en fuite. Mes compagnons de voyage m'expliquèrent que je me trouvais dans un lieu qui m'était réservé et que je devais me détendre (?) en attendant qu'on me donnât d'autres instructions (?).

*

* *

J'avoue que durant l'heure qui suivit (et que je comptais avec une sorte d'âpreté, presque minute par minute, sur le chronomètre attaché à mon poignet gauche), je fus assailli plus d'une fois par le doute et même par une sensation intolérable d'angoisse. À maintes reprises, j'imaginai que des guetteurs cachés derrière la cloison analysaient avec froideur et précision le moindre de mes gestes, enregistraient toutes les réactions de mon encéphale et de mon organisme.

Quand la porte de ma « cabine » (je ne puis trouver de terme plus adéquat) se rouvrit, je poussai un réel soupir de soulagement. Je me dis que les dieux, pour géniaux qu'ils fussent, n'avaient que peu de connaissance de la psychologie humaine : le conseil qu'ils m'avaient donné de me détendre n'avait provoqué de la part de mon subconscient que des réactions négatives. Apeurement, excitation, véritables « suées » métaphysiques !

J'avais pris l'habitude, dans mon rêve, de considérer les astronautes étrangers comme des dieux. Le terme s'était imposé à mon esprit, bien que

j'eusse sur la théologie et la cosmologie des idées tout à fait personnelles et (relativement) claires. Je comprenais, dans l'étrange « intimité » du vaisseau, que ce terme m'avait certainement été soufflé à travers les brumes de l'éther sidéral...

CELLE qui se tenait dans l'embrasement de la cotonnille luminescente qui, du couloir, pénétrait maintenant dans ma « cabine », était certainement une déesse. Ce terme, sur notre vieille planète, définissait assez bien une femme très belle et placée hors d'atteinte du commun des mortels par sa beauté certes mais également par les artifices de la publicité.

Mais cette femme, qui maintenant pénétrait dans cette étrange retraite où l'on m'avait laissé méditer sur l'Univers et ses secrets, oui, cette femme était certainement une déesse mais pas de celles que les hommes fabriquaient pour leur propre usage ! Même dans ma situation, je me rendais compte que les maîtres du navire ne pouvaient être mesurés selon les critères de la civilisation humaine : ils échappaient à notre souci rituel de classification. Ils étaient les dieux, ceux qui voyageaient dans l'espace ; qui avaient survécu à leurs propres ambitions, qui n'avaient pas fait de leur patrie planétaire un gigantesque tout-à-l'égout, un funeste « tout-à-l'égout ». ILS étaient les dieux, parce qu'ils avaient réussi à triompher de leurs différences...

Et cette femme, cette déesse, qui s'approchait de moi, avec sur le visage un sourire indéfinissable, résumait en elle toute l'immense supériorité des *Maîtres de la Maison*. Dans mes rêves, j'avais été amené à me faire une image évanescence certes mais très approchée des dieux, et maintenant que l'un des Oligarques de l'équipage faisait son entrée dans ma vie éveillée, je ne pouvais plus concevoir mes paroles que comme un balbutiement enfantin.

Autour de moi, et partant au fond de moi-même, la réalité semblait moutonner, se distordre, jouer avec moi comme un enfant avec une balle qu'il jetterait avec le plus grand détachement contre une muraille élastique, fulgurante, cotonneuse. L'étrange bonheur (qui n'allait sans doute pas au-delà d'un certain bien-être) que j'avais ressenti lors de mon transfert jusqu'au vaisseau géant venait de faire place à une sensation de grand froid et à un sentiment poignant d'abandon. Je me moquais bien de cette frigide entité au masque de femme fatale qui me souriait à travers les attermoissements lumineux du vaisseau-fantôme : CELLE que je désirais retrouver à l'autre bout du rêve se nommait Formosa-Iryna. C'était une

femme de chair et de sang, d'une splendide imperfection et d'une toute-présence inoubliable. Seulement, voilà... Elle était morte !

Là était toute la différence.

La déesse se tint debout devant, à me toucher, les mains le long du corps, les cheveux bien peignés autour de son visage aux yeux d'obsidienne pourprée. Sa bouche, deux traits de marbre rose, demeurait entrouverte, mais je savais qu'elle ne proférerait pas le moindre son. Notre dialogue serait parfaitement mental. D'ailleurs comment aurait-il pu en être autrement ? Ces navigateurs aux mystérieux desseins avaient depuis longtemps domestiqué la langue de l'esprit. Et ils s'en servaient avec tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, depuis des centaines, peut-être des milliers d'années puisque le temps avait cessé de les préoccuper, qu'il coulait sur eux comme l'eau ruisselle sur les épaules de quelqu'un qui est en train de prendre une douche...

ELLE posa sa main droite sur mon épaule ; un geste qui ne contenait aucun message de familiarité : il ne véhiculait que de strictes consignes cérébrales. C'était un peu comme ces vieux postes de télévision avec leur prise de terre : grugé, je me sentais grugé, l'âme prête à la révolte : j'étais relié à cette femme d'un autre monde par un lien charnel mais purement utilitaire, et elle allait me faire connaître ses volontés : TU TE TROMPES / MON AMI / DU TOUT AU TOUT / ESSAIE / SI TU PEUX / DE TE DÉBARRASSER DE TES INHIBITIONS / DE TES ANGOISSES / ÉCOUTE MA VOIX QUI EST CELLE DE MILLIERS D'HOMMES ET DE FEMMES SOUCIEUX DE T'ADRESSER LEUR MESSAGE / OUI ÉCOUTE / CAR SUR CE NAVIRE LES LOIS DE L'UNIVERS ONT CONNU D'AUTRES / COMMENT APPELLERAI-TU CELA / BOULEVERSEMENTS / UNE ÉVOLUTION DIFFÉRENTE / AIDE-MOI / OUI AIDE-MOI À TROUVER LE CHEMIN DE TON ESPRIT / PUISQUE MAINTENANT / QUOI QUE TU PUISSES PENSER / NOS SORTS SONT LIES.

*

* *

Je ne pus résister longtemps à cet envahissement de mon esprit. D'ailleurs dès les premières sollicitations mentales, je fus pris d'une sorte

de malaise, une espèce d'affadissement de ma perception me laissa sans la moindre volonté : une larve que cette femme tenait entre ses doigts pâles. Les murs (mais pouvait-on définir ainsi les parois oscillantes, pulsantes de ma « cabine » ?) s'éloignaient parfois à une allure vertigineuse, cornant à mes oreilles une musique stridente et atonale puis, sans même que je fusse capable de prévoir cette métamorphose, se transformaient en une gigantesque muqueuse déglutissante qui m'enfermait dans son haleine corrosive. Je crois que je poussai des cris et que je versai des larmes, comme un enfant que des adultes bien intentionnés perdent dans un labyrinthe ineffable et cruel. Ignorant quelles épreuves ils lui font endurer...

Par exemple, lors de cette première confrontation avec LA FEMME (c'est ainsi que je la nommerai puisque les dieux et les déesses ne portent des noms que pour égarer les sens des humains et pour rejeter leur esprit dans les vagissements de la petite enfance !) oui, par exemple, pendant cette première prise de contact mental, j'eus la vision de vastes plaines glacées, balayées par des vents furieux puis de landes solaires, cuites et recuites dans les embrassements de grandes éruptions planétaires, ensuite de femmes jetées dans des orgasmes si furieux que je craignais de les voir se rompre et jouir jusque dans la mort, plus tard (ou dans un recoin parallèle du temps ?) d'un œuf de cristal formidable semblable à un fœtus hideux ; une sorte de résumé de la Création telle qu'elle pouvait se présenter aux yeux de la divinité consternée quand l'homme n'avait pas encore émergé des brumes ensommeillées des limbes. Oui, je vis toutes ces choses et m'y perdis, m'y égarai sans cesse, cherchant désespérément à interpréter le message que les *dieux* essayaient (??) d'instiller dans mon esprit...

LA FEMME JOUAIT AVEC MOI COMME LE CHAT AVEC LA SOURIS, COMME...

Mais je me rendais compte que ces comparaisons me venaient de ma vie antérieure, quand j'étais encore en train de débattre de choses futiles avec des gens sans importance.

LA FEMME.

LA FEMME NE JOUAIT PAS. ELLE ESSAYAIT SEULEMENT DE COMPRENDRE. COMME UNE ARCHÉOLOGUE CONSCIENCIEUSE ESSAIE DE COMPRENDRE LES US, LES MŒURS ET LES COUTUMES DE PEUPLADES PRIMITIVES AUSSI INCONGRUES QU'INQUIÉTANTES...

Je ne pouvais en faire abstraction : pour cette FEMME, cette DÉESSE venue de l'autre côté de l'Univers, je ne pouvais être qu'une créature expérimentale. Une sorte de barbare découvert après un naufrage sur une plage solaire. Ulysse recueilli par Nausicaa, mais une Nausicaa dénuée de la sentimentalité dont savent faire preuve devant un homme nu, couché tel un enfant dans le sable, les filles de roi qui s'ennuient... LA FEMME – CETTE DÉESSE – n'avait pour moi que des regards fonctionnels, des interrogations purement scientifiques.

À propos d'interrogations scientifiques : quand les extra-terrestres prendraient-ils contact avec mes semblables et me ramèneraient-ils parmi eux ? Je fus pris, tout au fond de ma pérégrination mentale, d'un doute affreux, d'une angoisse diffuse et tenace : et s'ILS m'emmenaient avec eux à travers le vide, dans leur formidable *Santa-Maria*, vers une destination inconnue, comme on emporte un spécimen de peu d'importance que l'on terminera d'étudier plus tard, bien plus tard, quand on en aurait le désir et puisqu'on disposait de tout le temps du monde, ce désir ne viendrait qu'à la fin d'une si longue attente qu'entre-temps, sans doute, je serais mort d'ennui.

NON – LA FEMME NE JOUAIT PAS. C'ÉTAIT PIRE : ELLE IGNORAIT LE SENS MÊME DU TERME : JEU. PENDANT LES LONGUES-TRES-LONGUES ANNÉES DE LEUR VOYAGE À TRAVERS L'UNIVERS ILS AVAIENT PERDU LA NOTION DU TEMPS ET PARTANT LA NOTION DU PASSE-TEMPS (AUTREMENT DIT DU JEU). ELLE ESSAYAIT SIMPLEMENT – CETTE FEMME ÉTRANGE HORS DU TEMPS – DE M'APPRIVOISER, DE PÉNÉTRER DANS LES PROFONDEURS DE MA PENSÉE PRIMITIVE... (« Peut-être, après tout, me pris-je à songer, dans les méandres de ma triste divagation, est-ELLE tout de même quelque chose comme une Nausicaa ! »)

*

* *

Quand il revint à lui, après cette étrange dérive dans un univers intermédiaire, il vit, penchée sur lui, cette femme étrangère. SES yeux brillaient avec, dans le fond des prunelles, une étincelle dont il ne pouvait s'expliquer la raison d'être. ELLE posa une main plutôt pesante sur son

épaule et lui parla en esprit, avec des images simples et directes. Et il crut comprendre que même les dieux et les déesses sont à même de connaître le désarroi.

*
* *

LE PONT DU VAISSEAU

Il donnait sur une incroyable perspective de poutrelles et d'entretoises – sur une voilure qui semblait contenir toute la substance du VOYAGE. De l'incommensurable VOYAGE qui avait amené en ces lieux perdus, déshérités, les dieux sans âme...

Il ressemblait à une esplanade sur laquelle une armée tout entière aurait pu parader – ou alors se battre contre une autre armée. Mais les dieux n'avaient plus, nulle part (semblait-il) d'adversaires qui leur pussent être affrontés... D'ailleurs ils ignoraient la guerre, pour l'avoir bannie de leurs préoccupations, comme ils ignoraient également la paix, n'ayant plus à se soucier de la guerre.

LE PONT DU VAISSEAU

faisait penser David à un fantastique promenoir. À un flanc de glacier illuminé par le soleil ou (c'était plus vraisemblable dans ce décor) par une lune maléfique...

LE VAISSEAU, tourné comme il l'était, se déroulant tel un somptueux ruban de Moebius dans sa lente et complexe trajectoire, donnait de la lune artificielle de Pluton une image tout à fait neuve.

David était pris de vertige, mais la présence de la jeune femme à ses côtés l'empêchait de donner libre cours à sa peur panique de TOMBER dans les crevasses de la nuit ; de filer telle une comète désemparée vers l'horizon étoilé.

Tous deux étaient revêtus de leur combinaison spatiale et ils marchaient sur la face extérieure du navire. Arpentaient, grâce à un dispositif compliqué, le pont le plus éloigné du centre géographique du vaisseau.

Pour David, la sensation était d'une telle nouveauté qu'il vécut tous ces moments-là en une sorte de transe ; comme s'il avait été détaché de toutes les choses cruelles du monde – ou alors à l'abri de toute surprise inquiétante entre les bras d'une déesse supérieurement compréhensive. Sa peur s'était évaporée comme une goutte de rosée quand le soleil se lève sur le désert, elle n'avait laissé aucune trace : il glissait sur une vaste surface plane qui réfléchissait le moutonnement lointain des constellations.

Parfois il tenait la main de cette femme avec laquelle il parcourait le pont du navire, non par amour ou pour tenter de la séduire mais parce qu'il lui fallait se convaincre de sa présence dans cet univers glacé où l'homme n'avait pas sa place.

Charon était tout proche. On aurait pu croire qu'en étendant la main on en pourrait toucher les superstructures. Tâter les creux et les bosses. À cette distance, le satellite de Pluton ressemblait plus que jamais à une épave oubliée dans le ciel noir, à la limite extrême de l'univers des hommes.

Ses rêves revinrent, un à un. Lui rappelant ses interrogations, ses terreurs quand il parcourait les couloirs de la base plutonienne, piégé à l'intérieur de sa propre solitude. Se demandant quelles présences cruelles le guettaient du dehors – du fond de la nuit, se préparant à le perdre, le broyer, le projeter en menus morceaux à travers les déserts flamboyants où les fleurs de la Galaxie, tombes d'énergie négative, ouvraient leur bouche noire et carnivore.

Il s'imagina un bref instant, pendant cette errance désabusée sur le pont le plus extérieur du vaisseau stellaire, que celle qui se tenait à son côté n'était pas cette déesse évasive dont il ne savait que penser ni que faire mais celle qu'il avait tant aimée et si joyeusement possédée : Formosa-Iryna.

Princesse morte d'une planète gelée.

À jamais détruite par une maladie brutale et incompréhensible. Hantant à tout jamais le désert de méthane.

Il posa sa main sur l'épaule de la femme, de la déesse qui lui servait d'Ariane dans les profondeurs de la nuit cosmique et quand il la vit se retourner, poser sur lui son regard, un regard trop lointain, il ressentit une douleur si vive que ses pensées se voilèrent, se défirent comme une trame

délicate que des doigts peu miséricordieux s'amuse à déchirer du bout des ongles.

Il essaya de s'amarrer à la pensée de la femme, mais elle ne le laissa pas pénétrer en elle. Comme si elle se défendait soudain d'une agression plus sexuelle que mentale. Comme si, par hasard et par extraordinaire, il s'était tout à coup risqué trop près d'elle...

La vie de l'Univers pulsait autour d'eux.

Une vie peu propice à la description mais certainement sensible à la perception presque subliminale de ces instants suspendus entre la réalité et le rêve.

La vie de l'Univers est comme celle d'une Bête étrange, formidable, qui étend ses ramifications, ses bras, ses tentacules, ses pseudopodes, ses antennes frémissantes à travers les régions les plus déshéritées, les plus désespérantes de la CRÉATION.

PEUX-TU COMPRENDRE CELA ? me demandait Osa.

(Que veux-tu que je comprenne ?)

CELA : L'UNIVERS-BÊTE QUI RAMPE À TRAVERS LA NUIT ?

(Je ne sais pas. Je suis moi-même pareil à une bête qui rampe dans les ténèbres et qui essaie de trouver un chemin vers la sortie, vers les fallacieuses promesses de l'aurore... J'essaie de TE comprendre... mais TU dois avouer que c'est difficile !)

Je me souviens d'avoir posé à cette femme une multitude de questions mentales ; par exemple : comment était-il possible que des créatures aussi évoluées perdent leur temps à sauver d'entre les griffes d'une mort cybernétique un pion sans importance : moi ?! Car, j'en étais persuadé : si j'étais vivant, si j'avais échappé aux assauts déterminés de l'androïde-tueur, c'était bien grâce à l'intermédiaire de la technologie du vaisseau.

Il me fut répondu.

Sans trop de ménagements.

Le hasard peut aussi être déterminant.

*NOUS étions en route vers (***) quand nous avons capté certains messages (***) Il nous semblait intéressant de faire une nouvelle expérience sur (***) Mais il est vrai aussi que nous nous dirigeons vers cette petite planète (PLUTON) dans un but bien déterminé. Oui, il y a des (***) d'années, nous avons installé dans la proximité de cette planète (Pluton), un (Shiakhbrajkhy), un œuf du savoir (puisque telle est la traduction...*

approximative du concept *Shiakbahrajky* !!!) et... nous nous étions rendu compte que les hommes (**** : c'est ainsi que vous vous nommez vous-même quand vous parlez-pensez...) avaient commencé de faire des projets ambitieux de conquête spatiale. Pour l'instant, ces projets n'étaient encore que des chimères plus ou moins scientifiques et leurs voyages ne les avaient conduits que dans la proche banlieue de leur planète d'origine, un monde d'une qualité peu commune, capable d'héberger une nombreuse descendance humaine mais qu'ils avaient irrémédiablement souillé après seulement quelques misérables décennies de culture scientifique. Nous n'avons pas coutume de nous ingérer dans le déroulement des histoires planétaires. Une civilisation dure des milliers, voire des millions d'années, d'autres ont à peine le temps d'éclorre de la barbarie que déjà elles sont menacées de disparaître. Dans la trame universelle, telle ou telle réalité n'a pas d'importance. Ne compte pas.

Nous avons constaté que cette civilisation terrienne, bien uniformisée dans son irrespect et son irresponsabilité s'approchait de sa fin, et cela à pas de géant. Il nous aurait suffi de tourner la tête d'un autre côté et de laisser faire le temps... mais... il y avait, à la frontière du système solaire, cet étrange artefact (étrange pour vous qui le teniez pour un planétoïde sans importance !), oui cet artefact qui abritait en son centre un œuf prodigieux. Sa découverte risquait de nous mettre dans une situation critique. Elle vous ouvrirait la porte des étoiles, aplanirait pour vous les chemins de l'Univers. En un mot comme en cent, votre petite civilisation mesquine aurait risqué d'infecter grandement d'autres secteurs habités de la Galaxie.

Quand nous sommes arrivés à proximité du système solaire, nous avons dû admettre que nous vous avions sous-estimés : la peur avait donné des ailes à votre imagination scientifique. Vous aviez atteint le bord de votre territoire stellaire avant que le délai que nous avions cru nécessaire à une telle expédition fût écoulé. Mais nous avions sur vous l'avantage de la connaissance : il vous faudrait encore bien des mois avant de percer le secret du Serpent.

Nous avons encore commis une erreur, car nous avons compté sans le hasard qui est la providence des peuples primitifs et surtout, nous ignorions que la mort de ta... compagne te pousserait à des actions aussi illogiques. C'est ta solitude qui t'a amené à t'interroger sur Charon. Sur sa composition, sa nature réelle...

Aussi avons-nous pris la décision de détruire l'œuf.

Car il nous est impossible de courir le risque de vous laisser approcher les mystères qui se trament à l'intérieur de Charon. On n'offre pas la puissance à des fous, à des inconscients. Et surtout pas une puissance comme celle que recèle le satellite de Pluton.

(Je captais les paroles/pensées de la femme, mais elles ne me touchaient guère. J'avais l'impression qu'elle les adressait à un autre que moi ; à un de ces technocrates peut-être, qui avaient fait de la Terre une immense décharge publique, ou à un de ces politiciens corrompus que la soif du pouvoir anesthésiait au point qu'il n'était plus en mesure de reconnaître les symptômes de la maladie incurable qui épuisait le monde. Car, en fait, j'étais entièrement de son avis, même si je me trouvais embarqué sur le même radeau de la Méduse que mes semblables. J'étais indifférent parce que dans cette atmosphère étrange et en l'absence (définitive) du seul être qui avait compté pour moi, je n'avais plus aucune raison valable de m'interroger sur le destin de la planète Terre ni sur le devenir de la Création. Tous les soleils pouvaient bien s'éteindre, les galaxies se rouler en une formidable boule d'énergie : je ne me sentais plus concerné. Je l'avais compris lorsque, me promenant avec cette femme sur le pont extérieur du navire, j'avais été confronté à cette nuit d'ébène, ouverte comme une bouche avide dans les profondeurs immuables. Mon naufrage était consommé.)

Puis je me rendis compte que cette femme, tranquillement, me faisait un aveu terrible : les dieux qui naviguaient ainsi à travers les océans des ténèbres avaient décidé qu'aucune chance ne serait donnée à l'humanité. Ils avaient jugé, condamné, sans appel. Ils nous laissaient nous débrouiller tout seuls, comme des grands, dans le tunnel de notre infamie.

Et je me dis que ces dieux étaient aussi mesquins que les hommes.

Et bien dignes de les avoir créés !

CHAPITRE VII

CE QUE COUVE LE SERPENT

Maintenant j'étais assis en face des *Maîtres de la Maison* : tout un aréopage d'extra-terrestres qui me contemplaient gravement, comme s'ils avaient attendu de moi des révélations surprenantes. Je me sentais assez mal dans ma peau, un peu comparable à un prévenu qui attend de passer en jugement mais qui ne sait pas exactement de quoi on le soupçonne. J'avais envie de dire à ces hommes et à ces femmes aux masques soucieux et impénétrables : « À quoi rime cette comédie ? Pourquoi me retenir ici, alors que je ne suis qu'un misérable cobaye, un pion sur l'échiquier ! Un zéro ! Ne vaudrait-il pas mieux que je retourne d'où je viens ? Dans quelques jours seulement, mes pareils viendront me récupérer. La relève prendra ma place dans la maison plutonienne. Les choses suivront leur cours. On me prescrira de longues vacances. Je toucherai une belle indemnité. Je ferai mon trou dans la boue de la Terre et j'attendrai que les montagnes viennent à la mer, tel que le prédisent les Écritures. » Mais certainement valait-il mieux se taire et attendre que les *Maîtres de la Maison* se décident à me faire connaître leurs intentions. Je me disais aussi qu'ILS ne pouvaient nourrir à mon encontre de mauvais desseins puisqu'ils avaient pris la peine de foudroyer à distance le simulacre humain qui était chargé de me réduire en poussière.

J'essayai de capter le regard de la déesse qui m'avait servi de guide à travers les mystères du vaisseau, qui m'avait fait découvrir les étranges labyrinthes du fantastique voilier de l'infini ancré dans le ciel platonien. Mais elle avait baissé les paupières, et de ses yeux aux reflets d'obsidienne et de pourpre, il ne restait rien, si ce n'était deux encoches qui ne laissaient filtrer qu'une mince lisière de feu glacé.

Cette scène extravagante, dans un des hauts lieux du navire, m'en rappela une autre, un peu semblable, là-bas, sur Terre, quand j'avais été présenté par le Conseil au Docteur Schwan, à Osa, mon unique amour... La tête me tourna, et pour un peu j'aurais fondu en larmes. Pourtant je me repris et me préparai à une sorte d'interrogatoire... ou alors d'examen de passage. Je vis un des Maîtres se lever, exactement comme un président-directeur général de je ne sais quel putain de bordel de consortium terrien, et tourner vers moi son noble visage de patriarche stellaire.

Ses paroles-pensées me trouvèrent prêt à les recevoir, concentré sur les prémices du dialogue. Je me rendis compte que le silence qui régnait dans la salle était poignant, presque douloureux.

« Nous sommes heureux de vous voir en vie... et en bonne santé. Pour des raisons qui nous échappent, vos semblables ont essayé de vous supprimer. Pour des raisons qui peut-être VOUS échappent, nous sommes intervenus pour vous tirer d'affaire. Bientôt vous comprendrez mieux. Pour l'instant, il importe que vous fassiez un effort. Ce navire sur lequel vous trouvez est une unité de notre flotte scientifique. Il ne s'agit nullement d'un vaisseau armé en guerre. En fait, toute notre civilisation est fondée sur des principes qui excluent formellement tout recours à un conflit armé. De même que nous avons pour règle de comportement de ne jamais nous immiscer dans l'évolution historique des races que nous sommes amenés à étudier.

« Cependant, et comme vous le savez déjà, certaines péripéties dans le cours de l'Histoire peuvent nous amener à réviser notre jugement, à adapter notre comportement à celui de certaines... ethnies particulièrement agressives. Vous ne pouvez pas nier que vos semblables sont des créatures réellement agressives...

« Vous avez été amené à vous interroger sur cet artefact, sur son origine, son utilité, son utilisation et, surtout, sa finalité. Sur cet artefact que vous avez nommé Charon. Entre-temps vous avez appris par notre sœur qu'il s'agissait d'un œuf du savoir. D'un objet défiant toute description mais qui, entre des mains malhabiles et sous le contrôle d'esprits... mesquins, est à même de libérer une puissance redoutable.

« Pour nous, cet artefact ne présente plus aucun intérêt, et c'est bien volontiers que nous vous l'aurions légué... mais l'excès même de votre corruption morale nous empêche de songer à une telle éventualité. Il faut que vous compreniez cela. Nous n'éprouvons ni haine ni rancœur mais nous

en savons assez sur vous et sur votre insatiable soif de conquête, votre besoin de destruction et votre tendance à l'absurde, pour ne pas commettre l'erreur, certainement fatale pour des milliards et des milliards de créatures intelligentes, de mettre à votre portée une force comme celle que couve le serpent. »

Je me sentais las, écoeuré. Pourquoi tenait-il à se justifier ? S'il avait envie de laisser crever le monde, pourquoi ne le laissait pas crever tout simplement, sans fleurs ni couronnes et sans condoléances ? Oui, pourquoi ? Je sentis sur moi le regard de la femme et tournai la tête vers elle, lentement, pour bien lui montrer que ce n'était pas par hasard... Elle me fixait de ses yeux luisants, soudain remplis d'étincelles. Mais ses pensées me demeuraient closes. Elle se contentait de me regarder, comme si elle me soupesait, me jugeait. J'avais envie de hurler, de me lever, de fuir ce tribunal qui n'osait pas dire son nom, cet hémicycle d'étrangers qui avait condamné la Terre à la mort lente. Car j'en étais certain, à présent : même avec la *mendionite*, nous n'irions jamais plus loin que les frontières du système solaire. Je lançai un défi à mon « interlocuteur » :

« Je sais que nous sommes des condamnés à mort ; et je n'avais pas besoin de vous, ni de votre philosophie pour le comprendre ! Mais puisque vous êtes si forts, si sûrs de votre bon droit, permettez-moi au moins, comme à un animal indigne, de venir flairer les talons de votre gloire ! »

Pendant que mes paroles/pensées fondaient ainsi sur le dieu qui s'exprimait au nom des autres dieux et déesses, je continuai de fixer mon regard sur celle qui, dans les premières heures de mon séjour dans les entrailles du grand voilier, m'avait tenu lieu de guide et de confidente. Ses yeux étaient de patients réceptacles : maintenant, j'en étais sûr, elle se contentait de me plaindre (si tant est qu'elle fût à ce moment-là capable de plaindre un simple mortel qui tournait en rond dans le labyrinthe de ses angoisses et de ses contradictions !)

« Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas... Je voudrais... »

Je compris que mon offensive mentale, pour maladroite qu'elle pût paraître, avait jeté l'aréopage tout entier dans un trouble certain.

« JE VEUX DIRE QUE L'ON ACCORDE TOUJOURS À UN CONDAMNÉ À MORT UNE DERNIÈRE FAVEUR. JE NE SAIS PAS SI VOUS ME SUIVEZ DANS MES PENSÉES... ME SUIVEZ-VOUS ? »

Le dieu qui menait les débats me fit comprendre, non sans une certaine irritation (mais peut-on parler d'irritation dès lors que l'on fait allusion aux dieux ?) qu'il était bien sûr prêt à m'accorder n'importe quoi, même l'impossible, puisque même l'impossible était du domaine de leurs possibilités !

« C'est bien !

« Oui, c'est réellement TRÈS BIEN

« car je suis dans un grand désarroi. Chassé de tous côtés, mon seul souci est devenu celui de comprendre... de saisir la moindre bribe, la plus infime miette de la GRANDE VÉRITÉ... »

Je ne pus m'empêcher de hurler
à pleine voix, oubliant pour un
moment la discipline de la parole/pensée
oubliant qui j'étais et surtout où j'étais :

JE DÉSIRES / JE VEUX / J'EXIGE D'ÊTRE MENÉ AU CŒUR DU
MYSTÈRE / AU CŒUR DE LA PONTE DU SERPENT / POUR
COMPRENDRE VOTRE RAISONNEMENT / JUSQU'ICI VOUS
M'AVEZ TENU POUR UN GORILLE / POUR UN ANIMAL
D'EXPÉRIMENTATION / MAIS À PRÉSENT JE VOUS SOMME DE

Une voix féminine, et je savais la reconnaître, à présent, entre des milliers, me dit posément :

« Nous ne saurions te refuser cela ! »

Alors, dans la touffeur de cette serre de pensées, je perdis connaissance !

*

* *

Je revins à moi dans une pièce du vaisseau que je ne connaissais pas, mais qui devait être une sorte d'infirmerie. Une douce vibration semblait pénétrer jusque dans les recoins les plus intimes de mon corps, gagnant la moindre de mes cellules nerveuses. Je me sentais entièrement remis à neuf comme si, durant mon évanouissement (mon sommeil ?), mon corps avait été complètement régénéré.

Je regardai autour de moi et me dis : « David, mon vieux, pourquoi ne pas te laisser aller ; pourquoi ne pas profiter du temps qui passe ? » Et je

constatai bientôt que les murs de ma chambre étaient recouverts d'une sorte d'épaisse fourrure blanche qui vibrait elle aussi, telle une créature vivante. Les frémissements qui agitaient les parois étaient lentes, circonspectes, hypnotiques presque... J'étais moi-même couché dans une alcôve Manche, caressante, dont les oscillations internes et subtilement dosées me remplissaient de cette allégresse dont je viens de parler, une allégresse qui laissait loin derrière elle les grossiers plaisirs de la Terre. Hormis cette blancheur palpitante, la chambre semblait entièrement vide. Pas de table de nuit branlante avec des instruments barbares, d'une efficacité approximative, pas de chaise, pas de lavabo, rien. Si ce n'est cette blancheur endormeuse et revigorante à la fois.

« Formidable, me dis-je, je vis dans un rêve. Quand quelque chose me trouble ou m'irrite, je fais comme Alice : je m'évanouis et je change de plan. Comme dans un film : séquence suivante, fondu lent. Et on enchaîne. Je passe à autre chose. Et autre chose c'est tout simplement ces longues caresses blanches. Oui, formidable ! Pourquoi t'en faire ? Pourquoi te torturer quand tu es si bien, acagnardé dans cette blancheur qui ressemble aux limbes ? Hein ? Pourquoi, David, mon vieux ! La porte ne risque pas de s'ouvrir pour laisser entrer un androïde armé jusqu'aux dents, spécialement chargé de... t'effacer ! Tout est bien ! »

Les vibrations revivifiantes qui me parcouraient décreurent soudain, et je fus comme pris de panique. « Non, non ; je ne veux pas que ça se termine comme ça ! J'étais si bien, si merveilleusement bien... »

Y avait-il à portée de ma main quelque chose comme un bouton d'appel qui ferait accourir l'infirmière de service ? Non, il n'existait rien de semblable dans la pièce blanche et pulsatile.

Puis une partie de la fourrure blanche disparut, pivotant vers un espace bleuté. Cela ne dura que le temps d'un battement de cœur, et je constatai que je n'étais plus seul. Ce n'était pas une infirmière qui se tenait devant moi mais ma déesse particulière. Mon *cicerone* et mon *mentor*.

« Je vois que tu es réveillé. Ta réaction, tout à l'heure, a surpris quelques-uns d'entre nous... Ils ont cru que tu étais mort sous le coup d'une émotion trop violente. »

« Heureusement, ajouta-t-Elle, après une brève hésitation, il n'en était rien. »

Ses yeux étaient posés sur moi, aussi froids que la glace de méthane qui recouvrait le désert plutonien. Mais qu'attendais-je donc de cette femme ? Qu'elle se découvrit une passion pour moi et qu'elle se jetât dans mes bras pour connaître l'étreinte ahanante d'un primitif ? Pour sentir gicler en elle le foutre d'une race en perdition ? Non, je ne pouvais décemment y croire ! M'imaginer qu'une femme de cette intelligence, de cette... classe pût concevoir des pensées aussi basses... aussi primaires !

Pourtant, terré dans mon alcôve, nu comme un ver, j'essayai de me la dépeindre, débarrassée de ses vêtements fonctionnels, dans la blancheur mouvante, debout dans la masse neigeuse de cette fourrure vivace. Les bras en croix, haletante, ouverte. Odorante. J'eus un début d'érection, vite tempérée par les *pensées/paroles* froides et utilitaires de mon interlocutrice privilégiée :

« Tu pourras nous accompagner... Nous avons failli partir sans toi. Nous allons pénétrer à l'intérieur de Charon. Pour procéder à l'AVORTEMENT. » « L'Avortement ? »

« La destruction de l'Œuf du Savoir... »

« Vous allez faire sauter Charon ? »

« Mais NON ! Bien sûr... Nous allons simplement annihiler le *Shiakbahrajky* ! Tu assisteras à cette opération puisque tu en as exprimé le souhait. Tu verras tout de tes propres yeux... »

Je n'étais plus très certain de vouloir accompagner l'expédition ovocide dans les entrailles de l'artefact Charon. J'aurais préféré ne rien savoir du tout ; me laisser emporter par les flots de l'ignorance.

ELLE vint plus près de moi et me contempla gravement.

Sa main fine et blanche, comme exsangue, alla se poser sur ma poitrine et demeura là, comme pour enregistrer les battements de mon cœur.

À nouveau, elle m'apparut dans le trouble enlacement de la fourrure blanche, à la fois toute proche et hors d'atteinte. Mais quand je pensai à son corps, ce fut l'intimité d'Osa que je retrouvai. Les minuscules flagelles de neige tiède recouvraient fort heureusement mon bas-ventre, en cachant le désordre. Je gardai les yeux fermés. La main était toujours là, sur ma poitrine ; et je la sentais me brûler, en dépit de sa froideur. Je ne savais au juste ce que je souhaitais, ce que j'attendais inconsciemment de cette femme d'un autre monde ; je savais seulement que mon corps était tendu à se rompre.

Oui, vraiment, à se rompre. Il ne s'agissait pas seulement d'un cliché commode mais bien d'une douloureuse réalité. Mon érection me remplissait d'une confusion telle que j'avais l'impression qu'elle était discernable en dépit de l'écran de fourrure blanche qui la masquait pudiquement. Les yeux de la déesse, de surcroît, me perçaient, me faisant croire, un instant, qu'Elle tentait de me fasciner, afin de briser le barrage mental qui dissimulait mes pensées confuses et erratiques.

Il n'en fut rien... Sans doute essayait-elle seulement d'analyser mes réactions, de comprendre les illogismes de mon comportement.

Je fis un effort de concentration :

« Quand partons-nous ? »

« Dans une... heure. (Elle faisait évidemment appel à des concepts humains, récupérés dans nos *conversations*, quand mon esprit s'ouvrait à son esprit.) Oui, dans une heure. »

Sa main était là, parfaitement immobile.

« J'aimerais te comprendre. J'aimerais vraiment te comprendre, mais nous sommes issus de civilisations tellement dissemblables que nous ne ferons jamais que nous croiser. »

« Pourquoi te retiens-TU de briser MES barrières mentales ? Pourquoi ? »

Car j'avais réellement envie qu'elle bouscule mes faibles défenses et s'empare de moi ! Qu'elle découvre quels ravages elle occasionnait dans mon subconscient !

J'étais un pauvre naïf.

Elle se pencha sur moi :

« Tu ne peux pas comprendre. D'ailleurs il va falloir que tu te prépares... moralement à cette expédition à l'intérieur de l'artefact Charon. Nous n'avons plus de temps à perdre. »

Cette dernière affirmation négative dans la bouche/pensée d'une déesse me semblait pour le moins paradoxale !

Dès qu'elle eut retiré sa main de ma poitrine, je me sentis orphelin.

*

* *

DANS L'OVODUCTE !

Nous descendions – en planant – dans un immense entonnoir flamboyant.

En réalité il s'agissait d'une déformation de la perspective, due à la formidable architecture souterraine de Charon.

Nous étions vêtus de combinaisons étonnantes, davantage des enveloppes gazeuses et pourtant hermétiques que des scaphandres vous empotant au point de vous paralyser aux trois quarts. Ces combinaisons, d'une légèreté de plume, s'adaptaient si parfaitement à la morphologie de ceux qui les avaient endossées qu'on en oubliait parfois la présence et qu'on se surprenait à un mouvement d'effroi, inquiet soudain d'une possible asphyxie.

« On » est, bien sûr, une façon de parler, car j'étais certainement le seul à éprouver de l'inquiétude pendant que nous descendions vers les entrailles de la petite planète artificielle. Ceux qui voyageaient avec moi dans le puits aux parois fuyantes ne ressentaient pas la moindre crainte. Leurs pensées, quand elles frôlaient les miennes, étaient paisibles, lointaines – comme assoupies.

Je finis par me convaincre que j'étais aussi à l'aise dans les lentes turbulences atmosphériques de *l'ovoducte* qu'un oiseau en train de descendre le long d'une falaise. Les parois défilaient régulièrement dans une sorte de brume laiteuse et, à condition de ne regarder ni vers le haut (ténèbres entassées qui ressemblaient aux flots d'encre lâchés par un gigantesque octopus), ni vers le bas (océan tumultueux de formes mouvantes, indiscernables), on pouvait se laisser porter sans arrière-pensée par les courants tièdes qui frémissaient autour de nous et dont nous sentions sur nos visages l'haleine vaguement parfumée. Dans *l'ovoducte*, en effet, il régnait une température douce, comme dans une couveuse, et l'atmosphère était respirable.

Elle m'avait expliqué que nous ne risquions pas de nous écraser au fond du puits à cause des stabilisateurs fixés à nos combinaisons. Évidemment, il suffisait d'en neutraliser les effets sustentateurs pour que nous allions nous fracasser dans les profondeurs de *l'ovoducte*. Comme une pierre...

Il nous fallut longtemps pour pénétrer jusque dans les parages de l'œuf. Je me souvins, tandis que nous descendions ainsi vers les abysses prodigieux de Charon, d'un vieux roman d'aventures français. Il racontait avec un mélange d'emphase et de naïveté l'expédition d'un groupe

d'hommes vers le centre de la Terre. Ces voyageurs intrépides gagnaient le noyau du monde à pied, par des chemins spéléologiques, de caverne en caverne, de lac souterrain en cheminée traîtresse... Jusqu'au moment où ils découvraient une nouvelle création, un univers mythique... Nous nous déplaçons évidemment plus vite que les hardis excursionnistes troglodytes mais, selon mes calculs, il nous faudrait encore bien de la patience pour toucher au but de notre pérégrination verticale. Il était impossible de parcourir le rayon de l'artefact Charon (quelque 400 km !) en quelques brasses de vol plané.

Atteindre le noyau mystérieux. Le nucléus. L'œuf. Le *Shiakbahrajky* que les dieux et les déesses, les *Maîtres de la Maison*, allaient briser comme un rêve...

Je perdis rapidement la notion du temps. Me lassant de réfléchir à ces cruelles contradictions. Préférant me laisser porter par les ailes soyeuses du vent vertical.

Elle, comme si elle était bien décidée à me tenir compagnie, tombait de conserve avec moi, me frôlant parfois, me touchant du bout de ses doigts si minces, si blancs, qui se dissimulaient à présent dans un gantelet plus pâle encore.

Parfois, ne pouvant contrôler ma curiosité, je portais mes regards vers le bas, et l'angoisse criait en moi comme une crécelle ou comme un oiseau de proie dérangé. Alors elle se laissait tomber de quelques mètres et passait au-dessous de moi, telle une plume géante, portée par des vents impétueux. Elle se couchait sur le dos, les bras en croix, comme si, soudain – et sur le tard – elle s'offrait à moi ; mais je savais que son geste était seulement protecteur, et rien que cela. Nos pensées alors se confondaient, et une émotion très vive – quasi douloureuse – me traversait le cœur.

À un moment donné, nous fîmes étape sur une grande saillie de cristal ; on aurait pu croire que c'était un gigantesque couteau triangulaire planté dans la paroi du gouffre. Nous demeurâmes ainsi, tous les six, les yeux fixés dans le vague, reprenant des forces, car, bizarrement, cette chute ralentie dans le puits cotonneux nous avait fatigués. Oui, les dieux semblaient à bout de souffle. Je compris que cet épuisement passager était dû à la période d'accoutumance, et que nos organismes, ceux des hommes mais également ceux des dieux, ne pouvaient s'y dérober sous peine de mort. C'était l'inverse d'une remontée à la surface de la mer après une longue plongée en

eau profonde. Il fallait accoutumer (ou réaccoutumer) ses poumons à une « atmosphère » différente.

Je frémis de peur sur le poignard de cristal.

Car en cet endroit je ne pouvais me soustraire à la fascination de l'abîme. Inéluctablement le regard que je tentais de fixer sur la paroi du puits se tournait soit vers le haut soit – ce qui était pis ! – vers le bas : j'avais l'impression d'être couché dans le vide, seulement préservé d'une chute mortelle par un équilibre inexplicable qui pouvait se rompre à tout instant.

Un des membres de l'expédition fit le tour de la saillie de verre et distribua des gélules qui ressemblaient à des larmes solidifiées.

« Avale vite, dit ma compagne, car il faut que nous nous remettions en route... Dès que tu auras pris cette... gélule (Elle avait dû pêcher cette image dans mon esprit en déroute !), tout ira bien. Tu pourras respirer librement et adapter ton organisme aux dernières fatigues du chemin. »

Je lui obéis, et Elle posa sa main sur mon visage, dans la visière du casque et, instinctivement, mes lèvres vinrent effleurer le gantelet qui dissimulait les doigts si minces, si pâles.

Dès que j'eus avalé la gélule translucide, je fus pris d'un léger spasme, mais il ne dura que le temps de déglutir deux ou trois fois : ensuite une sensation de bien-être balaya résolument toutes mes angoisses et mes appréhensions.

Le voyage vertical reprit et se termina sur un vaste promontoire de métal qui donnait sur une suite impressionnante de dunes de verre coloré sur lesquelles semblaient resplendir les feux d'un soleil intérieur.

(Je constatai que ces dunes de verre coloré constituaient en réalité une partie du revêtement extérieur de l'œuf fabuleux qui occupait le nucléus de Charon. J'appris aussi par mon voisin, un homme aux cheveux si clairs que je le tenais pour un albinos, que plusieurs couches concentriques protégeaient le *Shiakhbahrajky*. Ce qui expliquait que le chemin de l'*ovoducte* n'était long que de 300 km environ. Le noyau de l'artefact occupant un espace des plus considérables. En effet !)

L'œuf lui-même se trouvait donc plus bas. On ne pouvait l'atteindre. Il s'était refermé dans sa coquille, sur lui-même. Construisant autour de lui des couches superposées de ce que j'avais tenu pour du verre coloré ou un vulgaire composé de silice. « Il n'en est rien ! C'est l'exsudat de l'œuf : une

sorte de bave qui finit par se refermer autour du nucléus, un peu comme la nacre se referme autour d'un grain de sable pour former une perle. »

« Ce qui signifie que je ne verrai jamais l'œuf du savoir. J'en resterai éloigné d'une centaine de kilomètres... »

« Certainement. Tu ne pourras t'en approcher davantage, mais à présent que tu te trouves au cœur de l'artefact, nous allons pouvoir visualiser pour toi le *Shiakbahrajky* ! Ne sois pas impatient. Tu ne t'éloigneras pas de cet endroit, mais tu auras l'impression de descendre jusqu'au sein de l'œuf du savoir. Cela sera pour toi une expérience redoutable... »

Je planais au-dessus des dunes colorées, essayant de plonger mon regard dans cette pénombre verte, rouge, bleue.

Tour à tour, j'avais l'impression de survoler une formidable émeraude, un colossal rubis, un saphir cyclopéen. Parfois, quand je me laissais descendre au point de frôler le sommet d'une de ces montagnes de verre, je croyais sentir onduler le sol sous mes pieds. Comme si l'arête vibrante de la dune vitrifiée me transmettait les balbutiements d'une vaste bouche enkystée dans les profondeurs gemmées.

Une fois que je m'arrêtai sur le sommet d'une émeraude, je me demandai combien de temps s'était réellement écoulé depuis que nous avions quitté la surface de Charon. Cette longue plaine artificielle, si bien camouflée, dont la courbure très accentuée par la proximité hallucinante de l'horizon donnait avec un réalisme vertigineux sur le vaste panorama de la nuit cosmique.

Je me rappelai très précisément, debout sur l'arête de la dune smaragdine, l'intense brûlure du froid : j'avais cru que ma combinaison blanche avait perdu soudain de son imperméabilité et que le gel du dehors coulait déjà dans mes veines et dans mes artères ! La révélation de cette noirceur recourbée de l'infini étoilé, telle la lame d'un poignard d'obsidienne plongeant dans les entrailles des ténèbres, était une blessure béante dans ma mémoire.

Un peu plus tard, encore ébranlé par toutes ces découvertes, je rejoignis les autres membres de l'expédition sur le promontoire de métal. Elle se rapprocha de moi, me posa doucement la main sur l'épaule :

« Nous allons procéder maintenant à la destruction de l'œuf du savoir. Mais auparavant, nous allons tenir nos promesses... »

Je vis les dieux s'éloigner de l'endroit où je me trouvais, plonger vers la crête d'un immense saphir, puis mon esprit fut envahi par un flamboiement intense. Je me préparai à subir à nouveau la brûlure du froid ou le bouillonnement insoutenable d'une lave magmatique, une violente sensation d'écrasement qui happerait mon cerveau, tout mon système nerveux, entre les mâchoires d'un invisible étau !

Au lieu de cela, je fus confronté à une grande tempête intérieure, comme si un blizzard s'était mis à souffler à l'intérieur de ma tête. Une fantastique floconnade blanche grésillait et virevoltait dans mon esprit – mais ainsi que cela se produit souvent dans les rêves, mon organisme demeurait étranger à cet ouragan de blancheur. Je n'éprouvais aucune gêne due à la chaleur ou au froid ; ma souffrance était toute psychologique...

Je crus que je descendais dans un autre entonnoir, un *ovoducte* plus étroit que le premier, entièrement taillé dans le verre multicolore par un acide puissant auquel rien ne semblait devoir résister, pas même le diamant le plus pur...

Je glissais de plus en plus vite vers le fond du puits gemmé.

Jusqu'au moment où, pris dans une turbulence livide, je débouchai dans le Tabernacle.

J'étais conscient à présent de me déplacer au mépris de toutes les lois physiques à l'intérieur d'un étrange jeu de construction, dans une succession de boîtes contenues dans d'autres boîtes.

Et à présent, j'étais dans le Tabernacle du *Shiakhbahrakhy* !

L'œuf du savoir. Qui n'en avait ni la forme ni la structure.

On aurait dit, plutôt, une pesante et formidable masse de protoplasme, une gigantesque charge d'énergie.

Les lentes pulsations qui l'agitaient me laissèrent croire, un instant, qu'il s'agissait d'une créature vivante, enclose dans une prison hermétique, millénaire.

Et le temps d'une courte panique mentale, je fus assailli par des pensées confuses et coupables :

« N'allez-vous pas tuer une créature vivante... un être doué d'intelligence ? Votre captif, votre esclave depuis des milliers d'années ? »

« Détrompe-toi. (La voix dans ma tête était à la fois lointaine et toute proche.) Il ne s'agit que d'une centrale d'énergie. D'une entité puissante, d'un réceptacle de forces tenues en équilibre par une science extrêmement

sophistiquée... Mais il ne saurait être question de violence et encore moins de... meurtre concerté... Ai-je bien interprété tes pensées ? »

Je découvris ensuite, à l'intérieur de la masse protoplasmique, toute une galaxie de points lumineux qui se formaient et se déformaient en constellations inconnues, se défaisaient pour se reconstruire, se restructurer de plus belle, véritable kaléidoscope dont la signification m'échappait.

UN CADEAU QUE LES DIEUX REFUSAIENT AUX HOMMES.

Je fus saisi de colère et rêvai, fugacement d'ailleurs, d'être le Prométhée qui arracherait aux démiurges de la Galaxie l'étincelle divine.

Je pénétrai à l'intérieur de la masse pulsatile et fus comme englobé dans la substance même de l'œuf. J'avais l'impression que tous mes vêtements avaient été dissous et que mon corps entièrement nu dérivait à présent dans une matière assez comparable à du blanc d'œuf. Je nageais à travers un océan visqueux, en longues brasses tranquilles, gagné par la majestueuse solitude des lieux. Il aurait été infiniment souhaitable, constatai-je durant cette progression amniotique, ambiguë, que cette masse se refermât sur moi, me retenant prisonnier, faisant de moi un insecte dans l'ambre, éternellement vivant, méditant et rêvant à tout jamais dans les profondeurs de cette marée translucide qui semblait n'avoir ni commencement ni conclusion.

Puis l'illusion s'estompa graduellement et je fus emporté vers les hauteurs de cet étrange univers liquide, de plus en plus vite, jusqu'au moment où je fus de retour dans les domaines de verre multicolore. Je repris connaissance et vis que les autres membres de l'expédition s'appêtaient à passer à l'action. Ils préparaient de minces quenouilles de métal qui, je le savais, allaient pénétrer jusque dans le cœur de l'œuf du savoir et opérer la subtile transmutation. Dans quelques heures, il ne resterait rien du *Shiakhbahrajky* qu'une écorce de verre froid. Les battements fabuleux du noyau souterrain se seraient arrêtés pour toujours. Charon, alors, ne serait plus qu'un petit satellite insignifiant tournant autour d'une planète morte. Et avec Charon et son secret mourraient, peut-être, quelques milliards d'êtres humains.

De la passerelle de métal, j'assistai aux préparatifs de l'avortement.

J'avais de la peine à respirer, comme si l'atmosphère s'était peu à peu raréfiée dans les profondeurs de l'artefact. Mais je savais qu'il n'en était rien. C'étaient l'angoisse et la crainte de l'avenir qui me serraient ainsi la

gorge, pendant que les dieux impitoyables s'affairaient au-dessus des dunes de verre multicolore.

« C'est cruel, je le sais, déclara-t-elle, et ses pensées étaient remplies d'amertume presque autant que les miennes, mais si nous vous donnions une chance, qu'en feriez-vous ? En donneriez-vous une, à votre tour, à d'autres peuples de l'Univers, moins puissants, moins guerriers que vous ? D'ailleurs, il vous reste un espoir. Celui de vous... »

Mais je lui fermai mon esprit. Ce qu'elle avait à m'apprendre m'importait peu : je voyais les autres armer leurs engins destructeurs et les introduire les uns après les autres dans les creux pénombreux des dunes vitrifiées. Quand toutes les charges eurent été placées, les dieux revinrent sur la passerelle de métal. Ils évitèrent de me regarder en face, et quelques minutes plus tard, nous reprîmes le chemin de la surface. Nos combinaisons nous portaient comme si nous avions réellement eu des ailes, et pendant quelque temps cette sensation fut à ce point exaltante que j'en oubliai les quenouilles de mort qui glissaient inéluctablement vers le cœur de l'artefact.

Plus tard, tandis que nous nous rapprochions de la grande fenêtre circulaire ouverte sur la nuit cosmique, je sentis des larmes couler sur mes joues, des larmes tièdes et douloureuses, qui devaient être amères comme du fiel, mais je ne fis rien pour les retenir. J'avais conscience d'appartenir à une race maudite, abandonnée de tous, et je me souvins des paroles des Écritures : « Car je suis un Dieu jaloux. »

Les dieux devaient passer leur temps, qui était long et plein de grisaille, dans la crainte des hommes. Ou des créatures semblables aux hommes. Peut-être fallait-il ajouter : « Car je suis un Dieu jaloux et mesquin, et je vous ai faits à Mon Image ! »

J'appréhendais de retrouver la surface désolée de l'artefact, le ciel sans limites, la navette posée dans le paysage mort et, suspendu dans l'espace indifférent, la monumentale silhouette du vaisseau.

Une grande tristesse m'habitait, qui me rendait aveugle et sourd à tout ce qui n'était pas le proche passé, à tout ce qui ne portait pas l'empreinte d'Osa. Pourquoi notre vie commune avait-elle été si brève, et pourquoi les dieux ne l'avaient-ils pas sauvée, ou plus précisément : pourquoi ces mêmes dieux m'avaient-ils épargné, moi ?

Étaient-ils cruels ou tout simplement indifférents ?

Stupides à force d'intelligence et de savoir ?

Je sentais à côté de moi la présence de la déesse qui avait daigné se pencher sur mon sort, mais le contact mental était rompu, et je ne fis aucun effort pour tenter de rétablir la communication.

Elle non plus...

*

* *

Dans les entrailles de Charon, la mortelle alchimie était commencée. Mais pour un observateur étranger, aucun indice de la subtile transformation en cours n'était discernable. Quand l'expédition eut réintégré le vaisseau, l'irréparable s'était d'ores et déjà produit : l'œuf du savoir n'était plus qu'un amas de grisaille moribonde. Quant aux dunes de verre (émeraude-saphir-rubis), elles perdaient lentement de leur éclat, se ternissaient comme des miroirs las de réfléchir la lumière, tels des prismes soudain envahis par d'étranges brumes, des fumées de peste. Quand les hommes de la Terre découvriraient le tunnel vertical s'enfonçant dans les profondeurs de Charon, ils se poseraient toutes sortes de questions, ils interrogeraient David Hensley d'une manière à la fois confuse et pressante mais ils refuseraient sa version des événements. Ils se terreraient dans des convictions, se retrancheraient derrière des certitudes, affirmeraient que le « malheureux avait été profondément choqué par la perte de sa compagne et que ses allégations devaient être examinées avec la plus grande circonspection, voire le scepticisme le plus total. »

*

* *

Je me trouve à nouveau dans la pièce du début...

Seul.

Ma solitude est comme une pierre posée sur ma poitrine. Impossible de lui résister, de lui échapper, ne serait-ce qu'un bref instant. Je suis captif. Ils peuvent faire de moi ce qu'ils veulent. Mais que veulent-ils faire de moi ?

M'ont-Ils suffisamment examiné ? Ont-Ils correctement enregistré mes réactions, et surtout les plus primitives, les plus aberrantes à leurs yeux ? Me laisseront-ils retourner dans la maison platonienne, ou bien me tueront-ils sans douleur, avec quelques bonnes paroles ?

Mais pourquoi prendraient-ils la peine de me supprimer ?

Pourquoi se souilleraient-ils les mains ? Eux si formidablement civilisés ? Oui, pourquoi ? Je raisonnais avec ma logique humaine, qui n'avait pas cours sur le vaisseau. Je devais me forcer à rester calme, résolu. Je savais que rien ne les retenait plus ici, dans ces lieux désolés, voués à la mort et au silence. Ils avaient accompli leur mission ; leur tâche était terminée...

Et s'ils avaient décidé de m'emmener !

À l'autre bout de l'Univers...

*
* *

La porte s'ouvrit alors que je venais de m'assoupir, vaincu par les émotions des dernières heures. Je vis qu'elle portait maintenant un vêtement à la fois plus féminin et plus solennel. Et constatai qu'elle possédait un corps – un vrai corps de femme, bâti comme s'il sortait du moule d'un sculpteur. Mais toute l'émotion de mes rêveries antérieures n'avait plus cours. D'ailleurs il était fort peu vraisemblable qu'elle se fût mis dans l'esprit de me séduire. De toute façon, elle était redevenue une étrangère, qui avait pris part au meurtre prémédité, qui porterait sa part de responsabilité dans la mort lente de l'espèce humaine. Certes je ne me sentais plus très solidaire des humains, mais je ne pouvais oublier qu'en dépit de mes doutes et de mes dégoûts, de mes haines et de mes colères, je restais un homme ; que j'avais grandi parmi les hommes, que j'avais aimé sur la Terre quelques personnes de bonne volonté et que, de toute façon, mon destin était lié à celui de ces frères marionnettes. Je n'avais plus qu'une hâte : *fuir cette assemblée de sphinx !*

« Notre travail est terminé », dit-Elle.

« C'est du beau travail. » (J'essayai de colorer mes pensées d'un mélange d'amertume et d'ironie.)

Ses yeux s'emparèrent des miens.

« Notre travail est terminé, et nous allons reprendre la route. Une longue route. »

« Je te souhaite un bon voyage. »

Elle hocha la tête, insensible à l'ironie macabre que je cherchais à enfoncer dans son esprit comme une lame acérée.

« Nous allons te renvoyer chez toi, tu vas retrouver ton entière liberté. »

« Je n'ai plus de chez moi, et ma liberté est morte avec Osa. »

« Il s'agit de ta compagne... »

« Oui, c'est bien d'elle qu'il s'agit. Elle était le monde pour moi, et en quelques instants, pendant que la tempête soufflait au-dehors, elle est morte. » Je fus pris d'une inspiration soudaine :

« Mais peut-être pourriez-vous essayer de la ramener à la vie ! Puisque vous êtes tellement en avance sur nous ! »

Une nouvelle fois, elle hocha la tête, lentement. Ses yeux étaient remplis d'une douloureuse incompréhension :

« C'est impossible : personne ne peut ramener les morts à la vie. »

« C'est bien ce que je pensais. Vous êtes capables de détruire... rien que cela... »

Cette joute inutile m'avait épuisé. Mes pensées devenaient de plus en plus chaotiques : elles ne véhiculaient plus que la frustration et le dépit.

« Oui, dit-Elle, tu as peut-être raison. »

« Raison ? »

« À bien des points de vue, tu représentes pour nous une... énigme. Tu nous poses des problèmes consternants. Sans doute es-tu un spécimen caractéristique de ton espèce – le genre humain ! –, car tu es illogique, borné : un mélange de cruautés incompréhensibles, de réactions grossières... et de sentiments fragiles, étonnamment... doux. Je ne puis m'empêcher d'être fascinée. »

Elle secoua lentement la tête, et je crus qu'elle allait dire quelque chose de plus personnel, qui serait comme un salut pour la route, une promesse, peut-être ; ou une sorte de baume sur des plaies trop profondes pour continuer de saigner en vain dans la solitude écrasante de la nuit cosmique.

« Peut-être ne mourez-vous pas, après tout. Il se peut, en effet... »

« J'ai une question à te poser. (Mes pensées traversèrent les siennes, pareilles à une salve de mousqueterie. Je ne voulais plus l'entendre discourir de la sorte, il me fallait la provoquer une dernière fois !) Pourquoi l'Univers est-il fait dans une telle proportion de méthane gelé ? »

Elle refusa d'entrer dans mon jeu.

Son esprit se ferma, et il n'y eut plus que l'éclat de son regard.

Son étrange regard.

Ses yeux aux reflets d'obsidienne et de pourpre.

Je tendis mes bras vers elle.

En vain.

J'avais déjà perdu connaissance.

*

* *

NOUS NOUS TROUVIONS À NOUVEAU SUR LE PONT DU VAISSEAU. MAIS IL NE S'AGISSAIT PLUS CETTE FOIS DE CELUI QUI, AU-DELÀ DES ENTASSEMENTS COMPLIQUES DE GRÉEMENTS ET D'ENTRETOISES, DE PROMONTOIRES ET DE PASSERELLES, DE DUNETTES AUX ANGLES OBTUS ET DÉCONCERTANTS, DE HUBLOTS FLAMBOYANTS ET D'ÉCOUTILLES AVEUGLES, DONNAIT SUR LES MYSTÈRES LES PLUS BÉANTS DE LA CRÉATION... LE PONT SUR LEQUEL JE VENAIS DE ME RENDRE, ACCOMPAGNE D'UNE PETITE ESCORTE INDIFFÉRENTE, ÉTAIT CELUI QUI SERVAIT À L'EMBARQUEMENT, À L'ACCOSTAGE ET AU DÉBARQUEMENT DE LÉGÈRES NACELLES D'EXPLORATION. NOUS REGARDIONS JUSTEMENT UN DE CES ESQUIFS MANŒUVRER SUR UN INVISIBLE RAIL. GLISSER VERS NOUS, TEL UN TRINEAU SUR LA GLACE D'UN ÉTANG GELÉ.

TEL UN TRINEAU DANS LES MORNES SOLITUDES DU DÉSERT PLUTONIEN.

UNE FOIS DE PLUS, JE FRISSONNAI. COMME SI LE FROID DE LA NUIT AVAIT PÉNÉTRÉ SOUS MON SCAPHANDRE.

ILS ME FIRENT SIGNE D'ENTRER DANS LA NACELLE.

*
* *

La nacelle se détacha rapidement des flancs du vaisseau. Elle paraissait d'une fragilité extrême, comparée à la formidable géométrie du navire interstellaire. On aurait dit un œuf minuscule pondu dans la noirceur de l'espace par un oiseau fabuleux. Un oiseau qui semblait impatient à présent de prendre son essor et de s'envoler dans les hauteurs majestueuses du firmament. Déjà il vibrait doucement, et des frémissements lumineux parcouraient ses superstructures tels d'énigmatiques météores.

Dès que la nacelle aurait déposé l'homme de la Terre près de la base plutonienne et qu'elle serait revenue se loger dans son alvéole, il commencerait de s'éloigner dans les ténèbres ; son immense voilure se perdrait très vite dans l'abîme et il n'existerait plus que dans la mémoire d'un seul individu : David Hensley.

David Hensley qui, plongé dans ses rêves, essayait de comprendre le comportement des dieux et des déesses dont il avait été l'hôte pendant quelques dizaines d'heures. Mais le pourquoi et le comment de ce comportement lui restaient bien énigmatiques. Pourtant, alors que la navette s'éloignait du vaisseau, les pensées de David Hensley se détachaient elles aussi de ces hommes et de ces femmes qui allaient bientôt repartir vers un monde situé à des années de lumière de là, un monde – une civilisation – tellement étrangers qu'ils échappaient forcément à la compréhension des humains.

Dans l'habitable, il était entièrement seul, comme si les dieux, lâchement, avaient cherché à se soustraire à d'ultimes interrogations. Même leurs pensées ne l'environnaient plus. Elles étaient demeurées à bord du voilier de l'infini.

Il eut cependant un moment de vague à l'âme quand sa mémoire essaya de visualiser celle qui, parmi les extra-terrestres, avait été son *cicerone*, cette femme sans nom pour laquelle il avait cherché à éprouver un sentiment comparable à de l'affection, mais chaque fois, le visage d'Osa se superposait à celui de l'étrangère, gommant ses traits, les rejetant au fond d'une brume épaisse.

Au bout d'un moment, il renonça.

Quand une légère vibration de la coque lui apprit que l'embarcation se posait sur la surface gelée de Pluton, il eut une brève hésitation : retrouver la solitude de la base plutonienne ne lui disait rien qui vaille. D'ailleurs ne risquait-il pas de trouver, le guettant, un autre androïde-exécuteur ? Cette fois, les occupants du vaisseau ne viendraient plus le tirer de ce mauvais pas. Pour eux, le dénommé David Hensley avait perdu toute espèce d'intérêt.

Il hocha la tête, comme quelqu'un qui aurait répondu à un invisible interlocuteur, puis il vérifia l'étanchéité de son scaphandre et se prépara à débarquer et à rentrer chez lui.

Quand il se retrouva seul dans le désert plutonien, il s'attarda dans la contemplation de la navette qui reprenait son vol et qui montait tout droit vers les hauteurs étoilées où se dissimulait le grand navire interstellaire. Il demeura ainsi, la tête levée vers les étoiles lointaines et glacées, le cœur étreint d'une angoisse indescriptible. Celle-là même qui s'était certainement emparée du premier naufragé de l'histoire du monde quand il avait vu disparaître dans les flots son navire brisé par la tempête. Il s'efforça de repérer dans l'espace un indice lui permettant d'affirmer : il est là, c'est lui, le vaisseau. Je n'ai pas été le jouet d'un rêve, je n'ai pas perdu la raison. Non, je suis parfaitement sain d'esprit, même si j'ai souffert d'une solitude qu'aucun humain avant moi n'a connue !

Lorsque la nacelle qui l'avait ramené jusque sur le seuil de la maison plutonienne eut entièrement disparu dans la nuit, il reporta toute son attention sur le dôme translucide qui l'attendait tel un crustacé géant blotti dans la glace. Ne recelait-il plus aucune présence menaçante ? Pouvait-il réellement s'en approcher sans danger ?

Et si les machines avaient reçu l'ordre de ne pas le laisser entrer ?

De lui interdire l'accès de la maison ?

De le laisser mourir dans le désert de méthane gelé ?

Il se surprit à hâter le pas : il lui tardait d'être fixé sur son sort. (« J'ai été une épine dans leur pied ! Je les ai mis au pied d'un étrange mur. Je dois représenter pour EUX un problème... sinon un danger. Il serait réellement très simple de se débarrasser de ce... problème en le laissant mourir de mort accidentelle. La relève ne pourrait plus que constater le tragique décès de David Hensley. »)

Il se retrouva devant le sas. Brancha le communicateur de son casque.

Pendant quelques secondes, qui lui parurent aussi longues à s'écouler que des heures, il n'y eut rien qui donnât signe de vie, seul un vague grésillement qui ressemblait, pour David Hensley, à la chanson monotone et cruelle de l'Ange de la Mort, brisait le silence.

Il déclina son identité, intima à ses subordonnés électroniques, à ses valets cybernétiques, l'ordre exprès de se « magnifier le cul ».

Maintenant, il en était persuadé, c'était la minute de vérité.

Et il craignait le pire...

Puis, alors qu'il commençait à s'abandonner à une peur panique – celle de mourir d'asphyxie lente dans ce décor de fin de monde –, le mécanisme qui présidait à l'ouverture du sas se mit en branle.

Il entra dès que la brèche fut assez grande pour livrer passage à son corps de profil.

Ce fut comme de retourner dans le cocon après une longue errance dans une nuit de tempête.

Les couloirs lui semblèrent plus chauds, plus familiers que de coutume, les différentes « pièces » de la « maison » plus avenantes, plus confortables.

« Bientôt, se dit-il, j'entendrai résonner la voix ironique et tendre de Formosa-Iryna. Nous nous jetterons dans les bras l'un de l'autre, et nos vêtements se dissoudront instantanément. Nous ferons l'amour sans plus attendre, à même le sol. Ce sera une seconde naissance... Oui, une seconde naissance. Et que les dieux, comme les hommes, aillent se faire foutre ! »

Il pressa le pas, courut presque. Entre ses lèvres, sa respiration sifflait comme celle d'un athlète épuisé :

« Où étiez-vous passé, monsieur ? » demanda une voix électronique.

*

* *

Quand il se retrouva *dans ses meubles*, doublement naufragé, David Hensley fit trois choses complètement absurdes :

D'abord il alla se verser une quantité effrayante d'alcool (mais était-ce une réaction si absurde, vraiment ?), puis il commença de sangloter éperdument, sans aucune retenue (seuls les yeux des sbires électroniques

pouvaient le voir !), trembla et gémit, vomit bile et venin, et se rendit dans la morgue de la base plutonienne...

Là, il demeura un long moment plongé dans la contemplation morbide du cadavre de Formosa-Iryna. Se souvenant de la façon dont les robots « avaient pris soin de cette chair tant aimée ». Il les revit tandis qu'ils s'affairaient, manipulant cette incomparable nudité avec indifférence, enfonçant sous la peau les longues-longues aiguilles tellement luisantes – injectant avec un soin méticuleux les substances conservatrices. Ils auraient pu en remontrer aux embaumeurs d'Égypte ! Finalement, comme le voulait un règlement des plus pudiques, ils avaient revêtu le corps de feu le Docteur Schwan de la stricte combinaison blanche... comme d'un linceul !

Quelle macabre mise en scène ; il en avait été fasciné !

Il se pencha, cherchant dans ce visage endormi, étrangement lointain, douloureusement proche, un indice, un signe.

« Mon Dieu, dit-il, à haute voix, pourquoi suis-je encore de ce monde ? »

Quelques centimètres à peine séparaient ses lèvres de celles du cadavre, quelques terribles et infranchissables centimètres : une transparence maléfique !

Il fut tenté, un instant, d'arracher ses vêtements, de se coucher avec Osa, dans les flancs du sinistre bac, de se vautrer sur elle, de la réveiller avec ses lèvres, ses mains, son sexe, puis toute l'absurdité de la situation le frappa en pleine poitrine ; le mordit à la bouche comme les mâchoires d'une bête furieuse. Ses reins, qui avaient commencé de frémir, puis de s'agiter rythmiquement, s'apaisèrent bientôt, et il versa des larmes brûlantes, qui tombèrent sur la froideur lointaine du visage de la morte comme des gouttes de vitriol.

CHAPITRE VIII

QUAND VINT LA RELÈVE...

La navette détachée du supercargo SPHINX IV se posa en souplesse sur la planète Pluton, à quelques centaines de mètres seulement de la base scientifique. Plusieurs hommes en descendirent et commencèrent de s'approcher avec précaution du dôme ancré dans le désert de méthane gelé.

Bien qu'ils aient pu s'entretenir avec David Hensley, ils se méfiaient d'un quelconque traquenard. Quelques jours auparavant, Hensley avait coupé le contact. Et le trou creusé dans la bonne ordonnance des choses avait provoqué une véritable panique dans le système complexe nommé Spacefare !

Parce que, pendant 36 heures (terrestres), Hensley avait fait le mort.

Les espions cybernétiques avaient tenu des propos incohérents ! Selon eux, Hensley aurait quitté la base et serait demeuré absent durant la totalité des fameuses 36 heures ! Ce qui était impossible. Les scaphandres ne permettant qu'une autonomie maximale de 12 heures (terrestres). Mais les espions extérieurs (autrement dit les appareils répartis sur les parois externes du dôme plutonien) avaient fait mention d'un engin étranger dans lequel David Hensley aurait pris place et qui aurait décollé tout de suite après. Ces mêmes espions (ils devaient être gravement endommagés !) avaient même noté la présence, à proximité de la base, d'un groupe de créatures d'apparence humanoïde.

Après le terrible black-out, le contact avait été rétabli avec David Hensley, mais celui-ci avait refusé de préciser quel usage il avait fait des 36 heures manquantes.

« Si je vous le disais maintenant, vous ne me croiriez pas ! Je vous expliquerai dès que la relève sera arrivée. Je serai en mesure de fournir des

preuves de mes allégations et... »

Peut-être fallait-il donner raison à des extrémistes tels que le général Fischer... Mais le général Fischer était actuellement assigné à résidence, et une instruction était en cours, le concernant.

Le chef de l'expédition de secours, un certain Jérémie Vermeer, était excédé, nerveux. Il aurait volontiers cédé son droit de vote pour pouvoir allumer une cigarette et laisser la fumée envahir ses poumons.

Et s'il prenait la fantaisie à ce connard de Hensley de les canarder ? Il ne manquerait plus que ça !

Puis il y eut une voix impersonnelle sous le casque de Vermeer : celle d'un relais cybernétique.

« Vous pouvez approcher sans crainte. Tout est rentré dans l'ordre, maintenant. »

« N'écoutez pas les conneries de cette machine ! C'est vraiment la complète pagaille dans l'Univers ! » Jérémie Vermeer reconnut la voix de David Hensley.

« Allons, donnez-vous la peine d'approcher. Je ne vais pas vous tirer dessus. C'est à moi qu'on a tiré dessus, ne l'oubliez pas ! »

Puis la voix revint, après un bref silence :

« Il y a si longtemps que je vous attends, et j'ai une foule de choses à vous raconter. Oui, vraiment, une foule de choses. »

Vermeer demanda :

« Vous êtes sûr que tout va bien, Hensley ? »

Puis il ajouta :

« Vous n'allez pas faire le con ? »

Il y eut un rire sous le casque du chef de l'expédition de secours, un rire sans joie :

« Non, vous avez ma parole. Le temps des conneries est passé. »

Vermeer soupira : il aurait payé cher pour être ailleurs. Au bout d'un moment, il intima l'ordre à ses hommes d'avancer vers la base plutonienne...



[OceanofPDF.com](http://www.OceanofPDF.com)

-
- ¹ Les planètes « joviennes » ou « jupitériennes » : Jupiter, évidemment mais également Saturne, Uranus et Neptune. Ces géantes gazeuses sont réellement les grandes dames du système solaire. (N.d.A.)
- ² Edgar Allan Poe : Le Corbeau, trad. Ch. Baudelaire.
- ³ Les explications scientifiques contenues dans ces paragraphes sont empruntées à un article d'André Brahic sur la planète Pluton et son satellite, Charon. (N.d.A.)
- ⁴ Psaume 69, de David.
- ⁵ Elizabeth Bishop, extrait de « *Large Bad Picture* ».

OceanofPDF.com